



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3433 06183748 4



L'ESPION
ANGLAIS,
OU
CORRESPONDANCE SECRETE
ENTRE
MILORD ALL'EYE
ET
MILORD ALL'EAR.

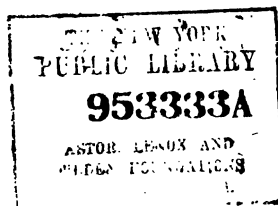
Singula quæque notando. HOR.

Nouvelle Edition, revue, corrigée & considérablement augmentée.

TOME NEUVIEME



A L O N D R E S,
Chez J O H N A D A M S O N.
M D C C L X X X I V.



LET T R E S

Contenues dans ce neuvieme Volume.

- LETTRE I.** Sur la querelle de Mlle d'Eon avec le Sieur de Beaumarchais. Ecrits de part & d'autre. Anecdote plaisante. P. 1
- LETTRE II.** Sur le départ du comte d'Estaing; sur l'objet de sa mission. Détails & anecdotes sur ce général. Etat de la marine du port de Toulon; caractères de ses principaux officiers. 21
Etat actuel du port de Toulon, comprenant les noms des vaisseaux, le nombre de leurs canons, les noms des capitaines, & des notes sur chaque vaisseau. 51
- LETTRE III.** Sur la ville de Marseille. Caractère de ses habitans; leur gaité. Digression sur une folie religieuse de cette ville; détail de ses manufactures; accroissement de son commerce. Fête instituée en l'honneur des insérgens; vers & chansons à ce sujet. Nouvelles maritimes. 69
- LETTRE IV.** Foie générale des provinces méridionales de la France à l'occasion de la guerre; elle éclate surtout à Bordeaux. Nouvelles de ce port. Lettres de la Martinique; débouquement de l'escadre du comte d'Estaing. 89
- LETTRE V.** Sur le port de Rochefort; ses constructions, ses avantages & désavantages; projet d'en faire un port marchand préférable à celui de la Rochelle; digression sur celui-ci qui tombe insensiblement. 8
- LETTRE VI.** Différentes nouvelles de Paris depuis le 20 avril 1778 jusqu'au 20 juin. 15
- TOME IX.** * 2

T A B L E.

LETTRE VII.	Combat de la Belle-Poule. Hostilités commencées. Lettres du ministre. Nouveaux armemens. Préparatifs de descente. Nouvelles de l'escadre du comte d'Estaing.	148
LETTRE VIII.	Suite du séjour de M. de Voltaire à Paris. Sa mort. Evenemens auxquels elle a donné lieu.	176
LETTRE IX.	Sur la dissolution d'un mariage juifs. Anecdote plaisante. Digression sur les juifs portugais en France.	192
LETTRE X.	Sur la mort de Rousseau; sur le château d'Ermenouville; sur les mémoires de la vie de ce philosophe écrits par lui même.	222
LETTRE XI.	Sur la sortie de l'escadre; sur différentes déclarations, ordonnances, arrêts du conseil relatifs à la guerre; sur le combat d'Ouessant.	240
LETTRE XII.	Sur les fêtes célébrées à Paris à l'occasion du retour du duc de Chartres. Vaudevilles qui ont cours à ce sujet. Lettre du roi au comte d'Orvilliers. Honneurs rendus à ce général.	265
DIALOGUE	entre divers fameux nouvellistes du Palais Royal au sujet du combat d'Ouessant & de ses suites.	279
FORCES comparées	des deux lignes qui ont combattu à la journée d'Ouessant.	311
LETTRE XIII.	Sur la perte que M. Neckervient de faire de son soutien le marquis de Pezay. Digression sur le défunt & sur sa mort. Tableau du commencement des opérations du directeur général des finances.	316
LETTRE XIV.	Suite du même sujet.	351
Fin de la Table.		

L'ESPION ANGLAIS.



L E T T R E I.

Sur la querelle de Mlle d'Eon avec le Sieur de Beaumarchais. Ecrits de part & d'autre. Anecdote plaisante.

LA certitude , Milord, du départ du comte d'Estaing à la tête de son escadre ne me laisse plus aucun lieu de douter qu'il n'y ait des projets hostiles sur le tapis, de la part de la France. En conséquence, j'ai cru ne pouvoir trop me presser de faire ma tournée dans les deux autres ports principaux de la marine royale, pour voir tout par moi-même, pour vous rendre compte de leur situation & y établir mes correspondances. J'ai pris avant ce voyage les précautions convenables; &, par le secours de mon ami Genet (1) j'ai eu un passeport, qui m'a donné la liberté de voyager dans toute la partie méridionale de la France & d'aller partout où bon me semblera, comme malade du spleen (*). Je profite de mon

(1) Premier commis des affaires étrangères, dont il a été parlé déjà plusieurs fois.

(*) Maladie de rate, état vaporeux qui oblige souvent les Anglois de venir en France & d'aller s'établir dans la Provence ou le Languedoc; on en voit beaucoup surtout à Montpellier. (*Note des éditeurs*)

inaction dans ma *Dormeuse* (1), pour ne point perdre de tems & rédiger de nouveaux matériaux que j'ai ramassés sur la chevaliere d'Eon & ses aventures récentes ici, dont ma premiere lettre vous a donné l'envie d'avoir la suite.

Le Sieur de Beaumarchais, qui s'embarrasse peu d'avoir toujours tort au fond dans ses querelles, parce qu'il a l'art de mettre toujours la forme de son côté, de maniere à paroître innocent aux yeux de ceux qui n'aprofondissent pas les choses, n'a pas manqué de se prévaloir de l'indiscrétion de Mlle d'Eon & de l'éclat qu'elle donnoit à une de ces affaires ministérielles que le gouvernement aime beaucoup à voiler des ombres du mystere, pour s'en plaindre au comte de Vergennes. Il a fait appuyer sa lettre, qui n'auroit pas obtenu grande créance, de toute la recommandation du comte de Maurepas; & il a eu ainsi le secret d'en recevoir une réponse assez satisfaisante en apparence.

N'entendant que trop bien sur quoi portoient les plaintes du chevalier femelle, il supposa une absurdité, savoir que Mlle d'Eon voyant que tout le mal qu'elle écrivoit, ou faisoit dire contre lui au ministre des affaires étrangères ne réussissoit pas, que l'accusé ne répondoit même à cette ingratitude de la part de celle dont il avoit plaidé

(1) C'est une sorte de chaise de poste dont on attribue l'invention au maréchal de Richelieu. On y voyage couché comme dans son lit, si l'on veut,

la cause, épousé les intérêts, agrandi la fortune, dissimulé les fautes avec une douce compassion (1), que par un silence noble & généreux, elle avoit poussé la noirceur & la démençe jusqu'à l'accuser d'avoir retenu à son profit une somme considérable (2), des fonds qu'il étoit chargé de lui remettre; & ce n'est plus de loin, par écrit, suivant le Sieur Caron, qu'elle essaie de lui nuire, c'est à Paris, dans les plus grandes maisons; c'est à table, devant les valets; c'est publiquement qu'elle le calomnie (3). Il ajoute: „ Quoi-
 „ qu'en cette affaire, M. le comte, je n'eusse à
 „ justifier ma conduite qu'au roi & à vous, &
 „ quoique l'attestation du désintéressement, du
 „ zele & de la capacité que S. M. vous a auto-
 „ risé à me donner de sa part à ce sujet, ait dû
 „ me suffire, vous savez mieux que personne,
 „ combien elles sont accueillies par les oisifs,
 „ comme elles s'accréditent par le défaut de
 „ contradiction; & que c'est du silence même de
 „ ceux qui les méprisent, que naissent les fa-
 „ cheuses préventions qui empoisonnent toute
 „ la vie d'un homme innocent. Je vous supplie
 „ donc, *Monsieur le comte*, de vouloir bien met-
 „ tre aux pieds du roi mes justes plaintes: il
 „ m'est affreux d'en avoir à porter contre un être

(1) Propres expressions de la lettre du Sieur de Beaumarchais, datée du 3 janvier 1778.

(2) 60,000 livres.

(3) Propres expressions de la lettre du Sieur de Beaumarchais,

„ à qui j'ai fait & voulu tant de bien ; mais je
 „ ne puis me taire sans deshonneur. Les per-
 „ sonnes les plus qualifiées ont eu la bonté de
 „ m'en avertir. Je ne demande point que la
 „ Dlle d'Eon soit punie ; je lui pardonne : mais
 „ je vous supplie de permettre au moins que ma
 „ justification soit aussi publique que l'offense qui
 „ m'est faite ; puisqu'il est enfin prouvé qu'on
 „ n'a jamais pu faire un peu de bien à cette
 „ femme , sans qu'il en soit toujours résulté
 „ beaucoup de mal pour ceux qui s'y sont in-
 „ téressés....”

Le Sieur de Beaumarchais avoit préféré cette tournure , d'autant mieux qu'il sentoît qu'elle mettoit le comte de Vergennes fort à l'aise , pour se conformer au désir du premier ministre & faire à son protégé une réponse ostensible dont il pût se prévaloir.

En effet , elle ne tarda pas à venir , un peu entortillée , il est vrai , (1) mais en un mot ,

J'ai reçu, Monsieur, votre lettre du 3 de ce mois, & je n'ai pu y voir qu'avec bien de la surprise qu'il vous est revenu que la Demoiselle d'Eon vous imputoit de vous être approprié à son préjudice, des fonds qu'elle supposoit lui être destinés. J'ai peine à croire, Monsieur, que cette Dlle se soit portée à une accusation aussi calomnieuse ; mais si elle l'a fait, vous ne devez en aucune manière en être inquiet & affecté ; vous avez le gage & le garant de votre innocence dans le compte que vous avez rendu de votre gestion dans la forme la plus probante, fondée sur des titres authentiques, & dans la décharge que je vous ai donnée, de l'aveu du roi. Loins que votre désintéres-

elle le déchargeoit authentiquement de l'accusation supposée; elle exaltoit même son désintéressement: c'étoit tout ce qu'il demandoit. Il ne manqua pas de l'adresser à Mlle d'Eon (1), comme une justification complète, qui devoit lui fermer la bouche. Il y joignoit le *Pathos*, il fit valoir sa modération: „ Qu'un ménagement si „ peu mérité, lui dit-il, vous fasse rentrer en „ vous-même, & vous rende au moins plus „ modérée, puisque mes services accumulés „ n'ont pu vous inspirer ni justice, ni reconnaissance: cela est essentiel pour votre repos; „ croyez-en celui qui vous pardonne; mais qui „ regretteroit infiniment de vous avoir connue, „ si l'on pouvoit se repentir d'avoir obligé l'in- „ gratitude même.”

La Dlle d'Eon fut quelque tems dans le silence; ce qui produisoit un mauvais effet auprès des gens superficiels, toujours disposés à donner gain de cause à celui qui parle le dernier; & il en est beaucoup de cette espece. Ils ne pouvoient concevoir une accusation semblable; elle leur paroissoit d'une folie à faire mettre son auteur aux petites maisons. Le Sieur de Beaumarchais excusoit bénévolement son ennemie; il en impu-

sement puisse être soupçonné, je n'oublie pas, Monsieur, que vous n'avez formé aucune répétition pour vos frais personnels, & que vous n'avez jamais laissé appercevoir d'autre intérêt que celui de faciliter à Mlle d'Eon les moyens de rentrer dans sa patrie.

(1) Avec une lettre datée de Paris le 13 janvier.

toit l'aveuglement non à la haine , mais à l'amour ; il expliquoit ainsi l'extravagance de sa conduite : il prétendoit qu'elle avoit conçu pour lui une passion violente , & il assuroit en conserver dans son porte-feuille une déclaration expresse. Il se vantoit que depuis la publicité de ses lettres (1), la Dlle d'Eon s'étoit présentée chez lui , lui avoit fait demander des excuses , avoit voulu se réconcilier ; mais qu'il lui avoit fait refuser constamment sa porte.

Ces assertions , bien étranges , ont été adoptées par des persifleurs qui ont imaginé de les faire servir de base à une nouvelle très-plaisante. Ils ont répandu le bruit que le Sieur de Beaumarchais alloit épouser Mlle. d'Eon. On a beaucoup ri de l'accouplement , & il y a une foule de bonnes gens qui croient sur parole ; ils ont trouvé qu'il y avoit en effet bien des ressemblances entre ces deux personnages singuliers , qui pouvoient les rapprocher ; mais il y a encore plus de différences qui doivent les écarter. Certes , tous deux ont beaucoup d'esprit & de gaieté , prodiguent les saillies & les sarcasmes ; ils sont très-caustiques ; ils cultivent les lettres ; artisans de leur fortune , ils s'en font gloire ; ils aiment le bruit & l'éclat ; il ont eu quantité d'aventures romanesques ; ils se sont faufilés chez les grands & procuré une réputation immortelle.

(1) Le Sieur de Beaumarchais n'avoit pas manqué d'envoyer les lettres en question à tous les gazetiers de l'Europe,

Mais Mlle d'Eon n'a de méchanceté que dans l'esprit, & le Sieur de Beaumarchais l'a dans le cœur. La première n'a percé que par son mérite, ses talens, par sa bonne conduite, par sa réserve, sa sagesse; le second, peu délicat sur les moyens de parvenir, a employé toute sorte de bassesses & d'infamies : on lui reproche même des escroqueries & des crimes. L'une a trop de jactance, sans doute : excessivement prévenue en sa faveur, elle en parle sans cesse ; elle croit que tout l'univers doit être rempli d'elle, & l'on seroit revolté de ses rodomontades, si sa franchise & sa bonhomie ne les lui faisoient pardonner. L'autre, plus impudent, quelquefois plus adroit, fait employer à propos le voile de la modestie, ou même le manteau de l'hipocrisie, ce qui le fait détester, malgré l'admiration qu'il cause, qu'il arrache par les ressources de son génie. Celle-là enfin, plus jalouse d'estime encore que de renommée, n'a jamais eu de recours à des manœuvres viles & détournées pour exciter l'étonnement ; elle s'est laissé volontiers appeler étourdie, crâne, mauvaise tête, mais n'a jamais souffert qu'on l'entamât du côté de la probité & des sentimens. Celui-ci, plus avide de renommée que d'estime, ne regarde les honnêtes gens que bons à faire des dupes ; il brave le mépris public. Que lui importe ce qu'on pense de lui, ce qu'on en dit en arrière ; pourvu qu'on l'accueille, qu'on le fête en société, qu'on le loue en sa présence ? Il seroit donc impossible que des êtres d'une na-

ture aussi opposée pussent jamais sympathiser & vivre ensemble.

Aussi, sur ces entrefaites la Dlle d'Eon publia une diatribe bien propre à détruire cette fable, si elle eut été tant soit peu accréditée. Bien loin d'y découvrir en tout son contenu les semences d'une passion assoupie, les restes d'un feu mal éteint, elle respire à chaque page, ou l'indignation, ou le mépris, ou l'horreur.

Cette diatribe, dans un genre vraiment original, est divisée en quatre parties, ou plutôt contient quatre pièces.

Dans la première (1), plus longue, dont l'intitulé même est déjà très-plaisant pour ceux qui au fait des aventures de l'un & de l'autre, en peuvent saisir toute la finesse, Mlle d'Eon tur-

(1) Elle est intitulée : Très-humble réponse à très-haut & très-puissant Seigneur, Monseigneur Pierre Augustin Caron ou Carillon, dit Beaumarchais, baron de Ronac en Franconie, adjudicataire général des bois de Péquigny, de Tonnerre & autres lieux; premier lieutenant des chasses de la garenne du fort l'Evêque & du palais, seigneur utile des forêts d'agiots, de primes & d'escomptes, de change, rechange & autres rôtures, &c.

Par Charlotte-Genevieve-Louise-Auguste-André-Thimothée d'Eon de Beaumont, connue jusqu'à ce jour sous le nom de chevalier d'Eon, ci-devant docteur consulté, censeur écouté, auteur cité, dragon redouté, capitaine célèbre, négociateur éprouvé, plénipotentiaire accrédité, ministre respecté; aujourd'hui pauvre fille majeure, n'ayant pour toute fortune que les Louis qu'elle porte sur son cœur, & dans son cœur.

supine d'abord le Sieur Caron sur ses qualités, & elle établit les siennes avec beaucoup d'emphase. Elle revient sur l'insolence de ce fils d'horloger qui s'affimile à la haute noblesse pour éluder le *Monseigneur* à un ministre, le qualifiant de son titre, *Monsieur le duc, Monsieur le comte, Monsieur le marquis*, &c. & qui pousse la familiarité avec M. de Maurepas jusqu'à lui écrire : *Mon cher comte*.

Après ce petit préambule où s'égaie Mlle d'Eon; elle élève le ton, elle l'anoblit, elle marque toute son indignation à ce négociateur, qui l'a séduite, trompée, trahie pour faire sa cour à ses dépens, & ose encore la traiter de son obligée, lui reprocher son ingratitude, comme s'il lui avoit rendu des services signalés. Elle en vient enfin au grief sérieux du larcin qu'il lui a fait, beaucoup plus considérable qu'il ne l'établit (1), non en la volant grossièrement dans sa poche, comme il le présente dans sa lettre à M. de Vergennes, afin d'atténuer l'accusation à force de la rendre ridicule; mais en déguisant les réclamations de l'ancien ministre plénipotentiaire de France, & la frustrant ainsi du salaire légitime de ses services secrets & publics en tout genre honnête pendant plus de vingt ans (2). Par ces réticences & ces

(1) Au lieu d'une somme de 60,000 liv. c'étoit, suivant elle, une somme de 256, 763 liv. 10 sols.

(2) Propres expressions de la lettre de la chevalière d'Eon.

foustractions des demandes de Mlle d'Eon, le Sieur Caron faisoit sa cour au ministre dont l'économie n'est pas une des moindres vertus; il captoit sa bienveillance, il s'ancroit auprès de lui & le dispoit à le favoriser dans les spéculations lucratives qu'il méditoit sur les insurgens dont la querelle commençoit à s'échauffer (1). Il se vengeoit d'ailleurs contre la chevaliere, de n'avoir pas voulu se prêter aux indignes manœuvres de ce perfide agent, comptant gagner d'immenses richesses par la manifestation de son sexe (2), ce qui l'auroit rendu dupe de sa générosité affectée envers la cour, s'il n'eût trouvé le moyen de s'en dédommager autrement. En effet, Mlle d'Eon donne à entendre, ce que vous avez soupçonné, Milord, & bien d'autres Anglois avec vous, que sa mission vers elle n'étoit qu'un prétexte qui couvroit un espionnage véritable de cet intrigant; nature de service dont il a été sans doute amplement récompensé, mais dont le prix ne se met point en ligne de compte. Ainsi le ministre, sans avoir rien dit que de vrai dans la lettre au Sieur Caron, ne le lave que d'un crime imaginaire, & ne le loue que d'un désintéressement hypocrite.

(1) La commission du roi, qui autorise le Sieur Caron à négocier avec Mademoiselle d'Eon est du 25 août 1775.

(2) Voyez ce qui a été dit précédemment dans la lettre 1ere sur la chevaliere d'Eon.

Comment croire en effet au mépris de la fortune de la part d'un homme de néant qui, toute sa vie, a eu les ressorts de l'imagination tendus pour faire des dupes, qui ne s'est enrichi qu'à force de dépouilles, dont il n'est pas une seule qui n'ait laissé après elle, au moins le soupçon d'un crime. Bien plus, il paroît, au rapport de Mlle d'Eon, qu'il ne négligeoit pas même les petits profits & l'auroit démeublée insensiblement, si elle n'eût mis un terme à ses cadeaux. Cet endroit, qui n'exige aucun commentaire, est digne de vous être cité & vous donnera une idée du style, des tournaures & de la manière de plaisanter de l'écrivain femelle.

„ Au reste, je ne vous forcerai à rien, pas
 „ même à me rendre cette belle vierge d'après
 „ le Corregge, que j'ai donnée à M. Caron,
 „ parce qu'il me disoit qu'il aimoit les vierges;
 „ ni cette Vénus d'après le Carrache que j'ai
 „ donnée à M. Caron, parce qu'il aime encore
 „ plus les Vénus; ni ce grand & singulier coffre
 „ fort avec des ferrures à secret que j'ai donné
 „ aussi à M. Caron, parce qu'il aime, par des-
 „ sus tout, les beaux yeux d'un coffre fort. Il
 „ me suffit que mon bon cœur se soit arrêté à
 „ l'article de mes armes qui tentoient aussi votre
 „ cupidité gloutonne, mais sur lesquelles l'hon-
 „ neur de m'en avoir dépouillée ne vous avoit
 „ donné aucun droit. Il me suffit que la foibles-
 „ se de mon sexe ait confondu la force du vôtre,
 „ en se refusant avec persévérance à l'insigne

„ marché que vous avez osé me proposer, pour
 „ m'associer à un vol de grand chemin, & me
 „ faire partager le prix de ma honte. Il me suffit
 „ enfin d'avoir flétri de mon blâme public le
 „ jugement du tribunal anglois qui a prétendu
 „ faire gagner à vos consors cette cause d'ini-
 „ quité, dont l'opprobre ne peut se consommer
 „ & les payemens se réaliser, qu'en vertu d'un
 „ consentement qu'on ne m'arrachera jamais, ou
 „ par une insulte que je ne crains point pour
 „ ma cendre, partout où régneront les mœurs.”

Dans la suite de la lettre il est encore question d'une petite escroquerie envers le lord comte Ferrers; mais c'est une misère (1) qui ne pouvoit approcher du gain énorme de cinquante mille guinées (2) dont la Dlle d'Eon frustrait le négociateur en refusant la manifestation de son sexe.

Suit un *Appel à mes contemporaines*; ce n'est qu'une précaution oratoire fort adroite, un écrit où elle dénonce le Sieur de Beaumarchais & le livre à toutes les femmes de son siècle, comme un Theriste qu'il faut fouailler pour avoir voulu élever son crédit sur celui d'une femme; faire sa cour aux dépens d'une femme; obtenir des ri-

(1) Il s'agit d'une somme de 4625 livres sterlings que le Sieur Caron avoit à payer à l'acquit de Mlle d'Eon & sur laquelle il retint pour son compte 375 liv. sterl.

(2) Sur lesquelles le Sieur de Beaumarchais avoit offert six mille guinées de bénéfice à Mlle d'Eon.

chesses sur l'honneur d'une femme, & enfin venger son espoir frustré en écrasant une femme.

La troisième pièce, intitulée *Cartel dans mon nouveau genre* (1), n'est que subsidiaire à la première, & répond d'abord au crime d'ingratitude dont l'accuse le Sieur de Beaumarchais. Mlle d'Eon fait voir qu'elle n'est ni n'a pu être ingrate envers lui, puisqu'elle n'en a reçu aucun service réel, puisqu'il n'a travaillé que pour son propre compte, & qu'au contraire elle a été obligée de porter des plaintes au comte de Vergennes, contre cet indigne agent, qui, par sa conduite malhonnête, deshonorait la nation chez l'étranger. Elle semble surtout outrée des bruits semés insidieusement par cet impudent menteur, & parvenus récemment à sa connaissance : qu'elle étoit amoureuse de lui ; qu'il en réceloit dans son porte-feuille les aveux les plus positifs. Elle le somme de produire ses lettres, où l'on ne lira au contraire, que les marques de l'aversion la plus manifeste, du plus souverain mépris : que les reproches multipliés de son machiavélisme, de ses fourberies, de son libertinage, de ses infidélités dans sa négociation, de son avarice, de ses escroqueries prouvées par milord Ferrers (2),

(1) Elle est datée du 8 février ; la première ainsi que la seconde sont datées du Petit-Montreuil près Versailles, le lundi jour de la purification, c'est-à-dire le 2 février.

(2) Mlle d'Eon prétend que le comte Ferrers en a écrit au ministre de France, & qu'il vouloit venir porter lui-même ses plaintes au roi.

de ses procédés infâmes pour faire une grande fortune sur son sexe, & du désespoir où elle étoit de se voir entre ses mains. Enfin, ce qui achevoit de rendre aux yeux de Mlle d'Eon le Sieur Caron odieux & abominable, c'est la bassesse qu'il avoit eue de prendre pour confident, de se donner pour substitut auprès d'elle un François encore plus taré, plus vil que lui, s'il est possible, l'auteur du *gazetier cuirassé*, le calomniateur de Louis XVI, & pour tout dire, *Morande*.

Afin de mettre le Sieur Caron au pied du mur, comme il ne manquera pas de donner pour prétexte de son refus qu'il ne peut produire des lettres où les affaires du roi se trouvent mêlées, Mlle d'Eon lui ôte cette excuse en le sommant de nouveau de les remettre au comte de Vergennes, qui en fera faire les extraits par gens sermentés & n'en conservera que les paragraphes relatifs à la querelle actuelle. Au surplus, quand même le ministre ne voudroit pas descendre à cette médiation ou plutôt à cet acte de juge suprême, les gazettes angloises existent heureusement & avec plus de preuves qu'il n'en faut pour accabler le Sieur de Beaumarchais & le couvrir d'opprobre (1).

(1) Mlle d'Eon cite surtout les gazettes du mois de novembre 1775, un aveu & déclaration de Morande prise chez elle par trois témoins le 8 mai 1776, enfin une lettre du Sieur de Beaumarchais du 31 décembre 1775.

„ Victoire , mes contemporaines , ” s’écrie
 Mlle d'Eon dans la quatrième pièce qui est une
 seconde lettre aux femmes , „ victoire & quatre
 „ pages de victoires ! mon honneur , votre hon-
 „ neur triomphent. Le grand juge du tribunal
 „ d'Angleterre vient de casser & d'anéantir lui-
 „ même en présence des douze grands juges
 „ d'Angleterre ses propres jugemens concernant
 „ la validité des polices ouvertes sur mon sexe.
 „ Voilà le glorieux effet de la terrible leçon que
 „ j'ai donnée à ce tribunal au moment où je
 „ partoais pour la France. Son arrêt définitif du
 „ 31 janvier a reçu l'opposition de ceux qui
 „ avoient soutenu d'après ma conduite , que j'é-
 „ tois homme , & qu'on vouloit forcer à payer
 „ leurs gageures en exécution de ces deux ju-
 „ gemens : il a eu le courage de prononcer dans
 „ les termes même de mes protestations publi-
 „ ques , en langue anglaise , que la vérification
 „ nécessaire blessant la bienséance & les mœurs ,
 „ & qu'un tiers sans intérêt (c'est moi , c'est la
 „ chevalière d'Eon) pouvant en être affecté , la
 „ cause devoit être mise au néant. Il a observé
 „ que les cours de justice se déshonoroient en
 „ servant les fantaisies ridicules de ces êtres mé-
 „ prisables qu'on nomme *gamblers* , ce qui veut
 „ dire joueurs ou parieurs , escrocs ; & que les
 „ tribunaux ne devoient plus recevoir de sem-
 „ blables causes , de pareils affronts , qui , sans
 „ respect humain , venoient troubler la majesté
 „ du tribunal , injurier l'honneur & la réputation de

„ Mlle d'Eon; qu'il falloit les livrer tous à l'in-
 „ famie , à l'exécration publique , & ne pas
 „ s'occuper de leurs brigandages. Tous les juges
 „ ont réuni leurs voix à l'opinion du lord
 „ Mansfield , & la salle du banc du roi a retenti
 „ d'applaudissemens à Westminster (1).

„ Ô, Ma patrie! continue la chevaliere, que
 „ je vous félicite de n'avoir point tout cet or
 „ par une voix aussi infâme! Vous avez tant de
 „ bras, tant de cœurs tout prêts à enlever à
 „ l'audacieuse Angleterre, des dépouilles & plus
 „ riches & plus glorieuses! Magistrats, qui avez
 „ reçu mes sermens; ministres, qui m'avez ac-

(1) Suit, Milord, la traduction littérale de l'observa-
 tion de l'éditeur de St. James, chronique du 3 février, sur
 ce jugement que je supprime, parce que vous le connois-
 sez mieux que moi (*).

(*) Nous croyons devoir restituer ici ce passage pour
 l'intelligence de la suite de la lettre de Mlle d'Eon & en
 faveur des lecteurs qui ne sont pas anglois.

„ Les parieurs qui avoient gagé à coup sûr, se trouve-
 rent ainsi frustrés de la riche moisson qu'ils se croyoient à
 la veille de faire, & qu'ils avoient si longtems attendue.
 Cet arrêt fait rester en Angleterre une somme au moins
 de soixante - quinze mille livres sterlings (environ dix-huit
 cent mille livres tournois) que sans cela il auroit fallu en-
 voyer à Paris à M. Panchaud (banquier) pour lui & pour
 un petit nombre d'amis, qu'on avoit honnêtement admis
 dans le secret pour duper les crédules parieurs de la ville
 de Londres; un de ceux-ci, pressé par l'exécution du
 dernier jugement, avoit malheureusement payé le 30 au
 soir." (*Notes des éditeurs*)

„ créditée ; généraux , qui m'avez commandée ;
 „ camarades , qui m'avez suivie ; ordre royal
 „ & militaire de St. Louis , qui m'avez enrôlée ,
 „ partagez ma joie ; ombre de Louis Quinze re-
 „ connoissez l'être que votre puissance a créé :
 „ j'ai soumis l'Angleterre à la loi de l'honneur :
 „ femmes recevez-moi dans votre sein ; je suis
 „ digne de vous.”

Telle est la substance, Milord, de cette diatribe (1) dont a été atterré le Sieur de Beaumarchais, au point qu'il est resté muet & n'a pas soufflé depuis. Son adversaire, au contraire, n'en a marché que le front mieux levé. On ne cesse de rapporter continuellement de nouvelles anecdotes sur son compte, dont voici la plus piquante & la plus certaine. Elle vous confirmera combien, même depuis son retour dans sa patrie, elle est éloignée de tout esprit d'abjection; combien elle respire encore cette noble audace qu'elle portoit dans son sein; & qui s'est merveilleusement fortifiée chez nous.

(1) Le Courier de l'Europe totalement vendu au Sient de Beaumarchais & qui avoit inséré les lettres de celui-ci, ayant refusé, sans doute, de se charger de la réponse, on la trouve insérée dans la gazette de Cleves, N°. 21, 22, 23, 25 & 26. Il est fâcheux que cet écrit plein de fines allusions en contienne beaucoup qui exigeroient un trop long commentaire, ou même d'absolument perdus pour les étrangers qui ne peuvent les entendre faute d'être au fait d'une infinité de choses & d'anecdotes.

La veille des rois, M. Franklin, résidant toujours à Passy, s'étoit déterminé à rendre le pain béni le lendemain, quoiqu'en qualité de protestant & n'étant pas propriétaire de la maison qui appartient au Sieur le Rez de Chaumont, il eût pu s'en dispenser. Il se faisoit un plaisir de cette cérémonie & avoit disposé en conséquence 13 brioches, nombre des 13 colonies de l'Amérique unies; il vouloit mettre une banderole à chacune; & la première devoit porter inscrit le mot *Liberté*. Le curé, qui étoit à dîner chez cet insurgent, témoigna quelque répugnance à cette singulière étiquette; ce mot de *Liberté* surtout l'effaroucha. L'évêque de Saintes, aussi du repas, appuya davantage, & prétendit qu'il ne seroit pas possible au pasteur de tolérer une telle innovation. Mlle d'Eon présente fut consultée à son tour: elle répondit qu'elle n'avoit rien à ajouter à ce que des membres de l'église avoient décidé; mais qu'à leur opinion elle joindroit une raison politique non moins préponderante, c'est que n'étant qu'à trois lieues de Versailles, il ne convenoit pas d'user d'un mot qu'on n'aimoit ni ne vouloit y connoître.

Mais voici, pour terminer, une anecdote bien plus plaisante, & dont je ris encore en vous la racontant.

Il y a dans cette capitale un peintre nommé *Masson*, plus habile farceur qu'artiste; il joue à merveille tous les rôles qu'on veut lui donner,

& surtout celui de femme. Madame de Fourqueux (1), une virtuose présidant à un bureau de bel esprit, avoit témoigné la plus grande envie de voir la chevalière d'Eon qu'elle n'avoit jamais connue sous aucun sexe. Un plaisant voulant tourner en ridicule cette dame, lui promet de la lui amener à souper. Il donne le mot au peintre, & le jour pris pour cette comédie, la Dlle d'Eon prétendue arrive. Parmi les femmes qu'avoit invité Mad. de Fourqueux, il y en avoit de très-curieuses ; elles avoient complotté entre elles de vérifier absolument le sexe de cet être amphibie & de résoudre un si singulier problème. Au moment où elle étoit passée dans la garde-robe, elles la suivent sous prétexte du même besoin &, suivant un usage assez commun aux femmes, là se trouvant en force, elles veulent absolument satisfaire leur desir. Le Sieur Muffon les prie, les supplie d'épargner sa pudeur, puis se defend comme un beau diable, enfin ses forces s'épuisant, il laisse pénétrer les mains victorieuses qui trouvent un monstre & font des cris épouvantables. La Dlle d'Eon, les larmes aux yeux, les conjure du moins de lui garder le secret sur ce mystère politique, & l'on rentre.

Mad. de Fourqueux, qui avoit entendu les cris, veut savoir ce que c'est; on le lui dit à

(1) Femme d'un ancien procureur général de la chambre des comptes, conseiller d'état, intendant des finances, membre du comité actuel des finances.

l'oreille, en lui demandant le même secret. Dès le lendemain, elle n'a rien de plus pressé que de raconter l'aventure... Quelqu'un, qui la veille avoit passé la soirée avec la chevalière, lui rit au nez, lui fait voir l'alibi; elle reconnoît qu'elle a été dupe de quelque imposteur, & les dames enchantées d'abord de leur découverte, devenues l'objet de la risée générale, reconnoissent le danger d'une curiosité indiscrete.

Mais plus de rire, Milord, j'arrive à Toulon, & tout ce que je vois & apprends déjà me serre le cœur. Il faut me composer de nouveau & me conformer au précepte de Cicéron, qui m'apprend *proprium hoc esse prudentiæ conciliare sibi animos hominum & ad usus suos adjungere*. C'est d'autant plus nécessaire que je suis parmi de rusés provençaux dont la franchise n'est pas le caractère dominant: il faudra pourtant qu'ils s'expliquent, ou je ne pourrai.

Toulon, ce 13 mai 1778.

L E T T R E II.

Sur le départ du comte d'Estaing, sur l'objet de sa mission. Détails & anecdotes sur ce général. Etat de la marine du port de Toulon; caractères de ses principaux officiers.

IL n'est que trop vrai, Milord, le comte d'Estaing a appareillé il y a près d'un mois, & sa mission qu'on ne dissimule pas ici depuis son départ, est des plus hostiles. Il ne s'agit de rien moins que de secourir nos colonies révoltées, d'écraser l'amiral Howe & son escadre de beaucoup inférieure (1), & de laisser ainsi notre armée de terre exposée à la merci des troupes américaines. J'ai su tout cela par un inspecteur général de la marine de ma connoissance, que j'ai heureusement rencontré dans ce port, & qui se trouve logé dans la même auberge que moi. C'est Monsieur du Hamel, membre de l'académie des sciences. Comme j'ai appris qu'il partoit sous deux ou trois jours, j'ai voulu le voir dès

(1) En effet, dans mon état de la disposition de nos forces navales, je trouve que les Anglois n'ont actuellement à la station d'Amérique que l'*Aigle* de 64, le *Raisnable*, le *Non-Such*, le *Saint-Albans*, le *Somerset*, tous de 64 aussi; le *Pembroke* de 60, le *Preston*, le *Centurion*, l'*Experiment*, le *Renown*, l'*Isis*, tous de 500

le soir même de mon arrivée. C'est un vieillard fort rangé, fort sobre, qui se retire de bonne heure; enforte que j'ai eu tout le tems de causer avec lui, de l'interroger & d'apprendre les détails d'un événement dont les suites peuvent être d'une si funeste conséquence. Je ne me suis pas couché que je n'aie rédigé notre dialogue que voici.

L'Anglois en embrassant M. du Hamel.

Je suis enchanté, Monsieur, de vous trouver dans ce port; c'est une bonne fortune à laquelle je ne m'attendois pas.

M. DU HAMEL.

Ma foi, il a fallu un événement comme celui-ci pour que j'y vinssse : à mon âge on ne se déplace guere, encore moins entreprend-on un voyage aussi long. Je ne fais plus depuis quelque années que celui de ma terre (1).

L'Anglois.

Mais vous êtes frais & bien portant, bonne chaise de poste, chemin superbe, beau climat, je ne vois pas ce qui pourroit vous dégoûter.

M. DU HAMEL.

La mission me déplaisoit surtout. Le comte d'Estaing, en garde contre la mauvaise volonté des officiers de la marine, instruit de la nullité

(1) Elle se nomme *Nainvilliers*, & n'est pas loin de Petitviens en Gâtinois.

Le ceux d'administration , a désiré qu'un tiers non suspect & en état de s'y connoître, vint faire une sorte de revue de son armement, des vaisseaux de son escadre, des ustenciles, agrès, appareils qu'on lui donnoit , & pût d'ailleurs rendre compte verbalement au ministre de la manière dont les choses se seroient passées : ces fonctions me regardoient principalement en ma qualité d'inspecteur général de la marine; j'étois d'ailleurs réputé de la plus grande impartialité : n'appartenant à aucun des deux corps , & fait pour les censurer également, je n'ai pu me défendre de la confiance dont M. de Sartines m'honoroit, & je suis parti.

L'ANGLAIS.

Moi, je suis venu ici pour promener l'ennui qui me tourmente, pour dissiper les vapeurs auxquelles vous savez que nous sommes sujets. Je me suis muni de passeports, de bonnes lettres de recommandation, afin de tout voir & de n'être point suspect; mais me voilà bien attrappé : ce port-ci est presque dénué de vaisseaux, & je n'y trouve plus l'escadre du comte d'Estaing que je me faisois une fête de voir en rade.

M. DU HAMEL.

Vous avez donc séjourné bien longtems en route; car vous ne pouviez ignorer autrement son départ : il a appareillé le 13 avril à quatre heures après-midi.

L'ANGLAIS.

Le comte d'Estaing a donc été d'une grande diligence, ou vivement pressé sur la fin par la cour; car on ne comptoit pas à Paris qu'il mît à la voile avant le mois de mai.

M. DU HAMEL.

Dès le milieu de mars le ministre desiroit que ce général & moi nous missions en route, mais surtout depuis la déclaration du marquis de Noailles & la nouvelle de l'humeur qu'en a pris le roi d'Angleterre. Le zèle du comte d'Estaing n'a pas besoin d'être excité; il fut bientôt rendu dans ce port (1), précédé des deux chefs d'escadre qui devoient commander sous lui, & la présence de ces généraux, les récompenses promises aux ouvriers qui se distingueroient par leur empressement, donnerent une telle activité aux armemens, qu'on y travailloit sans relâche depuis la pointe du jour jusqu'à la nuit close, & qu'ils avancèrent plus en trois semaines qu'ils n'avoient fait depuis trois mois.

L'ANGLAIS.

C'est un maître homme que ce comte d'Estaing.

M. DU

(1) Il partit de Paris le 19 mars & arriva à Toulon le 27 à midi; le même jour il fit son entrée dans le port, où il fut salué par le vaisseau amiral.

M. DU HAMEL.

Oh ! je vous en réponds ; je l'ai vu à la besogne , il se mêle de tout ; il suffit à tout ; il entre jusque dans les plus petits détails ; il connoît depuis le maître d'équipage de son vaisseau jusqu'au moindre mouffe. A peine y eut-il mis le pied , qu'il fit abatre plusieurs cloisons , percer des sabords & augmenter son artillerie d'un neuvieme (1).

L'ANGLAIS.

Et les officiers que disoient-ils à cela ?

M. DU HAMEL.

Ils ne disoient rien , du moins devant lui ; ils étoient étourdis de son activité , & ne pouvant résister à son impulsion , ils alloient malgré eux ; ils faisoient ce qu'ils n'auroient jamais fait sans cet exemple. Vous savez qu'il ne faut souvent qu'un seul homme pour animer tout un corps.

L'ANGLAIS.

Oui , mais ce corps ne se soucie pas d'être dirigé par cette ame-là.

M. DU HAMEL.

Ils en enrageoient , sans doute ; mais ils ne pouvoient se dispenser de lui obéir , de témoigner de la bonne volonté , de l'émulation. Ils n'en osoient contrarier les dispositions ; ils étoient

(1) *Le Languedoc* , que monte le comte d'Estaing , n'étoit que de 80 canons , & il est parti avec 90.

L'ANGLOIS?

Comment a transpiré cette anecdote?

M. DU HAMEL.

On n'a pu s'empêcher de construire à bord du *Languedoc* un appartement convenable pour le ministre qu'on envoyoit résider au Etats Unis; on a voulu y mettre une sorte de magnificence imposante; on parloit surtout d'un lit de damas cramoisi galonné en or qui y avoit été placé; on annonçoit qu'une personne de distinction le devoit occuper, sans qu'on dît précisément qui; & l'escadre partie avant son arrivée donnoit lieu à former mille conjectures. Peu après l'on a su que cette personne de distinction étoit M. Gérard revêtu de la qualité ci-dessus. Il s'étoit rendu à Aix, de là dans un petit village voisin de Toulon (1), où une frégate, sortie quelques jours avant l'escadre avec des paquets à ouvrir à la mer, étoit venue le prendre.

(1) Il se nomme *la Seine*. M. Deane, qui avoit reçu son rappel le 4 mars, avoit quitté Paris le 30, & s'étoit rendu au même lieu pour s'embarquer avec M. Gérard.

La frégate *la Chimere* avoit mis à la voile le 11 avril, & avoit pris sa route comme si elle alloit à Cadix. M. de St. Cezaire, son capitaine, avoit deux paquets, dont l'un devoit être ouvert dès qu'il auroit doublé le Cap, & l'autre à l'adresse du commandant de Cadix; à la lecture du premier il connut sa destination, avec ordre, après l'avoir rempli, de convoyer jusqu'à ce que l'escadre appareillât, & de se joindre ensuite à elle.

L'ANGLAIS.

Ce M. Gérard n'est-il pas un premier commis des affaires étrangères ?

M. DU HAMEL.

Oui, un homme fort estimé. Il est regardé comme l'auteur du traité, & comme le plus propre à en compléter les avantages par ses négociations ultérieures. C'étoit le bras droit de M. de Vergennes ; il faut qu'il y ait eu des raisons bien pressantes pour l'éloigner ainsi, & pour que celui-là se soit chargé de cette mission qui doit durer deux ans.

L'ANGLAIS.

N'est-ce pas le duc de Choiseul qui se l'étoit attaché le premier.

M. DU HAMEL.

Et voilà précisément l'enclouure ! Vous pouvez vous rappeler qu'il avoit couru des bruits fort singuliers sur M. Gérard. On a été jusqu'à dire qu'il étoit à la Bastille : cette rumeur, devenue absurde par l'exagération, avoit cependant un fondement, ou du moins un germe léger & qui n'a pas peu contribué à sa mission nouvelle. Ce personnage, grand politique, quoique serviteur zélé du roi, ne s'est pas trouvé avoir les mêmes vues que M. de Vergennes relativement à notre liaison avec la maison d'Autriche, dont le ministre fait peu de cas, & dont M. Gérard, créature du duc de Choiseul, pensoit tout autrement. M. de Vergennes a craint que ce premier commis,

M. DU HAMEL.

Entre nous c'est un pisse-froid, un pauvre homme dans toute la valeur du terme, bon tout au plus à quelques expériences de montre marine qu'il doit faire.

L'ANGLAIS.

Il n'y a donc là de vraiment bon marin, bien exercé, bien éprouvé, bien reconnu pour tel que M. de Breugnon.

M. DU HAMEL.

Si vous voulez : pour moi, je n'en raffole pas. Je fais qu'il fut fait chef d'escadre en 1767 avec une grande distinction, en passant sur le corps de plus de 50 de ses anciens, ce qui fit crier tout le corps ; mais il dut cette faveur moins à son mérite transcendant qu'à une mission d'apparat qu'il venoit de remplir à Maroc, où il avoit fait la paix avec cette puissance barbaresque. Je me rappelle que plusieurs années après, dans l'escadre d'évolution de 1773, quoique commandant une division, il fut cependant *flambé* honteusement comme le capitaine le moins expérimenté :

L'ANGLAIS.

Je vous avouerai que je n'entends par ce mot.

M. DU HAMEL.

Je crois bien : il n'est pas dans le dictionnaire de marine des Anglois ; ils ne s'en servent

point, mais il est d'un fréquent usage chez nous. On appelle *flamber*, mettre au vaisseau comminant une flamme convenue pour avertir un capitaine lorsqu'il fait une mauvaise manœuvre, ou qu'il n'obéit pas aux signaux. Dans l'escadre d'évolution dont je vous parle, nos officiers étoient tellement rouillés sur toutes les manœuvres depuis dix ans qu'on étoit en paix, qu'il y avoit continuellement quelqu'un de *flambé*, & je vous le répète, M. de Breugnon le fut à la tête de son arrière-garde.

L'ANGLAIS.

Mais il n'est pas que M. d'Estaing n'ait quelqu'un de confiance dans le sein duquel il puisse déposer ses secrets, dont il puisse attendre sinon des instructions, du moins des conseils.

M. DUHAMEL.

Le seul homme dont il prend des conseils & même des instructions, est un de ceux qui sembleroient le moins faits pour lui en donner, puisque c'est un simple officier bleu, un capitaine de brûlot qu'il vient de faire nommer lieutenant de vaisseau pour l'avoir à son bord, un nommé *Mauff*, marin de St. Malo, qui a beaucoup d'expérience & d'empire sur lui.

L'ANGLAIS.

Et c'est par cette raison-là même sans doute qu'il le goûte mieux; il ne se sent point humilié de consulter un subalterne trop honoré de l'être.

confiance , qui lui donne ses avis dans le secret , lui en laisse tout l'honneur apparemment , & ne s'en prévaut pas en public.

M. DU HAMEL.

Et c'est précisément ce qui humilie au contraire les officiers de la marine ; ils ne peuvent digérer que M. le comte d'Estaing , qu'ils regardent comme aveugle en cette partie , ne veuille pas s'en rapporter à eux , borgnes , si l'on veut , ce qui est toujours y voir quelque chose , & leur prière un étranger , un officier de fortune.

L'ANGLAIS.

Regardez-vous donc réellement le comte d'Estaing comme aussi dénué de connoissances maritimes qu'ils l'estiment.

M. DU HAMEL.

Il est certain qu'il n'a pas l'expérience de vos marins , ni même des nôtres , qu'il ne peut l'avoir ; il n'y a qu'à se rappeler sa vie.

L'ANGLAIS.

Je n'en ai qu'une notion confuse , je me souviens en gros qu'il nous a désolés dans l'Inde durant la dernière guerre.

M. DU HAMEL.

Son histoire est simple : il avoit près de trente ans (1) qu'il ne connoissoit encore un vaisseau

(1) M. le comte d'Estaing est né le 24 novembre 1729.

que pour avoir été passager dessus lorsqu'il se rendit dans l'Inde, tourmenté à la fois par les deux seules passions qui y conduisent ordinairement, l'ambition & la cupidité. Il débuta par être fait prisonnier (1). Libre sur sa parole, indigné de son inaction, dans son ardeur bouillante & aveugle, il ne craignit pas de se charger de détruire un comptoir anglois dans le golfe de Perse (2); c'est la première fois qu'on le voit commander sur mer: , pour plus d'astuce, il se masque

(1) Dans la ville noire, lors d'une sortie que fit le colonel Draper le 14 mars 1759 pour repousser les François qui assiégeoient Madras. M. d'Estaing étoit alors brigadier.

(2) Ce comptoir se nommoit Goinbroons , établissement non fortifié, appartenant à la compagnie des Indes Angloises, à 15 degrés ouest environ de Surata (*).

(*) Voici un détail plus circonstancié de ce lieu: Les Anglois étoient fixés là par Shaw Abbas, Sophi de Perse, après la destruction d'Ormus, à qui il accorda de grands privilèges dans le commerce & une part des droits de ce port, ce qui montoit à près de 4000 liv. sterl. par an; mais les Anglois avoient perdu ces avantages par la confusion & l'anarchie qui avoient presque ruiné la Perse. Le climat est si chaud & si mal sain, que les naturels même le fuient dans la mauvaise saison; ils descendent avec leurs caravanes seulement au tems où les vaisseaux sont attendus pour commercer en habillemens &c. qu'ils emportent en caravannes; en sorte que, comme il n'y est pas besoin de magasins, la compagnie n'y a pas de fortifications; mais ils gardent seulement une maison pour leur agent ou chef, & ses commis ont un petit parti de soldats pour les défendre contre les voleurs (*Addition des éditeurs*).

sous pavillon hollandais ; l'expédition n'étoit pas glorieuse ; mais elle pouvoit être lucrative : quoiqu'afin de colorer son manque de foi , il supposât qu'il savoit être échangé , on voit par certaines clauses & exceptions réfléchies insérées dans la capitulation (1), qu'il sentoit sa déloyauté, & en effet il étoit impossible qu'il en eût la nouvelle. On lui reprocha en outre d'avoir manqué à cette même capitulation en faisant mettre quinze jours après le feu à la factorerie soumise , & en l'abandonnant au pillage , quoiqu'il se fût engagé de la conserver moyennant un rachat.

Encouragé par cet essai qui tenoit beaucoup du pirate & du forban , il vint croiser quelque tems sur Ceylan , puis cingla vers Sumatra & y tomba sur les établissemens des Anglois (2) qui se croyoient en sûreté loin du siège de la guerre , & surtout par le succès de leur nation , qui triomphoit à la côte de Coromandel & de Malabar , qui chassoit en ce moment les François du Bengale & de toute la presqu'île. M. d'Estaing prit plusieurs forts (3) & le principal qui est Bancoul (4) ; n'ayant point assez de forces pour en garder au-

(1) Le comte d'Estaing arriva le 13 octobre , & la capitulation est du 14.

(2) Toujours avec les deux bâtimens qui avoient servi à la première expédition , *le Condé* & *l'Expédition*.

(3) Nattal , le premier de tous , fut attaqué en février 1760 & pris le 7 du même mois.

(4) Autrement le fort Marlborough.

en, il chargea en diligence tout le butin qu'il put trouver, sur des vaisseaux Hollandois loués pour cet effet à Batavia & l'envoya à l'Isle-de-France; du reste, il pillà, ravagea tant qu'il put; il n'y eut pas une petite baye, pas la moindre anse où les ennemis étoient supposés avoir quelque propriété, qu'il ne visitât: il laissa partout des vestiges de son passage destructeur, en sorte que les vaisseaux d'Europe à leur arrivée trouverent leurs comptoirs dans la plus grande détresse & manquerent eux-mêmes des secours nécessaires pour se rafraîchir & s'équiper.

L'ANGLAIS.

Voilà une vilaine maniere de faire la guerre.

M. DU HAMEL.

Elle est malheureusement trop commune dans ce pays-là; vous nous en aviez donné plus d'un exemple.

L'ANGLAIS.

A la bonne heure qu'elle fût la ressource de quelque aventurier subalterne, d'un flibustier ne vivant que de rapine & de brigandage; mais elle ne convenoit pas à un grand seigneur destiné à des missions plus nobles.

M. DU HAMEL.

Il faut parler à charge & décharge: M. d'Estaing avoit tort sans doute d'enfreindre sa parole; mais ne pouvant plus faire de mal en grand, il

falloit tâcher de vous en faire comme l'on pourroit sourdement & en détail, & le comte d'Estaing étoit l'homme le plus propre à cela par sa haine violente contre votre nation, par son audace, sa vivacité, son opiniâtreté; d'ailleurs, il étoit encore dans la fougue de l'âge, & sa jeunesse pouvoit lui servir d'excuse.

Quoi qu'il en soit, il a un défaut physique très-dangereux à la mer & surtout dans un commandant: il a la vue si basse qu'il ne distingue pas du gaillard d'arrière ce qui passe sur le gaillard d'avant, & c'est ainsi qu'il se laissa prendre dans les mêmes parages qu'il avoit tant dévastés (1). Il fut ramené en Angleterre, & sans doute auroit payé cher son infidélité, si M. le dauphin, dont il avoit eu l'honneur d'être menin, & qui s'intéressoit à lui, n'eût interposé son auguste protection.

Pour en venir à votre principale demande, vous juger facilement, Milord, qu'il n'y a pas là de quoi faire un marin bien expérimenté dans le commandement; cependant, dès 1763 le comte d'Estaing fut nommé lieutenant général des armées navales. Depuis ce tems il est allé à St. Domingue, & en est revenu par une singularité plus rare qu'utile: sous prétexte de s'exercer, il a voulu commander lui-même le vaisseau qui devoit le porter, & voilà toutes ses campagnes.

(1) C'est son défaut de vue qui l'avoit fait prendre aussi dans la ville noire.

Faites attention que je ne suis ici que l'écho de ses envieux.

L'ANGLAIS.

Cet historique donne prise à bien des égards contre le comte d'Estaing, & je ne suis plus surpris que beaucoup de gens sensés, en lui accordant de grandes qualités, le regardent comme impropre au généralat maritime, surtout par son défaut d'expérience.

M. DU HAMEL.

Ses enthousiastes répondent à cela que les gens supérieurs volent où les autres ne font que se traîner ; qu'un homme de génie apprend plus dans une campagne qu'un homme borné dans dix. Il est vrai que c'est ce génie que ses détracteurs lui contestent ; je ne parle pas simplement des officiers de la marine ; mais de bons connoisseurs qui l'ont étudié & approfondi : ils disent que le comte d'Estaing est trop minutieux pour être transcendant, un homme de trop de détail pour saisir l'ensemble ; qu'il est excellent pour un coup de main où il ne faudra que de la prestesse , de l'ardeur & de la précision ; mais qu'il ne pourroit suffire à la combinaison des différentes parties d'un projet vaste exigeant des vues d'une certaine étendue, encore moins à son exécution lente & réfléchie, à laquelle il faudroit que tous les bras concourussent constamment sous la direction d'une seule tête, toutes les volontés par l'impulsion d'une seule ame.

L'ANGLAIS.

Ces grandes phrases simplifiées signifient sans doute que le comte d'Estaing n'a pas assez de tenue dans ses idées , assez de liant dans son caractère. D'ici à quelque tems nous saurons qui l'a le mieux apprécié, n'y a t il pas en armement une seconde escadre ?

M. DU HAMEL.

Qui commence à prendre forme. Elle doit être composée de cinq vaisseaux, des frégates, des chébecs qui restent à armer (1).

L'ANGLAIS.

Voilà donc à quoi se réduisent tous les vaisseaux de ce port.

M. DU HAMEL.

Sauf deux à réparer, & trois en construction; j'en emporte la liste à Paris où l'on parle de tout sans rien savoir: vous serez peut-être bien aise d'avoir pièces en main quand on bavardera devant vous sur cet objet. La voilà.

Ici M. du Hamel me confia la liste. Je le remerciai; puis j'ajoutai.

L'ANGLAIS.

Y avez vous joint les noms des capitaines ?

(1) La liste s'en trouvera ci-après dans celle de la marine de Toulon.

M. DU HAMEL.

Très-exactement.

L'ANGLAIS.

Y a-t-il parmi ces Messieurs des noms plus redoutables à ma nation que ceux des capitaines de l'escadre du comte d'Estaing.

M. DU HAMEL.

Encore moins, s'il est possible; ce sont tous capitaines faits depuis la paix; le commandant seul, le chevalier de Fabry, date de cette époque (1): en 1759 il montoit la frégate la *Gracieuse* dans l'escadre de M. de la Clue, & dès lors ne donna pas une grande opinion de son talent ou de sa subordination, puisqu'il se trouva séparé de l'escadre qu'il n'auroit jamais dû quitter & participa ainsi à une défection qui fut le commencement du plus grand désastre (2); cependant avec toute la souplesse provençale il s'est poussé depuis, il s'est rendu agréable aux différens ministres, il s'est fait faire chef d'escadre, donner la direction du port, nommer commandant du département par *interim*.

L'AN-

(1) Il a été fait capitaine en 1757.

(2) De cette escadre composée de 12 vaisseaux de ligne & trois frégates, trois vaisseaux furent pris, deux brûlés &c. au combat de Lagos qui eut lieu le 17 & 18 août 1759.

L'ANGLAIS.

Quoi! est ce que le marquis de St. Aignan, pour qui j'ai des lettres, ne commande plus ici?

M. DU HAMEL.

Non, depuis le premier de ce mois. Ence moment M. de St. Aignan est en route pour Paris.

L'ANGLAIS.

Celui-là n'est pas, je crois, un grand marin.

M. DU HAMEL.

Il n'a pas laissé que de servir, il étoit surtout au combat de Mahon (1); parmi ses camarades il ne passoit pas pour bien habile, & ne donna nullement en cette occasion importante des preuves d'une grande capacité (2): dans l'escadre de M. de la Clue, il montra moins de tête encore & se fit échouer, & brûler assez mal adroitement son vaisseau (3). Malgré ces échecs à sa réputation, il étoit d'un nom à aller toujours son train, & n'en est pas moins rapidement monté aux premiers grades (4). Il étoit assez aimé dans

(1) Il montoit le *Lion* de 64.

(2) M. de St. Aignan étoit à l'avant-garde le premier de la file. M. de la Galissonniere se plaignit qu'en n'obéissant pas promptement à son signal de revirer de bord, on avoit retardé la poursuite de l'ennemi.

(3) Le *Redoutable* de 74. M. de St. Aignan se trouvoit le plus ancien capitaine & dans le cas de commander cette belle escadre après M. de la Clue.

(4) M. le marquis de St. Aignan a été fait chef d'escadre en 1764 & lieutenant général en 1769.

son corps, lorsqu'il s'est barbouillé un peu par son mariage. Il s'est avisé d'épouser la fille de Mad. de Gueudeville, l'intendante de Toulon & belle-sœur du ministre. L'on a trouvé cette alliance mauvaise, d'autant que c'étoit dans le fort des querelles du corps avec le ministre; qu'on connoissoit M. de St. Aignan pour très-foible, & que nommé commandant de la marine, il n'avoit déjà que trop de condescendance pour l'intendant. Il eut de plus la gaucherie de faire la cérémonie à Toulon; on le bouda, & les gardes de la marine, piqués de n'avoir pas été invités à la noce où ils prétendoient devoir assister non pas tous à la vérité, mais par députation; de n'avoir pas eu de nœud d'épée tandis qu'un pied plat d'enseigne de port en montrait un, refusèrent d'aller au bal, & malgré les sollicitations du général & la harangue de leur commandant, M. d'Arhaud de Jouques, trop mol, ou plutôt accusé de les soutenir dessous main, ils n'y parurent pas.

L'ANQLOIS.

Oh! c'est trop plaisant! en vérité, vous êtes charmans, vous autres François; tout fait scène & comédie chez vous.

M. DU HAMEL.

Oh! il se passe plus souvent du tragique, & il y en auroit eu sûrement dans cette circonstance si ce n'eût été un personnage de ce rang & le commandant du port. Je me ressouviens tou

jours d'un certain mariage arrivé à Rochefort pendant que j'y étois, qui ne fut rien moins que gai. Une Mad. Desherbiers, veuve d'un capitaine de vaisseau & fille de M. de Létenduaire, mort commandant de ce port, se remaria en 1752 avec M. Cochon Dupuis, l'un des médecins de la marine. Il y eut un charivari effroyable; on se rendit à la maison des nouveaux mariés à la brune; on joua sur ce nom de *cochon* qui prêtoit à toutes sortes de mauvaises plaisanteries; on y chanta les chansons les plus grossières & les plus injurieuses; on cassa les vitres; on brisa les portes; on pillla la maison. Les vieux capitaines de vaisseau accouroient leur re-dingote sous le nez & encourageoient les jeunes gens; le mari & la femme pensèrent mourir de frayeur & certainement ne firent pas la noce cette nuit-là. Envain averti-on le commandant, M. de Macnemara, de ce désordre; il s'écoula plusieurs heures avant qu'il le réprimât, & quand il voulut faire valoir son autorité, tout le monde s'étoit éclipié; il ne se trouva point de coupable, & personne ne fut puni....

Ici, Milord, notre conversation fut interrompue par un étranger qui survint, & qu'à son air plat, à son ton anodin, à ses révérences gauches & traînantes, j'aurois pris pour un homme qui venoit rafraîchir les entrailles de Monsieur, si je ne lui eusse remarqué une croix de St. Louis & un uniforme. D'ailleurs, après les complimens affectueux sur le prochain départ de

M. du Hamel, sur ce qu'il n'avoit pas voulu le laisser partir sans lui dire adieu & l'embrasser, je ne pus douter que ce ne fût un officier de la marine dans toute la force du terme, lorsque se frottant les mains & ricanant, il s'écria : „ Eh „ bien ! le voilà qui est encore emprisonné ; „ toujours baloté par les vents contraires, il ne „ peut sortir. Un bâtiment qui vient d'arriver „ rapporte que l'escadre, le 29 avril, étoit à „ luvoyer à la hauteur d'Alger. Je l'avois bien „ dit : il ne fait pas son métier ; il a voulu „ s'obstiner à ranger la côte d'Espagne au lieu „ de se porter à celle d'Afrique pour y trouver „ le vent d'Est & profiter de la première risée „ qui soufferoit, afin d'enfiler le détroit ; il a ainsi „ manqué plusieurs fois l'occasion de passer ; „ moi ou plusieurs autres de mes camarades, si „ nous avions eu la même mission, serions ma „ foi bien prêts d'arriver : Aujourd'hui, voilà „ ce que c'est que la prévention : il sembloit „ qu'il n'y eût que M. le comte d'Estaing en „ état de commander une escadre ; je suis bon „ François, & je ne souhaite pas le mal de ma „ patrie ; mais, en vérité, quand nous serions „ traversés un peu, ce seroit peut-être un grand „ bien, si cette école pouvoit guérir de la ma- „ nie de chercher des intrus.” Quand j'eus ainsi le mot de l'énigme, je me retirai, laissant répondre M. du Hamel à cette violente & risible diatribe.

Le lendemain matin, il me dit que ce person-

nage étoit M. de Marin, un ancien capitaine de vaisseau du département, visant à la cornette, grand bavard, aimant beaucoup les nouvelles, jaloux, fournois, crasseux & ladre comme la plupart des provençaux; du reste, du commun des martirs, quant aux talens de son métier; ayant servi autant qu'il avoit pu, parce-qu'il fait meilleur vivre aux dépens du roi qu'aux siens.

Instruit très-promptement ainsi, Milord, de ce que je venois chercher, j'ai regardé comme superflu de faire un plus long séjour à Toulon. Je me suis hâté de porter mes lettres de créance au chevalier de Fabry, qui commande au lieu du marquis de St. Aignan, de visiter le port & d'éviter par une curiosité trop attentive & trop inquiète les soupçons que j'aurois pu causer.

J'ai trouvé M. le commandant très-disposé à la hauteur, à l'insolence même; mais quand en lisant mes lettres, il a vu que j'étois Anglois, je me suis apperçu que frappé d'un respect involontaire, il perdoit peu-à-peu ces dispositions. Il m'a donné très-poliment un officier pour me conduire. Comme je ne pourrois répéter dans la description de ce port que beaucoup de choses déjà dites dans celle du port de Brest; que d'ailleurs le sort de la guerre ne se portera certainement pas dans la méditerranée; que les Anglois ne font point dans le cas d'y faire aucune tentative; qu'il sera trop heureux pour eux s'ils y restent dans un état de défense respectable, je n'ai point

pris sur cela toutes les connoissances que j'aurois pu acquérir.

J'ai observé en gros que le port de Toulon est, dans un genre différent, non moins beau que celui de Brest; qu'il est infiniment commode; qu'il est divisé en deux; qu'il y a la partie destinée aux vaisseaux & bâtimens du roi, l'autre destinée aux navires marchands; que le quai pour les travaux de l'arsenal est superbe; qu'il y a une grande rade, parce que Toulon, enfoncé dans une espece de cul de sac, est à quelques lieues de la haute mer & qu'il faut chenalier un certain tems entre deux côtes hérissées de canons avant d'avoir parcouru les sinuosités de ce canal. On m'apprit cependant, que ces difficultés n'avoient pas empêché durant la dernière guerre, notre amiral Boscawen de pénétrer dans cette baie, d'y venir braver M. de la Clue & son escadre (1) & de dépêcher quelques vaisseaux destinés à brûler deux navires qui étoient à l'ancre dans la grande rade: fanfaronade qui pensa lui coûter cher, parce que ses vaisseaux tombèrent en calme plat & furent obligés de se faire touer pour se soustraire au feu des batteries qui auroient coulé bas ces agresseurs téméraires.

Le port de Toulon, malgré son étendue & la facilité de ses mouvemens, est peu occupé relativement aux autres en tems de paix & même en

(1) Celle dont il a été question plus haut, battue au combat de Lagos en 1759.

tems de guerre , parce que , excepté dans un cas extraordinaire comme celui-ci , on n'y arme guere pour les expéditions d'outremer ; que celles auxquelles il est destiné ne concernent que les mers du Levant , & qu'à moins que le théâtre de la guerre n'y soit , ce genre de navigation douce , courte , & peu périlleuse n'exige pas des forces considérables. Aussi le contingent de ce port est plus de moitié moindre que celui de Brest ; il va de 20 à 25 vaisseaux de ligne , & il n'y en a que 19 en ce moment , tels que vous les compterez sur ma liste. Le nombre des ouvriers est proportionné , ainsi que celui des matelots (1) ; il est vrai qu'on peut s'en procurer facilement de tous les ports voisins d'Italie ; mais cette espece d'hommes est peu convenable à la navigation de l'Océan ; ils sont mous , ils sont sujets à ce qu'on appelle *piler fantaisie* , genre de vapeurs assez semblables au spleen , qui les fait tomber dans le dégoût & l'ennui , & leur est mortel.

Vous me sçauriez mauvais gré , Milord , si je vous omettois la description d'une machine unique , dont il n'y point d'exemple dans le monde

(1) L'officier qui me conduisoit , me dit que lors de l'armement de l'escadre de M. de la Galissonniere en 1756 , tems ou il y eut le plus de mouvement à Toulon durant la dernière guerre , le nombre des ouvriers travaillant aux radoub & aux entretiens , n'étoit que de 2340 & celui des ouvriers employés aux ateliers de 1327. Vous avez vu précédemment quel étoit alors l'état des classes.

connu, & qui, n'eût elle aucune utilité, ce qu'on ne peut savoir encore, & ce qui n'est pas à présumer, feroit toujours infiniment d'honneur à l'artiste qui l'a inventée, & sera un objet continuel de curiosité. On avoit depuis longtems le projet d'établir une forme, c'est-à-dire un *bossin de pierre* communiquant à la mer par des portes qu'on ouvre & qu'on referme, dans le goût de celles de Brest; on n'avoit jamais pu réussir. Feu M. Laurent (1), envoyé par le duc de Praslin, malgré tout son talent, avoit échoué, à cause des sources jaillissantes à l'endroit choisi, & des frais énormes qu'il en eût coûté pour les dessécher ou les détourner. M. de Boynes, qui ne se rebutoit pas aisément, donna ordre au Sieur Groignard (2) d'examiner de nouveau la possibilité de l'entreprise. Celui-ci vit qu'il n'y avoit pas moyen de

(1) Fameux machiniste, surtout pour l'hydraulique, auteur du canal de Picardie dont les papiers publics ont beaucoup parlé.

Voici ce qu'on écrivoit à ce sujet & ce qui détermina surtout à cesser les travaux. Toulon le 1er mai 1768... Les nouvelles formes qu'on construit ici, nous occasionnent des maladies pestilentiell's qui font périr du monde. On fait des excavations dans des endroits marécageux où il s'élève des vapeurs qui infectent l'air, & les vents qui soufflent fréquemment dans cette partie à l'Ouest de la ville, nous apportent toute la malignité de ces exhalaisons.

(2) Excellent constructeur de la marine dont il a été fait mention précédemment. Il conçut son projet en avril 1774.

de l'exécuter par la voie ordinaire; il imagina de construire une forme en bois, de la lancer à la mer comme un vaisseau, de l'arrêter en un lieu convenable, de la revêtir ensuite de maçonnerie, d'y faire des portes. On objecta que cette construction seroit très-dispendieuse, qu'il y faudroit du bois de quoi construire deux vaisseaux. M. de Boissés, ami des nouveautés, curieux d'illustrer son ministère par quelque invention brillante, ne fut point touché de ces considérations & adopta avec empressement l'idée du Sieur Grognard, elle est déjà très-avancée, elle fait l'admiration des marins des diverses nations qui viennent la visiter; elle sera, à ce qu'on espère, en état de recevoir au mois d'août un vaisseau de 74 qui a besoin d'un radoub considérable.

Cette belle imagination, Milord, doit nous faire envie, & ce Grognard étoit digne de notre Anglois.

Toulon, ce 15 mai 1778.

P. S. Je profite du retour de M. du Hamel à Paris pour y adresser cette lettre sous enveloppe à quelqu'un de sûr qui vous la fera parvenir avec l'état de la marine de Toulon ci-joint.

ETAT actuel de la marine du port de Toulon, comprenant les noms des vaisseaux, le nombre de leurs canons, les noms des capitaines, & des notes sur chaque vaisseau.

Escadre de M. le comte d'Estaing.

Le Languedoc, de 80, M. le comte d'Estaing, vice-amiral. M. Boulainvilliers, son capitaine de pavillon. M. de Borda, son major général. . . Voyez ce qui en a été dit précédemment dans la carte des vaisseaux de Toulon.

Ce vaisseau a été donné au roi par les états de Languedoc.

M. d'Estaing a porté le Languedoc à 90 canons, & l'on craint bien qu'il n'en soit arqué,

Le Tonant, de 80, le comte de Breugnon, chef d'escadre. . . Ce vieux vaisseau est à sa dernière campagne, il est fameux depuis l'avant-dernière guerre où, à la côte de St. Domingue, M. de Vaudreuil montant un vaisseau inférieur, sauva son général M. de Létenduaire qui montoit le Tonant, en lui passant un grelin & le remorquant.. Dans la dernière guerre il fut d'abord à Brest de l'escadre d'observation désignée de M. de Conflans en 1756, qui ne servit que d'épouvantail aux Anglois ; il

passa en 1757 à St. Domingue, toujours monté par le chevalier de Beaufremont chef d'escadre, qui y en commandoit une de 5 vaisseaux, & se rendit ensuite à Louisbourg. Le Tonant, toujours sous les ordres du même général, étoit au combat du maréchal de Conflans en 1759.

Le Cesar, de 74, de Broves. chef d'escadre. . .
Ce vaisseau n'est point dans la carte de 1767; il y a apparence qu'il a été construit depuis.

Le Zélé, de 74, Barras St. Laurent, cap. . .
Voyez la carte.

L'Hector, de 74, Moriez-Castelet, cap. . . fut mis en armement en 1756 sous les ordres de M. de Vilarzel, cap. & fut se réunir ensuite à l'escadre de M. de la Galissonniere, rentra & fut à Louisbourg en 1757 sous les ordres de M. du Revest, puis vint désarmer à Brest, partit ensuite en 1759 & fut aux îles du vent dans l'escadre de M. de Bompar.

Le Guerrier, de 74, de Bougainville, cap. . .
Voyez la carte de Toulon: étoit au combat de M. de la Galissonniere en 1756, monté par M. de Massiac, chef d'escadre; étoit au combat de Lagos,

monté par M. de Rochemore, cap. qui jugea prudent à la première attaque de gagner Lisbonne dans la nuit; il sauva ainsi ce vaisseau; mais affoiblit d'autant M. de la Clue.

Le Marseillois, de 74, la Poype de Vertrieux, capitaine. . . n'a point servi depuis sa construction. Voyez la carte. Il y a apparence que c'est la ville de Marseille qui l'a donné.

Le Protecteur, de 74, d'Aphon, cap. . . Voyez la carte: n'a point servi depuis sa construction; étoit en armement en 1773 lors des mouvemens qui eurent lieu; devoit passer à Brest, & désarma à Toulon, au grand mécontentement de l'état major; d'autant qu'il avoit fait tous les frais de l'armement & même ceux d'une quantité immense de savon, huile, vin, fayance, pommade &c. dont ces Messieurs avoient amassé une ample pacotille. MM. les officiers du Levant, en bons confreres, vantaient tout haut les talens supérieurs de leurs camarades du Ponant, pour remplir & arrimer un vaisseau.

Le Vaillant, de 64, de Chabert, cap. . . Voyez la carte: fut à Louisbourg en 1771, commandé par M. Saurin dans l'escadre.

de M. du Revest ; revint désarmer à Brest ; fut ensuite en 1759 de l'escadre de M. de Bompar aux îles.

L'Provence, de 64, de Michels de Champorcin, cap. . . Voyez la carte : M. de Broves le montoit en 1770 lors de l'expédition de Tunis qu'il commandoit. Il avoit eu permission d'arborer la cornette pour donner plus d'importance à son généralat ; il étoit de l'escadre d'évolution de 1776, monté par M. Dubon, chef d'escadre, qui commandoit la seconde division.

L'Fantasque, de 64, le chev. de Suffren, cap. . . Voyez la carte : étoit en 1759 de l'escadre de M. de la Clue, monté par M. de Castillon le cadet, qui se sépara de l'escadre avant le combat de Lagos, & n'en fut point.

L'Sagittaire, de 50, d'Albert de Riens, cap. . . Voyez la carte : étoit de l'escadre de Corse, & monté par le chev. de Fabry, cap. ; a été de l'expédition de Tunis en 1770, monté par M. de Faucher, cap.

Frégates.

L'Chimere, de 26, de St. Cezaire, cap. . . Voyez la carte : étoit en 1759 de l'esca-

dre de M. de la Clue. M. Faucher le montoit & se sépara de l'escadre avant le combat de Lagos.

L'Engageante, de 26, chev. de Gras-Préville, cap. . . Voyez la carte: devoit en 1768, commandée par M. de Modene, être de l'expédition de Corse.

La Flore, de 26, Castellanne Majastre, cap. . . n'est point sur la carte, ne commence à paroître sur les listes qu'en 1771; en octobre 1771 partit de Brest commandée par M. Verdun de la Crespne avec divers observateurs qui s'y étoient embarqués; ils emportoient des pendules pour la longitude. Cette frégate parcourut partie de la côte d'Afrique, la Martinique, St. Domingue, de là elle passa au banc de Terre-Neuve, à Miquelon, puis revint à Elzeneur, à Copenhague, à Dunkerque; & les pendules de MM. Berthoux & le roi furent celles qui réussirent le mieux; en 1775 étoit commandée par le chevalier de Bompar dans une croisière aux échelles du Levant; étoit à Tunis en 1776, commandée par le chevalier de Coriolis d'Espinouffe, s'y est chargée de l'envoyé du bey pour France, qu'elle a ramené le 19 janvier 1777 à Toulon.

Amable, de 26, chev. de St. Côme Ste Eulalie, lieutenant. . . n'est point sur la carte : lancée à l'eau en juillet 1776, & a fait en 1777 une croisière dans l'Archipel, sous les ordres de M. de Bruyeres.

Alcmene, de 26, le chev. de Bonneval, cap. . . ne paroît sur les listes qu'en mai 1777, sous les ordres du même chev. de Bonneval, qui reconduisit à Tunis l'envoyé du bey, où il le débarqua le 10 juin ; de là visita la côte d'Afrique, & étoit revenu à Toulon en décembre de la même année.

Escadre du chevalier de Fabry en armement.

Destin, de 74, le chev. de Fabry, chef d'escadre. . . Voyez la carte. A la fin de 1773 ce vaisseau n'étoit pas encore lancé à l'eau & l'on craignoit qu'il ne pûrît avant d'être achevé. On croyoit qu'on n'osoit le finir de peur de donner de la jalousie aux Anglois.

Victoire, de 74, d'Albert de St. Hippolite, capitaine. . . Vaisseau neuf & construit depuis le *Destin*.

Fardi, de 64, le Roi de la Grange, cap. . . construit à Rochefort par Morineau ; mis à

L'eau en 1750, n'est point grand marcheur, en radoub en 1754. Ce vaisseau malheureux éprouva ensuite toutes sortes d'accidens; en sorte qu'entré en armement dès 1756 il ne put partir qu'en avril 1757 sous ordres de M. de la Touche le Vassor, qui portoit à la Martinique M. de Beauharnois, nommé général aux îles du vent.

Le Lyon, de 64, de Boudes, cap. . . Voyez la carte: étoit en 1756 de l'escadre de M. de la Galissonniere, & commandé par M. le marquis de St. Aignan, & ensuite de celle de M. de la Clue, monté par M. Cobbert Turgis. Ce vaisseau est détaché aujourd'hui pour une mission particulière: il va conduire à Constantinople l'Ambassadeur françois, le comte de St. Priest, puis reviendra s'incorporer à l'escadre.

Le Caton, de 64, le chev. de Cortolis d'Espinoisse, cap. . . Vaisseau neuf qui étoit en construction dès 1767, ainsi que le *Destin*, & n'a été mis à l'eau que plus de 7 ans après.

Frégates.

La Gracieuse, de 26, de Vialis, cap. . . Voyez la carte: étoit de l'escadre de M. de la

Galiffonniere, montée par M. Marquisan, cap. & de celle de M. de la Clue, montée par le chevalier de Fabry; a croisé dans le Levant en 1771, commandée par MM. de Narbonne-Pelet-Melgueil, cap. a croisé depuis en 1775; vient de reconduire à Maroc l'ambassadeur de cette puissance; est rentrée le 17 avril.

La Sultane, de 26, le comte de Framont, cap. . .
Voyez la carte; croisoit en 1777.

La Pleyade, de 26, Martelly de Chautard, cap. . .
Voyez la carte; a rempli diverses missions durant la dernière guerre; partit en janvier 1771 commandée par M. Glandevezze, capitaine, pour purger les échelles du Levant des pirates qui les infestoient; avoit alors 300 hommes d'équipage.

La Chimere, de 26, de St. Cezaire, cap. . .
Voyez la carte: étoit de l'escadre de M. de la Clue, & montée par M. Faucher; a fait diverses croisières dans le Levant.

Chebecs.

Le Séduisant, de 20 de 8, de Montgrand, lieut. . .
Voyez la carte: a fait différentes croisières dans le Levant.

Le Singe, de 20 de 8, Barbazan, lieut. . . Voyez la carte : a fait diverses croisières dans le Levant.

Le Renard, de 20. Id. chev. de Vintimille, lieut. . . Voyez la carte.

Le Caméléon, de 20 Id. le comte de Forbin, lieut. . . Voyez la carte : a fait des croisières dans le Levant.

Corvettes.

La Flèche. . . . le vic. de Mortemar, enseigne. . . n'est pas sur la carte : croisoit dans le Levant en 1771 sous les ordres de M. de la Grange, capitaine de frégate.

La Sardine. . . . de Maffiac, lieut. . . en armement à la fin d'avril.

Barque.

L'Eclair, de 18, de Flotte, lieut. . . Voyez la carte : en 1776 étoit commandée par M. le comte de Forbin, partit en juillet pour une négociation à Alger.

Constructions.

Le Triomphant, de 80. { ne pourront être lancés
Le Héros. . . . de 74. { à l'eau qu'à la fin de l'année
Le Jason. . . . de 64. { ou au commenc. de l'autre.
La Magicienne. . . . } en construction.
La Précieuse. . . . }

Radoubs.

Le Souverain, de 74. . . Voyez la carte : étoit de l'escadre de la Clue sous les ordres de M. Pannat, qui, après le premier combat de Lagos, fila pendant la nuit jusqu'à Lisbonne ; est estimé aujourd'hui un pesant voilier, a besoin de grandes réparations, & ne peut armer de l'année, d'autant qu'il n'entrera qu'en août dans le fameux bassin de M. Groignard, tems où celui-ci pourra le recevoir & commencer à remplir sa destination.

La Bourgogne, de 74. . . . Voyez la carte, a besoin de grandes réparations & ne peut armer de l'année.

Autres bâtimens sans destination.

L'Aurore, de 26. . . . , en radoub.

L'Athalante, de 26, baron de Durfort. . . n'est point sur la carte : elle étoit en 1770 commandée par M. le chevalier d'Oppede, capitaine, & de l'expédition de Tunis. En 1771 elle y ramena l'envoyé de cette régence ; a depuis croisé contre les forbans dans les échelles du Levant ; a été commandée successivement par le chevalier de Glandeves, par M. de Chabert ; est aujourd'hui au Levant.

La Mignone, de 26, le baron de Cöhern. . . . Voyez la carte : elle étoit commandée par M. d'Arbaud de Jouques à l'expédition de Tunis en 1770 ; depuis a croisé dans le Levant, y est actuellement.

capitulation.

	<i>Vaisf. de ligne.</i>	<i>Frégat.</i>	<i>Cory.</i>	<i>Cheb.</i>	<i>Barga.</i>
Esc. d'Estaing.	12	5	.	.	.
Esc. Fabry. . .	5	4	.	4	1
En construction.	3	2	.	.	.
En Radoub. . .	2	1	.	.	.
Au Levant. . . .		2	1	.	.
En Armement. . .		.	1	.	.
	22	14	2	4	1

L E T T R E III.

Sur la ville de Marseille. Caractere de ses habitans, leur gaité. Digression sur une folie religieuse de cette ville; détail de ses manufactures; accroissemens de son commerce. Fête instituée en l'honneur des insurgens; vers & chanson à ce sujet. Nouvelles maritimes.

EN quittant Toulon, Milord, je me suis rendu à Marseille qui n'en est qu'à peu de distance (1), depuis longtems la troisieme ville du commerce de France (2) & à la veille d'en être la premiere. D'abord par son heureuse position, elle fait presque à elle seule nécessairement & exclusivement aux autres ports de ce royaume tout le commerce de l'Italie & du Levant; & elle va le faire maintenant à l'exclusion même des Anglois hors d'état durant cette guerre-ci de tenir dans la Méditerranée des forces suffisantes pour protéger leurs navires. En outre, elle doit par les circonstances qu'elle n'aura jamais plus favorables, entreprendre le commerce des isles, en concurrence, sinon supérieure, au moins égale avec les ports du Ponant. En effet, si elle a le désavantage d'un plus grand éloignement & du détroit difficile à franchir, elle ne craint pas comme eux

(1) On compte 12 lieues de Toulon à Marseille.

(2) On met au dessus Bordeaux & Lyon.

que les bâtimens soient pris en sortant, & les siens vont prolonger en liberté les côtes d'Espagne & s'élever promptement dans l'Océan sans avoir couru que des risques nuls ou foibles.

Au reste, cette ville très-ancienne (1), a depuis son origine été célèbre par son commerce : mais ce qui la distingue, & ce qui n'est pas ordinaire à celles de son espece, c'est qu'elle est encore renommée pour la politesse de ses habitans ; il faut sans doute attribuer ce caractère de douceur, d'agrément & d'urbanité à la nature de leurs correspondances toujours entretenues avec les peuples les plus cultivés de la terre, les Grecs & les Romains ; tandis que les autres ports n'avoient de liaisons qu'avec des nations grossieres, avec des barbares ou des sauvages. La beauté du ciel, du climat & du sol y contribue vraisemblablement aussi. Indépendamment de ces qualités sociales, qui ne sont peut-être que la suite de la culture de leur esprit, les Marseillois ont de tout tems eu beaucoup d'aptitude aux sciences ; ils se glorifient que leur ville ait été la patrie de l'ancien & fameux astronome Pythéas ; ils comptent depuis une foule de savans, de gens de lettres, d'artistes de toute espece sortis de leur sein ; & actuellement ils ont une académie des belles lettres, sciences & arts, une académie de peinture & de sculpture, un académie de musi-

(3) On la prétend fondée par une colonie de Phocéens.

que , un observatoire royal (1) & plusieurs autres institutions semblables, fruit de leur goût pour ces divers genres & propres à l'entretenir.

Une qualité des Marseillois, suivant moi plus précieuse, c'est leur amour ardent pour la liberté. Marseille, la sœur & l'alliée de Rome, presque dès sa naissance, comme elle, ne tarda pas d'expulser ses chefs dont elle craignit le despotisme. Aux Protiades (2) elle substitua le gouvernement républicain : elle le divisa entre six cens citoyens & depuis elle n'a pas perdu ce goût ; la citadelle St. Nicolas & le fort St. Jean bâtis sous Louis quatorze (3) pour les contenir, en sont des monumens subsistans, & l'inscription latine que j'ai lue & qui se trouve mise à la pierre angulaire de la première, quelque adroitement tournée qu'elle soit (4), en décele l'objet & confirme mon asser-tion.

(1) Cet observatoire est entretenu aux dépens de Sa Majesté. Le directeur correspond avec les directeurs des autres observatoires & avec les académies des sciences.

Cet édifice est sur une éminence, près de l'endroit, anciennement appelé la *Rogue des moulins*, où il y a lieu de croire que *Pytheas* avoit fait élever la fameuse aiguille.

(2) Ou *prothides*, descendant de *Prothlis*, le premier conducteur de la colonie phocéenne.

(3) La citadelle St. Nicolas fut construite en 1660 & le fort St. Jean en 1664.

(4) On y lit : *Ne fil-lis Musſilia, aliquorum motibus concitata, vel audaciorum petulantia, vel nimia libertatis cupiditate, tandem rueret,*

La gaité de ce peuple est encore une chose très-remarquable dans une ville presque toute composée de négocians. Ceux-ci ne font point, ainsi que leurs pareils, travaillés d'une avarice insatiable qui ne leur permette pas de perdre de vue un instant leur commerce & de se livrer à aucune distraction ; ils savent entremêler les affaires aux divertissemens , & de cette disposition habituelle à la joie , il résulte sur leur physionomie une franchise aimable qui inspire la confiance. Les mouvemens du port n'ont point à Marseille comme dans les autres un air d'effort & de gêne , de cupidité active & inquiète : tout s'y traite avec aisance & liberté , tous les jours y semblent des jours de fête , & l'on diroit que le travail n'est que le délassement du plaisir. Le mélange seul des différentes nations qui y abondent , plus diversifié qu'ailleurs , fait un spectacle charmant pour les étrangers.

Qui croiroit, Milord , que la superstition eût pu se glisser parmi ce peuple aimable & folâtre ? Que dis-je ! elle y domine puissamment , & je n'en ai pu douter à la vue de cette foule de couvens des deux sexes dont Marseille est rempli , de ces

ca.

*Ludovicus XIV, Gallorum Imperator, Optimatum populi-
liques securitate hac arce prodixit.*

Rex fuffit :

*Cardinalis Mazarinus, pace ad Pirennas composita,
suasit.*

*Ludovicus de Vendôme, provincia Gubernator, executor
est.*

chapelles, de ces confreres, de ces pieuses mascarades qu'on y rencontre de toutes parts. Sous cette dernière dénomination, j'entens les *pénitens*, genre de folie que nous n'avons jamais connu en Angleterre, même lorsque nous étions de plus absorbés sous le joug de Rome. La nouveauté du sujet m'engage dans une digression curieuse, où je vais vous faire part de tout ce que j'en ai appris.

Les chroniqueurs sont divisés sur l'origine des pénitens; les uns les font venir d'Italie, les autres de Hongrie: quoi qu'il en soit, elle remonte au moins à plus de quatre siècles; il y en eut à Marseille dès 1370, & ils multiplièrent tellement qu'on y compte jusqu'à treize chapelles fondées de pénitens de diverses couleurs. De cette intarissable pépinière, il se forma bientôt des émigrations dans les villes voisines de la Provence & du Languedoc, & les colonies s'étendant jusque dans les provinces limitrophes de celle-ci, la France auroit été enfin couverte de pénitens, si François premier n'y eût mis ordre en les abolissant, & faisant raser leurs chapelles (1). L'édit de ce prince ne fit qu'arrêter les progrès de ce nouveau genre de bigoterie, mais resta sans exécution dans les provinces éloignées, & surtout au chef-lieu. Les calvinistes en prirent ombrage, & , aussi intolérans que leurs persécuteurs, en sollicitèrent par leurs députés à la rela-

(1) Par édit du mois d'août 1539.
Tome IX.

régente (1), l'extinction totale ; ils envoyèrent même à la cour les caricatures grotesque de ces pénitens. Paris s'en amusa , & les plaintes des religionnaires n'ayant point eu d'effet , il vit refluer dans son sein ces proscrits triomphans , (2) glorieux de compter parmi leurs confreres des souverains , Henri III, le roi de Navarre & Louis XIII.

Les pénitens , dont l'institution est assez désignée par leur nom , sont au dessus des confréries ordinaires , par l'adoption de toutes les abstinences & macérations religieuses ; ils ne sont cependant pas tout-à-fait cénobites , puisqu'ils ne font aucun vœu & ne se sevrant ni du mariage , ni des autres fonctions de la société ; mais ils se désignent comme ceux-ci par des livrées ; il en est de blancs , de noirs , de gris , de jaunes , de verts & autant qu'il y a de couleurs & de nuances ; la différence est qu'ils ne les portent qu'à l'église & durant l'exercice de leurs dévotes simagrées. Cet accoutrement lui-même est plus bizarre qu'aucun habit de moine. C'est une espèce de *Domino* qui les enveloppe depuis la tête jusqu'aux pieds ; ils ont en outre un capuchon avec une masque.

Les pénitens étoient autrefois d'une rigidité sévère sur l'observation de leurs règles , & la tra-

(1) En 1591.

(2) Charles IX par son édit donné à Amboise en 1572 , révoqua celui de François Ier , & Henri en fit de même.

dition en a conservé parmi eux des traits frappans. En 1421, Fabri de Casaux étant entré avec l'épée & le haudrier dans la chapelle des pénitens noirs le jour de Saint-Jean-Baptiste, son propre pere, Charles de Casaux, qui, méconnoissant son vrai souverain, s'étoit érigé en tiran dans Marseille (1), se trouvoit pour lors recteur de la confrérie; il fut scandalisé d'un faste militaire, trop opposé à l'esprit de l'institution. Animé de ce fanatisme, qui l'avoit rendu coupable d'un crime de rebellion, il oublia que c'étoit son fils & le soumit comme les autres pécheurs à la pénitence publique ordonnée par les statuts; il fallut que ce superbe paladin se revêtit de son habit de confrere, & en présence de tous & du peuple, chantât devant l'autel le psaume *miserere*.

Cette expiation étoit bien légère en comparaison de celle que s'imposa lui même, en 1611, le recteur d'une autre troupe de pareils fous; se repentant de n'avoir pu assister à la procession le jour de la conception, à cause d'une fièvre lente qui le tenoit alité, il fit amende honorable le jour de Noël suivant, pieds nuds, la torche au poing, en chantant plusieurs fois l'hymne, *Memento salutis aucter*, & chaque fois qu'il prononçoit ces mots, *matris misericordiae*; il baisoit la terre qu'il arrosoit de ses larmes.

(1) Il fut tué en 1666 par Bayon de Libertat, qui rendit la ville au duc de Guise pour Henri IV, quoique les Espagnols en occupassent le port.

Il faut avouer que dans ce siècle la ferveur des pénitens est bien relâchée. On a vu en 1752 un frere discole préférer de soutenir un long & dispendieux procès, plutôt que de s'acquitter d'une légère pénitence; puisqu'il ne s'agissoit que de dire l'oraison dominicale à genoux & à huis-clos; mais enfin ce fut le sujet d'une contestation sérieuse: elle dura beaucoup de tems, elle coûta des frais énormes, & il y eut des juges assez imbécilles pour s'en occuper comme d'une matiere importante; il paroît même que la cause n'a jamais été décidée, car on n'a pu m'apprendre le jugement,

Après vous avoir égayé un moment, Milord, de ces farces mystiques, dignes des siècles qui les ont vu naître; mais dont il est honteux pour ce siècle éclairé de voir rester des vestiges, je passe à des détails qui vous intéresseront davantage.

On commence à prendre ici les précautions les plus gênantes pour empêcher l'introduction des étrangers ou inconnus quelconques. A peine ai-je eu mis pied à terre dans l'auberge d'où je vous écris, qu'il a fallu donner mon nom à l'hôte, ce qui ne se pratiquoit jamais autrefois & n'a lieu que depuis le commencement du mois, en conséquence d'ordres donnés à tous ceux qui tiennent des hôtels ou des chambres garnies, par le duc de Pilles, gouverneur viguier (1) de la

(1) C'est à dire chef du corps de ville.

ville. J'étois heureusement en regle & muni de fortes lettres de recommandation comme pour Toulon : il m'a donc été permis de tout voir.

Marseille est divisé en vieille ville & ville neuve ; la première est d'un mauvais goût, la seconde est très-belle. Il y avoit autrefois un département de marine royale très-florissant du tems que les galeres y étoient ; mais depuis leur réunion à Toulon (1), ce n'a plus été qu'un département des classes pour lever des matelots. Ce qui a déterminé surtout à supprimer cet arsenal, c'est qu'il ne peut entrer dans le port qui ne tire point assez d'eau pour les vaisseaux de ligne, que des frégates du roi. Les Marseillois regrettent encore la superbe salle d'armes qu'on y voyoit, & qui faisoit l'admiration de tous les voyageurs ; elle est aussi transférée à Toulon : le reste de l'emplacement est des édifices ne servant plus à rien : il est question de les vendre ; mais qui les achettera ?

Comme je vous l'ai insinué plus haut, Milord, les Marseillois sont enchantés de la guerre ; ils forment d'avance les spéculations les plus brillantes. Leur port marchand est dans un mouvement tel qu'on ne l'a jamais vu ; j'y ai compté plus de 30 bâtimens sous charge pour les Etats-

(1) Les galeres même sont absolument supprimées, comme il est aisé de le juger par l'état de la marine de Toulon, où il ne s'en trouve plus une seule. Il paroît que les chebecs réunissant les fonctions des petites frégates & des galeres, leur ont été substituées.

Unis de l'Amérique; cette branche nouvelle de commerce sera très-avantageuse au débouché des nombreuses manufactures de cette ville; j'y en ai visité jusqu'à trente-cinq: celles de savon sont les plus renommées de toutes les autres du même genre qui existent. Les nations étrangères justifient leur excellence par les achats immenses qu'elles en font: celles de fayance m'ont paru à un tel point de perfection, qu'elles imitent la porcelaine; depuis l'établissement de l'académie de peinture, les directeurs trouvant à leur disposition des dessinateurs & des peintres à un prix médiocre, ont procuré aux productions de leurs fourneaux l'élégance des formes, la vérité des couleurs & toutes les recherches de l'art. Une preuve non équivoque de leur supériorité, c'est que le feu roi de Portugal ayant établi une pareille manufacture à Lisbonne, n'a pas cru donner une meilleure idée de la bonté & de la beauté des ouvrages qui en sortoient, qu'en l'intitulant, manufacture royale de fayance, *façon de Marseille*. Les mêmes circonstances ont mis de plus en plus en vogue les manufactures des étoffes & des toiles peintes, façon des Indes; je n'ai pu m'empêcher d'admirer la pureté des traits de leur dessin, & le brillant de leurs couleurs. J'en dois dire autant des manufactures de tapisseries peintes à la détrempe, connues sous le nom de tapisseries de Marseille, parce que c'est dans cette ville que ce genre prit naissance, au moyen de

l'imitation que les élèves de *Puget* (1) furent faire des tapisseries des Gobelins, qu'un intendant des galeries avoit, le premier, portées à Marseille. La diversité de ces manufactures en fait le mérite le plus essentiel pour leur consommation; il en est à l'usage des riches, des bourgeois, des pauvres, des nationaux, des étrangers; il en est pour la marine marchande & pour les arsenaux du roi; il en est pour les bâtimens (2), pour les meubles, pour les vêtemens (3), pour le luxe, pour le jeu, pour le comestible. Quel gourmand ne connoît la fabrication des salaisons de export, telles que le thon mariné, les anchois, les capres, les truffes, les olives préparées à la manière du fameux *Pesceolini* (4); enfin, il est jusqu'à des manufactures de pipes, pour faire fumer les Hollandois, & qui le disputent à celles de leur pays.

L'insurrection des Américains, Milord, a causé une si vive émotion dans Marseille, qu'on y a institué une fête pour en conserver & célébrer la mémoire à perpétuité: c'est un *Club* à la manière angloise; il est composé de treize per-

(1) Un des plus grands sculpteurs de l'école française né à Marseille en 1623. Il étoit aussi peintre.

(2) Telles que les fabriques de briques, tuilles & carreaux à paver les appartemens.

(3) Outre celles indiquées, il y a des manufactures de bonnets, de chapeaux, de teinture, de coton filé, de cotonines &c.

(4) Traiteur, rival de *Martola*, célébré par Voltaire.

sonnes, emblème des treize colonies unies. Ces freres qui ne sont pas tout-à-fait des freres pénitens, doivent faire annuellement treize pique-niques; il n'est permis de ne boire que treize coups; on y porte treize santés & c'est le 13 décembre dernier que le premier festin a eulieu. Vous voyez, Milord, que ce nombre de treize, autrefois évité par les françois dans les repas avec tant de soin, comme funeste (1), va devenir recherché & de bon augure. On craignoit dans les commencemens que cette association de politique ne déplût au gouvernement par le génie anti-anglois qui en fait l'essence & qu'il affiche avec tant d'éclat; on s'attendoit d'un jour à l'autre à lui voir intimer des défenses de s'assembler; mais elle a pris naissance précisément au moment où les cartes commençoient à se brouiller, & elle a reçu au contraire des éloges & des encouragemens. A chacun de ces festins, on chante des chansons, on lit des vers, des morceaux de littérature relatifs à l'objet de l'institution, & alors le public est admis & assiste à la séance. Depuis mon arrivée on en a tenu une, & l'on m'a procuré ce spectacle. J'ai été frappé en entrant dans la salle à la vue d'une foule de portraits repré-

sen-

(1) Les gens superstitieux de ce pays-ci, à cause de Judas, le 13^e. des apôtres, devenu traître, ne vouloient point se mettre à table au nombre de treize; ils prétendoient qu'un des convives devoit mourir dans l'année.

sentant tous d'illustres insurgens, mais celui de M. Franklin a surtout attiré mes regards à cause de la devise: *Eripuit calo fulmen, sceptrum que Tyrannis*: elle y étoit inscrite depuis peu, & chacun en admira la vérité sublime. Je ne pus malheureusement qu'en reconnoître aussi la justesse, & tout ce que je crus devoir à ma nation, ce fut de ne pas applaudir comme tout le monde. Après ce *brouhaha*, les excercices littéraires commencerent.

Il y a d'abord le cantique de fondation composé dès l'ouverture de la société, qui est en 13 couplets & se chante par chacun des freres à mesure qu'on porte les santés. Il est d'un M. *Vauchier*, créole de naissance, exerçant la profession d'avocat à Marseille. Il est très-bien fait, rempli d'idées, embelli d'images nobles & poétiques.

Dans le premier couplet le poëte s'adresse à la nation entiere des insurgens; le second est à la mémoire des guerriers morts en combattant pour leur patrie; le congrès est célébré dans le troisieme; son président, le sage *Hancock*, est le héros du quatrieme: *Washington* vient après, ensuite *Lée*, *Arnold*, *Putnam*, *Lewis*, & autres généraux reçoivent les louanges qui leur sont dues. On n'oublie ni le corps des officiers, ni les soldats qui composent l'armée entiere.

Le neuvieme couplet est consacré au docteur *Franklin*, à M. *Deane*, & autres chargés des affaires de la nation; le dixieme, aux meres en

ceintes ou nourrices : on enflamme déjà dans le onzième le courage des enfans encore trop jeunes pour combattre ; on n'oublie pas les officiers françois passés au service de ces alliés, & le marquis de la Fayette est spécialement désigné au treizième & dernier couplet.

Cette explication préalable vous fera mieux goûter l'hymne marseillois. Que nos compatriotes rougissent de ne pas mieux rendre justice à des peuples que les François ont su apprécier, dont ils ont reconnu la bravoure & les vertus !

Tandis que nous goûtons les charmes,
Du plus fortuné des climats,
Amis, au milieu des frimats,
Tout retentit du bruit des armes,
O muse ! inspire moi des chants
Dignes du temple de mémoire.
Muse, viens graver dans l'histoire
Le nom, les faits des insurgens.

De lauriers couronnons la cendre
De ces héros morts aux combats ;
En perdant ses meilleurs soldats,
La grèce apprend à se défendre.
O muse &c.

Vous dont le conseil toujours sage,
De l'Anglois fait braver les coups,
Faites revivre parmi vous
Les vertus de l'aréopage. . .
O muse &c.

C'est envain qu'on proscriit sa tête,
Hancock soutient la liberté ;
L'Américain avec fierté
Autour de lui voit la tempête. . .
O muse &c.

Le fort ne peut rien sur ta gloire,
 Washington; l'immortalité,
 Aux yeux de la postérité,
 Ne dépend pas de la victoire. . .
 O muse &c.

Toi qui dispose du tonnerre
 Et qui fus lui donner des loix,
 Franklin, en triomphant des rois,
 Il est beau d'étonner la terre. . .
 O muse &c.

Pour fonder la nouvelle Rome,
 Arnold, Putnam, soyez unis;
 Apprenez de vos ennemis
 Combien parmi vous vaut un homme. . .
 O muse &c.

Couverts d'honorables blessures,
 Je vois triompher vos guerriers,
 Ils n'ont pas flétri leurs lauriers
 Par ces horribles chevelures. . .
 O muse &c.

L'Europe entière se souleve
 Au récit de ces cruautés;
 Sur vos crânes enfangantés.
 Soldats la liberté s'élève. . .
 O muse &c.

Daignez partager notre hommage,
 Beau sexe que nous chérissons;
 Transmettez à vos nourrissons
 Votre fierté, votre courage. . .
 O muse &c.

Vous aussi dont l'âge trop tendre
 Enchaîne aujourd'hui la valeur,
 Sachez ce qu'une noble ardeur,
 A la patrie un jour doit rendre. . .
 O muse &c.

François, quittez le sein des villes,
 Coulez des jours plus glorieux;
 Allez chercher en d'autres lieux
 Marathon & les Termopyles.
 O muse &c.

C'est par toi brave la Fayette
 Que nous terminons nos concerts,
 Affronte les vents & les mers,
 Des François va payer la dette,
 O muse &c.

J'ai retenu encore, Milord, entre les autres morceaux, cette chanson qui n'est pas nouvelle, mais que je ne connoissois point, & qui m'a frappé par la maniere dont elle peint le caractère aimable, facile, enjoué que développe maintenant le docteur Franklin depuis que la meilleure tournure des affaires l'a rendu à son état naturel; elle a été composée à l'occasion du jour anniversaire de sa naissance, le 17 janvier dernier; elle est sur l'air charmant: *il aime à rire, il aime à boire.*

Point de contrainte à cette table;
 Chantons amis jusqu'à demain.
 J'y trouve un plaisir tout divin.
 Quand je vois ce docteur aimable.
 Tout ce qui gêne la gaité
 A son aspect doit disparaître;
 Ce jour heureux qui le vit naître
 Est marqué par la liberté. *Bis.*

On fait que la philosophie
 Lui fit présent de son flambeau;
 Il l'adquît par le bandeau
 D'un grain de charmante folie.

De ces dons toujours précieux,
 Tour à tour il fait bon usage.
 Que serviroit l'art d'être sage
 Si l'on n'avoit l'art d'être heureux ? *Bis.*

Si quelquefois dans sa belle ame
 Les passions trouvent accès,
 Il en fait régler les effets;
 C'est doucement qu'elle s'enflamme.
 Du fort il verroit la rigueur
 D'une égalité sans seconde;
 Il sent qu'on doit en ce bas monde
 Prendre l'épine avec la fleur. *Bis.*

Je ne crois pas inutile aussi, Milord, de vous faire passer la parodie d'un discours prononcé par le lord North, servant d'introduction à ses bills conciliatoires. Ce discours ne prêtoit pas mal à la plaisanterie, & vous verrez que les François entendent mieux ce genre que nous. Faites circuler cette facétie; puisse-t-elle avoir en Angleterre le succès qu'elle ne manqueroit pas d'obtenir ici, de désoler le ministre tourné en ridicule & d'accélérer sa chute!

On a lu une prétendue tragi-comédie intitulée *Albion*, trop longue & trop ennuyeuse pour vous être adressée: voici seulement quelques vers d'une grande scène politique entre la princesse *Albion*, nom allégorique sous lequel est personnifiée l'Angleterre, & la princesse *Treize-Etats*, qui représente les colonies unies de l'Amérique. L'auteur y prédit d'avance le mauvais succès de nos démarches, aujourd'hui ridicules & insensées vis-à-vis nos sujets révoltés. La princesse *Treize-*

Etats s'en moque, & l'autre voulant reprendre un ton de dignité & de supériorité, elle lui répond :

J'ai bravé vos efforts, je ris de vos menaces.
 Retournez dans votre île, y cacher vos disgraces.
 Le tems viendra, Madame, il s'approche à grands pas,
 Où traitant avec moi, vous parlerez plus bas.
 Adieu : je vais trouver une aimable princesse (1);
 Son idole est l'honneur, l'opprimé l'intéresse;
 Vous la reconnoissez sûrement à ces traits,
 Quoique bien méchamment vous gâtiez ses portraits?
 Votre cœur est rongé des serpens de l'envie,
 Il respire la rage avec la jalousie.
 Faut-il donc s'étonner, si ses charmans appas
 Toujours ont mérité que vous ne l'aimiez pas!
 O combien vos fureurs lui prodiguant l'injure,
 La vont nommer de fois & perfide, & parjure!
 Par un noble mépris elle vous répondra :
 L'Olimpe voit en paix fumer le mont Etna.

Que de revers, que d'humiliations, Milord, va nous causer cette guerre! car hélas! la pasquinade dont il s'agit n'est que l'image trop vraie de ce qui se passe aujourd'hui, & le pronostic du sort que nous devons attendre.

On regarde ici comme un des motifs du retard des Espagnols à se déclarer contre les Anglois, les inquiétudes où ils sont sur le compte de leurs gallions. S. M. Catholique ne peut pas laisser à ceux-ci le plus léger prétexte de s'en emparer au passage; on les attend incessamment; le bruit

(1) La France.

avoit même couru dans ce port intéressé à leur retour, qu'ils étoient mouillés à Cadix; il ne s'est pas confirmé, & c'est le seul événement qui manque aujourd'hui à la satisfaction des négocians de Marseille.

Depuis mon départ de Toulon, le comte de St. Priest y est arrivé, & l'on dispose tout pour son départ prochain (1). Il a ordre de se rendre en diligence à Constantinople; non pour brouiller de mieux en mieux le grand seigneur avec la Russie, comme n'auroit pas manqué de faire le duc de Choiseul qui, redoutant les liaisons de cette dernière puissance avec l'Angleterre, auroit cherché à l'occuper par une guerre personnelle; mais au contraire pour concilier les deux cours & consolider la paix entre elles, genre de politique inconcevable pour bien des gens, mais fort goûté des Marseillois qui en feront leur commerce avec plus de tranquillité.

Deux navires arrivés depuis peu dans ce port, ont donné des nouvelles du comte d'Estaing & de son escadre. Le premier a parlé au capitaine d'une des frégates (1) à la hauteur d'*Alicante*, &

(1) C'est aujourd'hui sur le *Caton* de 64, qu'il s'embarque: ainsi marquez ce changement sur ma liste.

Le 7 mai. C'est le Sieur Fougere du navire le *Narbonne*, qui a parlé à M. Gras de Preville, capitaine de l'*Engageante*. Ce navire sortoit d'*Almerie*; il étoit alors nord & sud d'*Alicante*.

trois jours après (1), le second étant sur le cap Palos, a vu au large une escadre faisant route à l'ouest par un petit vent frais venant de la partie de l'est. On se flatte donc qu'en ce moment le Général françois a surmonté les obstacles & cinglé dans l'Océan.

Du reste, on distribue ici son ordre de bataille (2) que je vous joins. Vous pourrez le com-

(1) Le 10 mai. C'est le capitaine *Vileroze* de Marseille; il étoit parti le 8 d'*Almerie*.

(2) Ordre des divisions de l'escadre du comte d'Estaing.

Le corps de bataille portera la girouette blanche au grand mât; l'avant-garde la girouette rouge; l'arrière-garde la girouette bleue.

Ordre de Bataille.

				<i>Canons.</i>	
Avant-garde.	{	Le Tonant.	l'Engageante.	Avant-garde.	Le Zélé. . 74.
		Le Zélé.			Le Tonant. . 80.
		Le Vaillant.			La Provence. . 64.
		La Provence.			Le Vaillant. . 64.
Corps de Bat.	{	Le Languedoc.	La Chimère.	Corps de Bat.	Le Marseillois. 74.
		L'Hector.			Le Languedoc. 90.
		Le Marseillois.			L'Hector. . 74.
		Le Protecteur.			Le Protecteur. 74.
Arrière-garde.	{	Le César.	L'Almable.	Arrière-garde.	Le Fantastique. 64.
		Le Guerrier.			Le Sagittaire. . 50.
		Le Fantastique.			Le César. . 74.
		Le Sagittaire.			Le Guerrier. . 74.

Les frégates la *Flore* & l'*Alcmene* en avant.

Nota. Les frégates placées chacune vis-à-vis de leur division du côté opposé à l'ennemi se trouvent ainsi

muniquer à nos amiraux qui vous diront ce qu'ils en pensent.

Je pars & me rends à Rochefort pour retourner-bientôt à Paris, afin d'être à portée des grandes nouvelles qui doivent incessamment occuper les oisifs de cette capitale.

Marseille, ce 19 mai 1778.



L E T T R E IV.

Joie générale des provinces méridionales de la France à l'occasion de la guerre; elle éclate surtout à Bordeaux. Nouvelles de ce port. Lettres de la Martinique; débouquement de l'escadre du comte d'Estaing. Lettres de Cadix.

DANS toutes les villes de la province du Languedoc & autres où j'ai passé, Milord, en venant ici, au lieu de la consternation que répand ordinairement la nouvelle d'une guerre prochaine, j'ai remarqué une satisfaction générale. Toutes font des spéculations de fortune plus ou moins grande, ne fût-ce que par le débouché &

dans la position la plus convenable pour la répétition des signaux.

Quant aux deux, la *Flore* & l'*Alcmene*, elles chassent en avant & signalent leurs découvertes.

le rehaussement du prix de leurs denrées; mais c'est surtout à Bordeaux que le délire est porté à son comble. Ce port a prodigieusement gagné depuis le commencement des liaisons de la France avec nos colonies révoltées; il a changé de face; il n'est plus reconnoissable; il est d'une magnificence, d'un luxe inouï. J'y trouve une salle de spectacle bâtie récemment, qui, seule, coûte cinq millions. Ce qui a achevé d'y tourner la tête aux négocians, c'est le retour d'un navire frété pour Charles-town, dont la cargaison en marchandises étoit de la valeur de 60000, & qui a rendu un million. La femme de l'armateur (1) y avoit chargé pour son compte une pacotille de deux mille francs qui lui a rapporté trente fois sa mise. Ce navire est revenu triomphant portant le pavillon françois & celui de la nouvelle république réunis, & nos ennemis ont bien raison de se glorifier de cette réunion, qui leur ouvre un pécou infiniment supérieur à celui des Espagnols.

J'ai vu dans le port de Bordeaux les navires anglois déterus. Ils sont enchaînés & gardés par des soldats du château Trompette; on a fait un inventaire des effets, & l'on a permis aux propriétaires, pour éviter le dépérissement de leurs marchandises, de vendre en donnant caution. Les capitaines & matelots ont la liberté de se promener où ils veulent; bien plus: la résolu-

(1) M. Durocher. Son navire est arrivé à Bordeaux le 2 mai.

sion du gouvernement étoit d'abord de renvoyer les divers Anglois résidant dans cette ville de commerce; mais le maréchal de Mouchy s'étant porté auprès de S. M. pour garant de ceux qui y étoient établis & avoient une maison de commerce, on a envoyé ordre à l'intendant de ne faire sortir que ceux qui ne seroient par dans ce cas, ce qui s'est réduit à quatre.

Le maréchal de Mouchy, dont je viens de vous parler, commandant général de la province, y est arrivé avec moi (1). Il a le titre de généralissime de toutes les troupes depuis Bayonne jusqu'à Toulon, comme le maréchal duc de Broglie l'est de toutes celles portées sur les côtes depuis Dunkerque jusqu'à Bayonne. On attend à Bordeaux à la fin du mois la maréchale avec plusieurs femmes de sa cour, entre autres la marquise de la Fayette, & le commerce enchanté se propose de leur donner des fêtes relativement à cette dernière, dont il porte l'époux jusqu'aux nues.

L'homme que j'ai vu avec le plus de plaisir ici, Milord, c'est M. Cornic, dont il a été fait mention précédemment (*), qu'on prétend avoir été chargé de porter le traité au congrès, & qui en tout cas est de retour de sa mission. On m'a conté de lui un trait que je ne puis passer sous silence, parce que j'aime les belles actions,

(1) Au commencement de juin.

(*) Voyez la lettre 41 du vol. 3e. (*Note des éditeurs*)

même dans nos ennemis, & je vous connois la même façon de penser.

M. Cornic habite dans un petit bien qui lui appartient à trois lieues de Bordeaux. Il y étoit au printems de 1779, l'orsqu'il s'éleva un débordement de la Garonne si considérable, qu'elle monta de trente peds plus haut qu'en 1728, époque d'une catastrophe pareille. La violence du courant étoit si terrible qu'on a compté ensuite 16000 maisons qu'il avoit renversées depuis Toulouse jusqu'à cette ville & qu'on voyoit la rivière couverte de cadavres, de bestiaux & de débris de toute espece. Plus de 50 navires à l'ancre dans le port furent entraînés; plusieurs périrent; les matelots les plus courageux pâlissoient & n'osoient se livrer à ce courant qu'on imaginoit irrésistible. M. de Cornic seul forma le projet intrépide d'armer un canot de quatre marins les plus vigoureux qu'il força de lui obéir, le pistolet à la main. Avec ce canot il alla successivement dans toutes les maisons de l'isle St. George dont les habitans étoient à la veille d'être submergés ou du moins de mourir de faim, & il les transporta tous en terre ferme au nombre de plus de 600, depuis le vendredi 6 Avril à midi jusqu'au dimanche suivant à pareille heure: c'est-à-dire pendant tout le tems des plus fortes eaux, il ne cessa de passer & de repasser la rivière. Après avoir fait ce trajet peut-être pour la cinquantième fois, il se démit le poignet.

Quoique cet officier ne soit pas riche, c'est à

les frais qu'il nourrit pendant ce tems la plus grande partie de ce peuple. Cependant il perdoit en même tems ses granges & les bâtimens de sa ferme, dommage d'environ 12000 liv. Croiriez-vous que non-seulement cet excellent & brave citoyen n'a reçu aucune pension du gouvernement, mais que même la gazette de France, si attentive à détailler toutes ces sortes de catastrophes, ne fit aucune mention de cette action héroïque, plus mémorable que le gain d'une bataille navale. C'est que c'étoit un intrus sorti de la marine marchande; & cependant sur la liste des pensions de la marine on trouvoit alors une comtesse d'Amblimant, surintendante des plaisirs du duc de Choiseul, une actrice de la comédie françoise, Mlle Dangeville, maitresse du duc de Praslin. Il est vrai que depuis M. de Boisnes a fait disparoître de la liste ces noms (1); mais on n'y lit pas davantage celui du héros bordelais.

Un négociant de Bordeaux auquel j'étois adressé, ayant pendant mon séjour dans cette ville reçu deux lettres intéressantes de la Martinique, j'en ai pris copie & je vous en fais part.

„ Notre petite escadre, est-il dit dans la pre-

(1) C'est à cette occasion que Louis XV dit à M. de Boisnes lorsqu'il proposa cette suppression à S. M., mais comment ferez-vous avec ces femmes? elles vous arracheront les yeux; & celui ci lui répondit: *Sire, j'espère que les veuves des officiers de votre Majesté distingués par leurs exploits ou morts à votre service me les rendront.*

„ miere (1), est augmentée de la frégate *l'Etour-*
„ *die*, arrivée ici vers le milieu du mois dernier.
„ Les corsaires américains de ce port, ou cen-
„ sés tels, font merveille & défolent le com-
„ merce anglois; aussi une frégate de cette der-
„ niere nation ayant poursuivi depuis peu un
„ bâtiment insurgent qui s'est échoué sur nos
„ côtes, rien n'a pu ralentir son animosité; elle
„ a si bien fait qu'elle a attaqué l'équipage & en
„ a massacré une partie. Il est bien étonnant
„ que notre escadrette, aujourd'hui de six bâti-
„ mens, ne puisse empêcher ce brigandage. Bien
„ plus: nos frégates mêmes sont toujours sujet-
„ tes aux insultes des anglois, & dernièrement
„ deux bâtimens marchands de force de cette
„ nation, prétextant ne pas en connoître une,
„ alloient s'en emparer, lorsqu'une autre est sur-
„ venue, & a fait justice des deux capitaines. On
„ les a amenés à terre; on les vouloit faire
„ pendre comme forbans, & l'on leur en a don-
„ né toute la peur. On leur a fait signer un
„ procès verbal de leur perfidie qui a été adres-
„ sé au ministre.”

La seconde lettre (2) n'est que confirmative
de la précédente, & détaille seulement les faits
d'une manière plus précise.

„ C'est le samedi 28 février qu'un corsaire

(1) Datée du Fort-Royal le 2 mars 1778.

(2) En date du 4 mars.

„ américain a été enlevé sur les six heures du soir
 „ dans un lieu sur la côte appelé *Fond-Capot*, éloigné
 „ de deux lieues environ du fort St. Pierre.
 „ Une frégate angloise le chassant depuis le
 „ matin l'avoit atteint par sa marche supérieure,
 „ lorsque le corsaire a cru trouver son salut en
 „ s'échouant sous la batterie du fort. L'ennemi,
 „ par sa manœuvre hardie, a couru sus, a
 „ mouillé une ancre & s'est échoué aussi: il a
 „ battu & pris le corsaire. Des officiers qui ont
 „ voulu faire résistance ont été écharpés, & une
 „ grande partie de l'équipage a été obligée de
 „ gagner la terre à la nage. Le fort a tiré ses
 „ quatre canons, auxquels la frégate a riposté,
 „ comme il n'y avoit dans le premier qu'une
 „ foible garde, le feu n'a pu être vif. M. de
 „ Bouillé, instruit d'une telle harliesse, a fait
 „ partir sur le champ 100 canoniers; mais l'An-
 „ glois & sa prise étoient déjà hors de vue:
 „ La frégate *la Blanche* a mis à la voile & n'a
 „ pas été plus heureuse. M. de Dampierre, le
 „ commandant de notre escadrette, qui se ren-
 „ doit à terre dans son canot pour y passer les
 „ jours gras, a été obligé de rétrograder, l'An-
 „ glois ne permettant le passage à qui que ce
 „ soit pendant cette expédition.

„ C'est à l'*Amphitrite*, commandée par M.
 „ de Jussaud, croisant le long de ces parages, il
 „ y a quelques tems, qu'est arrivé le combat con-
 „ tre les deux gros navires marchands anglois
 „ sans pavillon, quoiqu'elle eût le sien, & c'est

„ la frégate *la Blanche* qui l'a dégagée : les deux
 „ capitaines que M. de Jussaud a fait venir à son
 „ bord & qu'il menaçoit de mettre au conseil de
 „ guerre, en ont eu peur, ont demandé grace
 „ & se sont en effet soumis à la condition stipu-
 „ pulée.

„ Les prises des corsaires américains sur les
 „ Anglois consistent en cargaisons de negres ,
 „ tabac, chevaux, morue, bois, planches &c.
 „ *Le Serpent Sonnette*, dont j'ai parlé précédem-
 „ ment, en a fait plusieurs à lui seul.”

Mais la nouvelle qui enchantoit le plus les Bordelois en ce noment, c'étoit celle du passage du comte d'Estaing, annoncé d'abord par un courier expédié de Madrid pour Paris & que toutes les lettres de Cadix ont confirmée. Suivant ces lettres, qui s'accordent généralement, c'est le 16 que ce général a enfin franchi le détroit entre sept & onze heures du soir avec un vent d'est bon frais, qui a duré jusqu'au dix-huit au matin. Observé à sa sortie par deux frégates angloises, il éteignit ses fanaux sur le cap Spartel pour leur cacher sa route, qu'il a continuée sans toucher à la côte d'Espagne.

Le courier qui apportoit cette importante nouvelle n'a pas fait la diligence qu'elle sembloit exiger & a précédé de peu les lettres particulières. Le vent qu'on croyoit disposé à changer, a été cause de ce retard, pour ne rien donner que de positif sur le débouquement de l'escadre françoise.

Chacun est occupé ici à suivre sur la carte la
 rou-

route du comte d'Estaing. On prétend qu'il a pris par le nord des Açores, où il n'y a point les calmes qu'on trouve ordinairement dans le sud de ces îles; & l'on admire sa résolution. Cependant on ne sera parfaitement tranquille, que lorsqu'on saura que l'escadre angloise destinée pour l'Amérique septentrionale aura été devancée. Il faut pour cela qu'elle ne soit sortie de la Manche qu'au commencement de ce mois.

Je comptois, Milord, ne vous écrire que de Rochefort, mais je profite de l'occasion d'un Anglois de cette ville retournant à Londres, pour vous faire parvenir plus promptement & plus sûrement ma dépêche.

Au moment où je la fermois j'apprends la mort de Voltaire; ce sera la matière d'une longue lettre à mon retour.

Bordeaux, ce 6 juin 1778



L E T T R E V.

Sur le port de Rochefort, ses constructions, ses avantages & ses désavantages; projet d'en faire un port marchand préférable à celui de la Rochelle; digression sur celui-ci qui tombe insensiblement.

MON premier mouvement, Milord, en entrant dans Rochefort, a été de gémir de la faute commise durant la dernière guerre par l'amiral Hawke & le général Morduant, qui, chargés de l'expédition contre ce port (1), ne profitèrent pas de la belle occasion de le ruiner pour un siècle & peut-être à jamais. Rien n'étoit si facile, suivant la tradition constante du pays & d'une foule de témoins qui subsistent encore; aussi les François, instruits par le danger qu'ils coururent alors, en ont-ils profité. L'Isle d'Aix qui commande la rade, les forts qui bordent la rivière & la ville sont aujourd'hui dans le meilleur état de défense: il y a une nombreuse garnison, & c'est l'époque où les troupes de terre ont commencé d'être introduites dans Rochefort, qui jusque-là en étoit exempt. D'ailleurs, les circonstances ont bien changé; & réduits à craindre actuellement pour nos propres foyers,

(1) En Septembre 1757.

nous ne sommes point dans le cas d'attaquer les François jusqu'au sein des leurs, comme autrefois.

Quoi qu'il en soit, Milord, comme ce port vraisemblablement jouera un grand rôle durant la guerre qui commence, par ses constructions, par ses flottes, par les aprovisionnement & munitions continuels, dont il doit pourvoir Brett, les colonies & nos sujets revoltés; qu'il n'est point aussi connu en Angleterre que les autres; qu'il est beaucoup changé, qu'il change journellement & changera sans doute longtems encore, je me suis attaché à le mieux parcourir & à vous en donner une description plus détaillée. J'ai été secondé dans mon travail par un homme très en état de m'instruire, quoiqu'il ne soit pas marin; c'est ce même maire de Rochefort (1) que le hazard m'avoit fait rencontrer à Paris, & l'un des interlocuteurs dont je vous ai rapporté la con-

(1) Il se nomme M. Dulaurens; c'est un ancien médecin des camps & armées du roi; il est actuellement médecin de la marine au port de Rochefort. Il est maire depuis le 1er janvier 1770, par une ordonnance expresse qui porte que „ S. M. mécontente de l'élection irrégulièrement faite par les officiers municipaux de Rochefort „ & voulant rétablir le bon ordre dans cette ville, a „ cassé cette élection, & ordonné le Sieur Dulaurens „ pour maire, étant assurée, par la connoissance qu'elle „ a de son zèle, de sa probité, de son intelligence, & „ de l'estime générale des habitans qu'il a su mériter, „ qu'il répondra dignement à cette marque de confiance.

versation dans le tems (1). Mon premier soin, l'ayant jugé très-entrant, très-expansif, a été de m'informer s'il étoit dans la ville. J'ai été le trouver ; je me suis rappelé à son souvenir ; il a été enchanté du mien , & s'est offert à me procurer tous les secours dont j'aurois besoin. Je les ai acceptés ; après m'avoir fait faire les visites d'usage ; il m'a introduit dans l'arsenal , non de son autorité , mais à l'aide d'un lieutenant de vaisseau de ses amis dont je n'ai pas retenu le nom , personnage assez lourd , assez rustre , assez insolent , très-entêté de l'excellence de son corps , bon au surplus pour l'usage que j'en voulois faire. J'ai parcouru à mon aise les diverses parties du port tout en longueur & d'une étendue immense , depuis la mâture qui est à la tête , jusqu'au bureau des colonies qui est à l'autre extrémité. Il a l'avantage sur celui de Brest de n'occuper qu'une rive de la Charente qui le borde ; en sorte que tous les ateliers & magasins sont rassemblés sous un même point de vue ; je pourrai vous en faire passer les plans quand j'y aurai donné encore un coup d'œil ; en attendant il suffira de vous apprendre que j'y ai vu trois vaisseaux de 74 en construction qui ne seront , malgré toute la diligence qu'on y met , en état d'être armés que pour la campagne de 1779 (2).

(1) Voyez le dialogue entre un Bordelois , un enseigne de vaisseau , le maire de Rochefort & l'Anglois.

(2) Ces vaisseaux sont *l'Hercule* , *le Scipion* , & *le Pluton*.

Il y a aussi des frégates, des flûtes, des gabarres sur les chantiers ou en radoub. Maintenant, voici les développemens plus essentiels pour votre curiosité & instruction particulière, que j'ai recueillis d'une conversation que nous eûmes à table; car le maire a voulu nous donner à dîner; il avoit rassemblé quelques autres convives de différens états, & je me hâtai de monter la conversation sur le chapitre où j'avois intérêt de la faire rouler.

L'ANGLAIS.

J'ai été bien étonné, Messieurs: après avoir vu Brest & Toulon, on ne s'attendroit pas à trouver encore de quoi admirer dans ce port; il est d'un genre particulier, & sans les valoir pour l'ensemble, il les surpasse à mon gré dans quelques parties.

UN OFFICIER DU PORT.

Vous avez raison, Milord. Eh bien! nos derniers ministres n'en pensoient pas si judicieusement que vous; ils l'avoient pris en détestation depuis quelques tems, & c'étoit à qui le dégraderoit davantage.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Ne dites pas cela de M. de Praslin, à qui nous sommes redevables des forçats qui font un grand soulagement pour le port.

LE MAIRE.

Oui, pour y donner la peste: ses prédé

seurs s'étoient bien gardés de mettre à Rochefort déjà très-mal-sain, une prison de pareils scélérats, qu'il faut nécessairement amonceler ensemble environ au nombre de 800, & dont la réunion seule est capable d'infecter l'air.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Le projet remonte à M. de Choiseul; le duc le trouvant en train a dû l'exécuter. Les établissemens étoient prêts vers l'été de 1766.

L'OFFICIER DE PORT.

Tout ce que vous voudrez; mais c'est sous le duc de Praslin que le port de Rochefort a commencé de se détériorer; c'est sous lui qu'on a enfin pris le parti longtems agité de transférer à Bordeaux les armemens qui se faisoient ici pour les colonies.

LE MAIRE.

Oui, sous prétexte que les farines se porteroient mieux de Corbeil à Bordeaux, que de Corbeil à Rochefort, c'est à-dire, pour favoriser les monopoleurs d'alors.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Oh! mais je ne parle point de votre marine marchande, de vos officiers bleus. C'est M. de Boynes qui en vouloit ôter jusqu'à la marine royale.

L'OFFICIER DE PORT.

On l'en a accusé; mais il s'en est défendu.

LE MAIRE.

Ma foi, Messieurs, sans moi je ne fais pas ce qui en seroit arrivé; car, quoiqu'il ne fût ni de mon état, ni de ma mission de relever le mérite du port & de la rade de Rochefort, dans la députation que j'ai eue pour les habitans (1), j'ai plaidé votre cause bien vivement. Vous le verrez, Milord, par les mémoires que j'ai composés à ce sujet & dont je vous donnerai un exemplaire (2). Vous y verrez que l'intérêt de l'état, le bonheur de deux grandes provinces (3), l'avantage du commerce, le bien du service du roi, le soulagement des malheureux, l'accroissement de la population étoient le but & les motifs de ma réclamation. Sans doute, je n'ai pas réussi autant que je l'espérois; mais je ne me décourage pas, & je suis actuellement en instance à la cour pour de nouveaux projets non moins utiles (4). Enfin, si je n'ai pas fait le bien que je voulois, au moins ai-je empêché le mal.

(1) M. Dulaurens a été longtems député des habitans de Rochefort à la cour pour y porter leurs représentations sur quantité de points qui les intéressoient.

(2) Ce sont différentes *représentations de la ville de Rochefort au roi*, appuyées des mémoires de plusieurs villes des provinces voisines, faisant cause commune avec celle-là.

(3) L'Angoumois & la Saintonge.

(4) Il s'agit du dessèchement de vingt mille journaux de marais dont M. Dulaurens sollicite la liberté en ce moment.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Allons donc , M. le maire , vous vous donnez-là les violons fort gratuitement. Vous devriez savoir qu'un corps de marine comme le nôtre n'a pas besoin de votre appui ; nous sommes gens à gourmander les ministres , à les faire sauter quand ils entreprennent des choses qui ne nous conviennent pas. Nous ressemblons en cela aux parlemens : quiconque s'est heurté contre nous a toujours succombé à la longue.

LE MAIRE.

Vous me faites là , Monsieur , une mauvaise querelle. J'ai commencé par convenir de mon indignité ; mais nécessité à défendre les intérêts de mes concitoyens auprès du ministre , j'ai dû plaider la cause du département dont les intérêts se trouvent liés aux vôtres. Je conviendrais même que je n'ai rien avancé sans le communiquer à vos officiers généraux , sans les consulter , sans recevoir leur approbation & leurs lumières. Mais on ne peut me contester d'avoir mieux que personne fait valoir les avantages du port de Rochefort , & fourni des moyens pour parer aux inconvéniens.

L'ANGLAIS.

On reproche , ce me semble , à Rochefort , l'insalubrité de l'air ; on lui reproche d'être incommodé pour la sortie des gros Vaisseaux , & peu utile en tems de guerre par le manque d'une rade fortifiée. Ces défauts qui existoient dès
l'ork.

l'origine sont apparemment compensés par des avantages essentiels, puisque Louis XIV s'est obstiné à conserver ce port & à y faire des dépenses énormes.

L'OFFICIER DE PORT..

Outre que dans un grand royaume tel que celui-ci, dont la marine peut devenir considérable, on ne sauroit trop multiplier les arsenaux pour hâter les grands armemens, Rochefort ne présente aucune difficulté qu'on ne puisse vaincre, & il est constant que sous le monarque dont vous parliez tout à l'heure, qui ne trouvoit rien d'impossible, il s'y est armé en moins d'un an trente vaisseaux de ligne dont sept à trois ponts.

LE MAIRE.

Le point principal de Rochefort, c'est qu'il est utile & nécessaire pour la partie économique, pour compléter les armemens du port de Brest, pour diviser, inquiéter & occuper les forces de l'ennemi; pour servir d'asile ou de refuge dans les circonstances malheureuses ou de nécessité; pour expédier & faciliter les convois des navires marchands; pour les constructions & radoub; pour la fabrique des cordages; pour l'armement des vaisseaux de moindre force; pour l'équipement des armées navales en canons de fonte & de fer; pour entretenir le cabotage & former plus de gens de mer; pour les missions promptes & secrètes qui pourroient s'exécuter au premier

ordre à Rochefort, si cette ville avoit la liberté du commerce qu'elle sollicite.

L'OFFICIER DE PORT.

En outre, les vaisseaux y conservent mieux leur carène; on peut, sans inconvénient, les armer cinq ou six mois après les avoir carenés. La vase les garantit lorsqu'ils échouent; la température de l'air moins chaude qu'à Toulon, moins humide qu'à Brest, tend mieux à leur conservation; les vers dont ils se chargent aux parages des isles meurent dans le limon qu'entraîne & rapporte la Charente. C'est ce que feu M. de Barailh, vice-amiral & depuis longtems officier de port, avoit reconnu par une expérience de plus de 30 ans. Il dit dans ses observations que nous conservons dans nos archives, que ce limon gras & onctueux, après avoir détruit les reptiles étrangers, s'attache au bois des bâtimens qu'il durcit & que les vers d'Europe glissent dessus & ne l'entament que difficilement. En effet, ce n'est jamais à la flotaïson ainsi conservée, mais toujours au dessus qu'un vaisseau est endommagé. On trouve de toutes parts dans la rivière des pilotis, qui, grace à cet enduit naturel, subsisteroient éternellement, si les vagues ne les brisoient peu-à-peu, & toujours au dessus du niveau de l'eau.

LE MAIRE.

Outre ces avantages, comme j'ai eu l'honneur de vous l'avancer tout à l'heure, on peut si non supprimer tous les inconvéniens, du moins en

prévenir quelques-uns, & réduire les autres à peu de chose, c'est-à-dire purifier l'air, diminuer les difficultés de la rivière & de la cordelle (1) pour la conduite des vaisseaux, enfin protéger la rade davantage.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Eh ! comment, s'il vous plaît ?

LE MAIRE.

Vous n'avez donc pas lu mes mémoires ?

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Non, je ne lis guère.

LE MAIRE.

Le moyen de procurer la salubrité si désirable pour la conservation des habitans de Rochefort, si utile aux finances du roi par la diminution des dépenses dans ses hôpitaux, si avantageux pour le service, puisque les travaux ne languiroient pas comme il arrive presque toujours dans l'été & l'automne par la diminution des ouvriers & matelots atteints de fièvres violentes & opiniâtres : ce moyen, dis-je, seroit d'établir sur la droite de la Charente une digue d'environ une lieue,

(1) Le mot indique assez la manœuvre qui est de heler le vaisseau avec des cordages sur lesquels pèsent plus ou moins de bras suivant sa grosseur. Il y a quelquefois sept ou huit cens hommes de cordelle de commandés. C'est une corvée à laquelle sont assujettis ici les habitans de la campagne, comme dans les autres provinces pour les grands chemins, mais le roi les paye.

vers le sud-ouest de Rochefort, de construire sur la gauche vers le sud-est, un canal de moindre étendue, qui, sans nuire à cette rivière, dessécheroit les marais au sud de la ville, & faciliteroit aux navires, marchands & étrangers la navigation pour passer en rade & en remonter sans traverser le port-royal (1).

La Charente, l'une des rivières les plus profondes & les plus considérables du royaume, contenue & resserrée d'une part dans son lit par la digue proposée, & de l'autre augmentée dans son cours par le canal, les vases séjourneront moins, seront emportées par la rapidité des ondes, & les vaisseaux seront plus promptement & plus sûrement à flot.

L'OFFICIER DE PORT.

Je conçois que l'exécution de votre projet, présenté sous ce point de vue, pourroit remédier à un des grands inconvéniens du port de Rochefort qui ne permet aux gros vaisseaux de descendre tout armés qu'aux tems des malines (2);

(1) Au haut du port, & après le vaisseau qui la ferme & lui sert d'arrière-garde, se trouve le port marchand, nommé le port de la Cabanne quarrée. Les navires n'y peuvent arriver qu'en passant par le port royal. Cet inconvénient seroit supprimé, s'il subsistoit un canal qui de cette cabanne quarrée aboutit à la rivière au dessus de l'entrée du port en traversant une longue & vaste prairie qui longe la rive gauche de la Charente.

(2) On appelle ainsi le tems des hautes marées qui arrivent à chaque plein & renouveau de la lune.

parce qu'alors les petits fonds de *Fouras* (1), qui sont les endroits de la Charente où il y a le moins d'eau, en ont ordinairement de vingt à vingt-un pied : comme la rapidité du canal pourroit ainsi, même dans les autres tems, accélérer leur marche à la mer, qu'ils ne feroient plus dans le cas d'échouer en route, ce qui fait que par prudence on ne demonte pas les batteries des gros canons, (2) la cordelle deviendroit souvent inutile, ou du moins ne feroit plus qu'un jeu.

LE MAIRE.

N'avez-vous pas l'exemple du *Tonant* de 80 canons qui est entré en une marée avec tous ses canons ?

L'OFFICIER DE PORT.

Sans doute, je crois bien que pour peu que l'on donnât de l'aide au courant, qu'on en précipitât la chute, il n'y auroit plus rien à craindre pour l'échouage, qu'on ne peut guere éviter à présent, à moins de sortir d'une seule marée.

(1) Nom d'un des forts qu'on trouve en descendant la rivière.

(2) Les échouages, au reste, même à présent, ne sont pas dangereux, parce que la vase garantit les vaisseaux, qu'ils peuvent même refouler plusieurs pieds de vase sans risque d'arrêter, ni de se briser.

L'ANGLAIS.

Quel est le tirant d'eau le plus foible de votre riviere à marée basse ?

L'OFFICIER DE PORT.

De dix-huit pieds presque partout, ce qui suffit pour descendre un vaisseau de 74, en état de combattre : mais quand on ne chenale (*) pas avec la plus grande connoissance du local, avec une attention extrême, on échoue à marée basse, & un vaisseau fatigueroit alors s'il avoit toute son artillerie. Ce sont des retards, des accidens, des frais effrayans au premier coup-d'œil, que le plan de M. le maire tendroit à faire disparaître.

LE MAIRE.

Ce n'est pas tout : je rendrois la rade moins foraine (†), ou plutôt je la changerois par l'exécution d'un canal qui joindroit la Seudre à la Gironde (1), établiroit ainsi une communication

(*) *Chenaler*, c'est chercher un passage à la mer par un lieu où il y a peu d'eau, en suivant ou rangeant les sinuosités du canal, soit par le secours des baïsses, soit par celui de la sonde. (*Note des élitteurs*).

(†) Ouverte & sans défense.

(1) Ou la Garonne qui est la riviere de Bordeaux, dont l'entrée est orageuse, ouverte & sans défense; quant à la Seudre, cette riviere se précipite aussi dans la mer entre la Charente & la Garonne, & son entrée est naturellement ouverte & protégée par l'isle d'Oleron.

plus sûre & plus avantageuse avec Bordeaux ; par conséquent entre les deux mers , ce qui , en faisant le bien du commerce , seroit d'un grand secours à la marine royale. L'officier général (1) chargé de l'inspection des côtes de l'Océan , a examiné ce projet & en a senti le mérite : il a reconnu que le canal pouvoit être continué jusqu'à l'embouchure de la Charente vers les *Pales*, au lieu dit la *Rade des Trouffes*, sous l'*Ile-Madame* ; (2) & il prétend que de cette manière il ne seroit pas aussi dispendieux qu'on le croit , de rendre la rade , déjà défendue par l'île d'Oléron , respectable à l'ennemi.

L'OFFICIER DE PORT.

Le canal n'avoit-il pas été projeté en partie par le cardinal de Richelieu ?

LE MAIRE.

Oui , mais il est augmenté.

L'OFFICIER DE PORT.

On éviteroit d'ailleurs , les naufrages trop fréquens , occasionnés par les dangers que présente l'entrée de la rivière de Bordeaux , puisqu'on pourroit y communiquer par ce canal.

LE MAIRE.

Vraiment il pourroit servir aux frégates ; il faciliteroit les convois ; il empêcheroit le blocus de la rade , ou du moins le rendroit inutile.

(1) M. le marquis de Voyer.

(2) Petit fort à la gauche de l'embouchure de la rivière.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Que diable est-ce que cela vous fait ? Mêlez-vous de vos malades & de vos habitans , & ne nous parlez pas marine , où vous n'entendez rien.

LE MAIRE.

Tout cela me fait beaucoup comme médecin , puisqu'il n'est pas douteux que de ces canaux , de ces desséchemens , des défrichemens qui s'ensuivroient il ne résultât la salubrité de l'air & bientôt la cessation des maladies qui désolent ces contrées.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

A la bonne heure , c'est parler.

LE MAIRE.

Cela me regarde encore comme maire , puisqu'il en résulteroit aussi un plus grand commerce dans la ville , surtout si j'obtenois de rendre Rochefort un port marchand. Car enfin , vous ne devez pas ignorer que la Charente est la seule rivière importante qui se trouve dans l'espace de près de 60 lieues , entre Nantes & Bordeaux , & qu'en tems de guerre elle est dans le Golfe de Gascogne le seul asile , ou du moins l'asile le plus sûr , pour tous les navires qui tendent vers ces parages & qui y afflueroient alors sans répugnance. Par là j'empêcherois qu'il ne devînt un désert comme il en est menacé. Savez-vous de combien la population y est diminuée depuis 25 ans.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Peu m'importe; pourvu que nous ayons des
ouvriers & des matelots.

L'OFFICIER DE PORT.

Mais tout cela se tient, Monsieur; si vous
manquiez de bourgeois & de peuple, vous man-
queriez bientôt de ces deux especes d'hommes.

LE MAIRE.

Par un dénombrement fait en 1752 on trou-
va que Rochefort contenoit 25000 ames; il n'y
en a pas dix mille actuellement. Les variations
successives de vos ministres mettant en problème
s'il est est avantageux de rendre ce port floris-
sant, en font cause. On en a retiré les grands
armemens; on a transporté l'aprovvisionnement des
colonies à Bordeaux. M. de Boisnes en avoit ôté
les gardes de la marine.

UN NÉGOCIANT.

Et ce n'est pas ce qu'il y auroit eu de plus
mal. Ces Messieurs seuls seroient très-capables,
au contraire, de faire désertir la ville.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Est-ce que vous avez quelque chose de com-
mun avec ces Messieurs? Avez-vous à vous en
plaindre?

LE NÉGOCIANT.

Très-fort. C'est moi dont ils rouerent de

coups le commis en 1767 sur le chemin de la Rochelle.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Apparemment qu'il l'avoit mérité.

LE NÉGOCIANT.

Il ne tient qu'à vous, Monsieur, de le vérifier, car l'affaire se poursuit d'abord en justice réglée avec beaucoup de chaleur : les principaux agresseurs connus furent décrétés de prise de corps & prirent la fuite. Les familles des accusés tenterent vainement des réparations civiles.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Ce vilain-là étoit bien délicat. si de l'argent ne lui suffisoit pas.

LE NÉGOCIANT.

Non, Monsieur, il ne voulut point d'argent, il vouloit que la vindicte publique fût satisfaite, qu'il y eût un exemple capable de contenir cette jeunesse effrénée, & toute la ville le desiroit aussi. M. le maire peut s'en souvenir.

LE MAIRE.

Je n'étois point maire alors ; mais je n'ai point oublié cette affaire qui fit beaucoup de bruit ; je fus bien fâché , & toute la bourgeoisie , & le commerce avec moi , que Monsieur le maréchal de Sennefterre s'en mêlât.

LE NÉGOCIANT.

Vraiment ce fut lui qui porta les parties plai-

ghantes à se contenter des punitions infligées par le ministre & se désister de leur accusation. Le moyen de résister à un commandant de la province ! Le plus coupable (1) fut enfermé à la citadelle de l'île de Rhé pour six mois, & les autres complices ou témoins de l'assassinat furent condamnés seulement à trois mois de prison. C'est ainsi qu'on éluda & suspendit les poursuites criminelles ; mais la procédure est encore au greffe, & M. le général l'y trouvera s'il veut.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Si je la trouvois, je la brûlerois ; c'est fort mal de garder ces pièces-là. Il ne faut pas que pour une étourderie, de jeunes gentilshommes soient comme cela notés pour l'éternité.

LE MAIRE.

Ce qui est fort mal, mon cher général, c'est que cela ne soit pas plus public ; il arrive de là que les autres ou les mêmes recommencent bientôt ; car enfin, il n'est point d'année où vos gardes de la marine n'excitent des plaintes dans quelque département. Dès 1768, ces jeunes gens commirent de nouvelles violences contre des habitans, au point que le ministre envoya ordre de les casser, & enjoignit aux commandans de veiller avec plus de soin sur la compagnie. Cela

(1) M. le comte de Chavagnac, aujourd'hui lieutenant de vaisseau.

n'empêcha pas que peu de mois après, il ne se fissent de nouvelles affaires.

UN OFFICIER D'ADMINISTRATION.

Vraiment ce fut à l'égard de deux de nos subalternes, des commis aux écritures qu'ils insultèrent & battirent dans le jardin de l'intendance, parce qu'ils avoient le malheur de déplaire à ces Messieurs. Ce qu'il y a de pire, c'est qu'il se trouvoit à leur tête deux enseignes de vaisseau. Il faut tout dire : ils étoient du département de Brest.

LE MAIRE.

Mais il me semble que votre intendant pour la première fois de sa vie exigea & obtint bonne justice.

L'OFFICIER D'ADMINISTRATION.

Oui, le Sieur Fontaine-Mervé fut cassé & le Sieur chevalier de Rivière fut renvoyé. Ordre à eux de sortir de la ville sous 24 heures, & quant aux gardes de la marine qui peut-être au nombre de 30 avoient trempé dans ce honteux complot, M. le duc de Praslin témoigna à M. de Baraudin, commandant en ce moment la compagnie, la surprise du roi, qu'il n'y en eût aucun de nommé. Il dit que Sa Majesté vouloit connoître les plus coupables, & que si l'on persistoit à garder le silence sur leur compte, elle étoit résolue à casser plutôt toute la compagnie.

LE MAIRE.

Vraiment on ne fauroit croire la joie que répandit dans Rochefort cette nouvelle importante à la sûreté publique. On bénissoit ce trait d'équité d'un ministre sage dont la religion surprise en plusieurs cas semblables avoit arrêté la sévérité. On imaginoit que cet événement engageroit les chefs à mieux contenir leurs élèves, à leur inculquer des principes avec lesquels ils se comportassent davantage en gentilshommes & en vrais militaires.

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Tarare... ne faut-il pas que jeunesse se passe. Votre joie fut courte, car vous vîtes que le ministre en fut pour ses menaces; on lui fit entendre raison. Quand des bourgeois atrapperoient quelques coups de canne par-ci par-là de la main d'un gentilhomme, y auroit-il grand mal?

LE MAIRE.

Taisez-vous, mon pauvre général; vous dites trop de sottises; cela feroit trop d'honneur à ma table. On croiroit que votre tête s'est perdue; mais plutôt, comme cela vous arrive souvent, même à jeun, rincez vous la bouche avec un verre de vin de Jurançon (1) & tout ce qu'il y a de plus fort.

(1) Vin de Bearn très-vigoureux. Le maire lui en versa en même tems.

L'ANGLAIS.

Cette digression nous a fait écarter de notre objet. Vous croyez donc, Messieurs, que Rochefort seroit un excellent port marchand.

LE MAIRE.

Il faut que vous sachiez que cette ville, par sa position sur la rivière de Charente, près de son embouchure dans l'océan, & au moyen de ce que cette rivière est navigable très-haut, reçoit de plus de trente lieues les productions de l'Angoumois, & de la Saintonge & de partie du Limosin & du Périgord, de sorte qu'elle se trouve le débouché naturel & unique de ces provinces qui abondent en bestiaux, en vins, eaux de vie & autres denrées & matières de toute espèce (1).

Les autres rivières qui viennent se perdre dans la Charente, telles entre autres, que la *Boutonne*, amènent à très-peu de frais les denrées à peu près du même genre du haut Poitou: le dessèchement projeté & que je poursuis en ce moment d'environ quarante mille journaux de terre le long de ses rives, la rendroit plus considérable & ajouteroit à ses avantages.

Le rétablissement ou création de différentes

(1) Comme bois, sels, charbons, mines de fer & d'acier, chanvres, lins, légumes & grains de quelque nature que ce soit.

rivieres. ou canaux (1) autres que ceux dont j'ai parlé, relatifs à la perfection de la navigation, au transport des denrées, ou à l'amélioration de l'agriculture feroient de nouveaux moyens de faire fleurir & prospérer l'Aunis & les provinces adjacentes. Je vous en citerai un seul exemple bien sensible : par les défrichemens que j'ai en vue, j'y convertis la partie la plus considérable du terrain en prairies excellentes, ce qui procureroit le moyen d'élever un nombre infini de bestiaux. Cet avantage joint à celui des salines dont le pays abonde, apporteroit à la France le double profit, & de l'abondance pour l'intérieur du royaume (2), & de l'approvisionnement des salaisons, soit pour la marine royale, soit pour la marine marchande, dont l'étranger seroit déchu, parce qu'il ne pourroit soutenir la concurrence.

(1) M^e. le prince de Marfan a obtenu par arrêt du conseil du 16 septembre le rétablissement de la riviere de Seugne; le maréchal duc de Richelieu a en vue de dessécher les marais des pays de *Brouage* & de *Marennes* qui sont au sud de Rochefort. M^e. *Verthamont de St. Fort* a projeté un canal de navigation, qui de l'intérieur de la *Saintonge* se rendroit dans la *Charente* vis-à-vis de Rochefort.

(2) Paris se ressentiroit même de cette abondance, par la diminution du prix des viandes de boucherie dont on auroit lieu de craindre l'augmentation dans la suite si les défrichemens & l'agriculture n'étoient de plus en plus encouragés par tous les moyens qui peuvent y concourir.

Mais pour que toute cette vivification ait lieu, il faut que la ressource des débouchés, diminuée par la cessation des armemens pour le compte du roi à Rochefort, soit remplacée & accrue par la création d'une marine marchande.

LE NÉGOCIANT.

Vous avez une concurrence bien dangereuse dans la ville de la Rochelle, & indirectement peut-être dans la ville de Bordeaux ; mais c'est surtout la première qui a un intérêt bien direct à vous contrarier.

LE MAIRE.

D'abord la nature la forcera bientôt à un sacrifice que le gouvernement devrait prévoir. On ne peut disconvenir que la mer n'abandonne cette ville ; envain a-t-on constitué le roi en travaux dispendieux pour le nettoyage de son havre ; il n'est point de forces humaines qui puissent changer l'état physique de ce port ; quoique l'on fasse, le niveau de l'océan ne permettra jamais qu'il y ait plus de treize pieds d'eau dans la plus grande mer, même en supposant toute la vase enlevée, & en ce cas les navires échoueroient sur le roc à chaque marée, inconvénient dangereux & tout-à-fait funeste à leur conservation. Depuis longtemps les armateurs sont obligés d'envoyer carener, radoubier & armer leurs navires un peu gros soit à Rochefort, soit à Bordeaux, soit en
Seu.

Seule (1) : les vaisseaux de plus de 200 tonneaux ne peuvent y entrer sans courir risque de perdre ; enfin ce havre ne peut être entretenu que par des *cures moles* (*) en sorte que les difficultés rebuteront à la longue ; les dépenses excéderont le profit, & l'on aura tout-à la fois la douleur de n'avoir pu conserver la Rochelle dans son ancienne splendeur, & d'avoir ruiné plusieurs grandes provinces, sans compter la perte plus irréparable d'un commerce qui va échapper à la nation, au lieu de s'y établir, ce qui obligera de continuer à chercher les bras & les ressources des étrangers pour les salaisons, les cuirs, les suifs & autres objets, dont sous six ans la France se trouveroit abondamment pourvue, si mes propositions étoient agréées.

Mais, en supposant que toutes ces craintes soient mal fondées, l'établissement d'un port marchand à Rochefort ne peut nuire à celui de la Rochelle même, quand on lui accorderoit la confection du canal de Niort qu'elle sollicite, leur destination seroit tout-à-fait différente, celui-ci n'est que le débouché naturel d'une partie de l'Aunis & du Poitou, & continueroit de l'être, le genre de ces denrées convenant particulièrement aux bâtimens qui y viennent charger : au

(1) La rivière dont il a déjà été parlé, qui débouche dans la mer entre la Garonne & la Charente.

(*) Machines pour nettoyer le port. (*Notes des éditeurs*)

contraire, il est presque inutile aux provinces (1) qui réclament pour Rochefort, par le défaut de communication, par la longueur du trajet, & par le désertion des bâtimens qui n'y viennent point & préfèrent d'autres rades plus sûres (2). En un mot, ce port aura toujours le désavantage qui le rend inférieur à tous les autres de n'être qu'une espece de cul-de-sac, qui, à défaut de rivières, ne peut étendre son commerce qu'à grands frais & avec incertitude pour la durée & la sûreté de la navigation.

L'OFFICIER DE PORT.

Même pour le départ. Durant la dernière guerre, pendant que la grande rade étoit bloquée, il étoit sorti de Rochefort des frégates du roi & des navires marchands qui se sont rendus à l'Amérique; au lieu que la rade de la Rochelle étant bloquée, il ne pouvoit rien sortir ni entrer; ce qui a été au point que les Rochelois ont été forcés de faire charroyer, à grands frais par terre, les farines & autres vivres pour leur

(1) Telles que l'Angoumois. La Saintonge en conséquence, les villes d'Angoulême & de Saintes ont joint leur mémoire à celui de Rochefort. Celles de St. Jean d'Angely, de Jarnac, de Charente en ont fait autant.

(2) Les navires étrangers préfèrent pour l'ordinaire de charger aux îles de Rhé & d'Oleron & dans la rivière de Seudre, parce que le mouillage y est plus sûr & les expéditions moins coûteuses & plus promptes qu'à la Rochelle.

subsistance. Rochefort est à l'abri de ces inconvéniens, moyennant la Charente & sa communication avec Bordeaux.

LE MAIRE.

Enfin , quand même l'établissement d'un port marchand pourroit un peu nuire à celui de la Rochelle ; faut-il sacrifier à la prospérité de cette ville , celle de plusieurs autres , celle de provinces entières , & par conséquent du royaume ? Comment dans ce siècle & sous ce regne ose t-on faire valoir des privilèges exclusifs , des gênes , des tyrannies , dont nos philosophes modernes ont si bien démontré l'injustice & le malheur réel ?

LE LIEUTENANT DE VAISSEAU.

Avec votre commerce & votre philosophie tout cela devient fort ennuyeux ; Monsieur le maire , croyez moi : prenons au plutôt notre café & un doigt de liqueur des isles ; & puis embarquons-nous pour mener Monsieur en rade. Nous partîmes en effet peu après , & si je fus enchanté , Milord , de voir en détail les rives de la Charente , de visiter Fouras , le port des barques , Lupin , Soubise , de parcourir la rade , d'entrer à l'isle d'Aix & d'acquérir à cet égard toutes les notions capables de me mettre à même de vous instruire à mon tour , autant que vous le desirez , j'eus souvent la douleur de m'entendre rappeler des fautes que nous payons bien cher aujourd'hui

On me montra l'endroit où notre amiral Howe, alors simple capitaine de vaisseau, commandant le *Magnanime*, s'échoua, & en une demi-heure fit taire le feu de l'isle d'Aix & obligea ce fort de capituler; on me fit voir comment il auroit été facile de s'emparer de même de Fouras & de l'isle-Madame, & d'entrer tout de suite en riviere. On me conduisit à ce platin d'Angoulême devant lequel la flotte s'étoit mise en ligne & où le débarquement se feroit fait avec autant de sûreté que de commodité. L'on m'arrêta surtout à ce point de la riviere sous la redoute de Vergeroux, où les deux vaisseaux le *Prudent* de 74, commandé par le marquis Desgouttes, & le *Capricieux* de 64 par M. de la Filiere, s'étoient embossés & n'attendoient que le moment de se voir brûler ou foudroyer par des batteries établies à terre: on m'ajouta que l'on étoit si persuadé à Rochefort de l'impossibilité de s'y défendre, qu'on songeoit moins à repousser l'effort des Anglois qu'à pourvoir à la meilleure maniere de se rendre. On avoit profité de la navigation intérieure de la Charénte pour y faire remonter tous les effets du roi, des particuliers, des officiers, des généraux; & les bâtimens & les ouvriers du port au lieu d'être employés au secours de la place & à sa défense, l'étoient à ce honteux service. Enfin, les gardes-magazins, fixés à leur poste dans le port, avoient ordre de remettre les clefs au premier officier anglois qui se présenteroit.

Vous voyez, Milord, que je finis ma lettre

comme je l'ai commencée , par une jérémiade. Eh ! quel Anglois , bon patriote , n'en feroit autant à ma place ?

Je compte rester encore quelques jours ici , malgré le spectacle douloureux que cette ville me présente , pour répondre aux invitations du lieutenant de vaisseau & autres convives , pour lever mes plans , & vous les faire passer par mer.

Rochefort , ce 9 juin 1771.



L E T T R E VI.

Différentes nouvelles de Paris depuis le 20 avril 1778 jusqu'au 20 juin.

LA grande nouvelle aujourd'hui , Milord , c'est celle du combat d'une frégate françoise contre une angloise , qui est rentrée après une défense fort glorieuse. Les François sont si peu accoutumés à de pareils succès , que c'est un triomphe général dans Paris , d'apprendre qu'elle n'ait pas été prise. En attendant que j'aie tiré au clair cette relation & tout ce qui l'a précédée , je vous envoie le journal des différens événemens de cette capitale durant mon absence , & j'emprunte toujours le secours du manuscrit dont je vous ai déjà donné des échantillons qui vous ont amusé.

22 *Avril 1778.* La grossesse de la reine dont on a parlé depuis quelque tems acquiert de plus en plus des caracteres qui encouragent les médecins disposés à parier ; cependant on n'en sera bien certain qu'à la seconde révolution, c'est-à-dire à la fin du mois. En attendant, S. M. se conduit avec la plus grande circonspection ; elle a quitté la robe de la cour ; elle n'a point descendu en bas le jour de Pâques pour la messe & elle s'est dispensée d'aller au service l'après-dinée ; elle se réjouit d'avance à faire des spéculations & se promet de nourrir si c'est un dauphin ; le roi ne s'y oppose pas.

23 Le Sieur Douet, fermier général mort depuis peu, laisse trois enfans & vingt millions de bien. M. Necker se propose bien que cela n'arrivera plus si l'on veut lui en donner le tems.

23 Comme MM. de Keiffac sont sujets au bri de prison, M. Pasquier, le commissaire du parlement en cette partie, à fait mettre dans la nuit une sentinelle au bas des fenêtres de ces Messieurs : leurs avocats sont occupés à consulter pour voir-s'il y aura moyen de se pourvoir en cassation de l'arrêt.

23 Le roi doit faire à Marli aujourd'hui la revue de son régiment. M. le duc du Châtelet, colonel en second, a obtenu de S. M. la faveur singulière qu'elle en portera l'uniforme pour cette cérémonie.

La reine doit assister aussi ; mais comme on soupçonne sa grossesse, la faculté a délibéré sur

la manière dont S. M. s'y rendroit. On a d'abord opiné pour la chaise à porteurs, mais ensuite on a trouvé que les secousses de cette voiture pourroient être encore dangereuses & contraires à son état. On a proposé d'y substituer une litière: par réflexion la litière a paru trop ennuyeuse pour une jeune princesse accoutumée à fendre l'air. Des docteurs prenant un parti mixte, vouloient que la reine y vînt simplement dans un grand carosse de cour à deux chevaux au pas & sur la terre. On ignore quelle a été la décision.

Par quelque voiture que ce soit, il est constant que la reine vcut se trouver à cet auguste spectacle. Elle y fera en robe à la polonoise, & doit faire aussi au régiment la galanterie de prendre ses couleurs; elle doit distribuer des cocardes à tous les officiers, & M. le duc du Châtelet aura l'honneur de recevoir le roi à dîner.

24 *Avril* Après différentes consultations de la faculté, la reine est venue à son ordinaire à la revue de jeudi; mais on avoit eu la précaution de sabler tous les endroits pavés où devoit passer S. M. Une des cérémonies de ce jour qui a fait le plus de plaisir, a été de voir recevoir chevalier de St. Louis devant cette auguste assemblée un officier de fortune.

Le repas donné au roi par M. du Châtelet étoit de cent couverts, la reine & toute la famille royale en étoient.

Il y a eu, suivant l'usage, beaucoup de grâces

répandues sur le régiment du roi; mais la plus signalée a été la survivance du maréchal duc de Biron, colonel en second du régiment, accordée au duc du Châtelet; mais sans brevet, & ce qu'on appelle *in petto*.

Le roi étoit en effet en uniforme, mais n'avoit point voulu de casque. Tous les convives, princes & autres mangeant à la table du roi, étoient aussi en uniforme de leur corps ou d'officier général. Cette faveur de la part de S. M. a été d'autant plus remarquée, que Louis XV ne l'avoit jamais accordée à son régiment.

Le vendredi matin tous les officiers du régiment qui n'étoient pas de service sont venus faire leur cour au roi à Versailles, & M. le duc du Châtelet a eu l'honneur de les présenter à S. M. successivement, en le prevenant qu'il y en avoit quelques-uns qui, retenus par leur devoir, ne pouvoient jouir de cette grace.

25 *Avril* Après avoir obvié à l'inconvénient de laisser passer trop de negres de nos colonies en France par la déclaration du 9 août dernier; le gouvernement a cru devoir empêcher la dégradation de l'espèce causée par un mélange de cette nation avec la nôtre. En conséquence, il est fait défense par S. M. à tous ses sujets blancs de l'un & de l'autre sexe, de contracter mariage avec les noirs, mulâtres & autres gens de couleur, jusqu'à ce qu'il ait été pourvu par telle loi qu'il appartiendra, sur l'état des noirs, mulâtres ou autres gens de couleur,
de

de l'un & de l'autre sexe, qui étoient en France avant la défense d'y venir, à peine pour les derniers d'être renvoyés sur le champ dans les colonies. Il est également fait défense à tous notaires de passer aucun contrat de mariage entre eux, à peine d'amende.

25 *Avril* En vertu d'une spéculation faite par une compagnie, elle offre aux porteurs de billets de la loterie royale de 1000 liv. créée par arrêt du conseil du mois de décembre 1777, de céder la chance en argent qu'ils peuvent courir au premier tirage, à raison de 96 liv. par billet & moyennant le remboursement de 1000 liv. en espèces, en cas de lots.

En outre aussi, de céder une partie des billets de la même loterie à raison de 1000 liv. dont on payera un septieme comptant & les autres d'année en année, sauf le remboursement à chaque époque de tirage en argent, sur le montant des lots de ce qui restera à payer du capital.

On assure que ces propositions sont accueillies: pour en sentir l'avantage, il faut savoir que ces billets ne se vendent guere aujourd'hui sur la place que 900 liv. & au dessous, & que la chance la plus malheureuse & la plus générale sera de n'avoir le montant des billets de 1000 liv. qu'après sept ans, indépendamment des hasards de toute espece qu'on peut courir entre les mains du roi, pendant une époque aussi longue.

27 . . . MM. de la Ville, pour suppléer à la garde abandonnée, ont entrepris de faire con-

truire une estacade en battue de pieux, placée entre l'Isle St. Louis & l'Isle-Louvier; elle formera un passage pour les gens de pied, elle fermera l'entrée aux glaces, & en établissant la sûreté dans tous les ports qui sont au dessous jusqu'au Pont-Notre-Dame; elle mettra hors de danger une grande quantité de batteaux & de marchandises; la place basse de l'hôtel de ville devenant par ce moyen inutile, le quai Pelletier sera continué en ligne droite jusqu'à l'entrée des ports, dont la ville projette aussi de relever le sol pour la facilité du commerce & de la circulation. On prétend que cet arrangement donnera à la place de Greve le double en étendue de ce qu'elle a aujourd'hui.

29 *Avril* On regarde le passage du régiment du roi par Paris & la faveur dont S. M. l'a honoré & son colonel, comme le résultat d'une intrigue sourde du parti des Choiseuls, qui comptent toujours sur la protection de la reine. Il paroît que leur projet seroit de pousser le duc du Châtelet au ministère de la guerre. Celui-ci, lorsqu'il fut question du repas & des officiers généraux que S. M. admettroit, ayant adroitement fait venir le nom du duc de Choiseul comme convive agréable à la reine, le roi l'a exclu expressément de la liste, & l'ex-ministre a été si mortifié de l'inutilité de cette tentative, qu'il est allé sur le champ ensevelir sa rage & sa honte à Chanteloup.

30 Notre ministre, qui avoit fait toute sorte de tentatives pour détourner l'orage

qui s'élève du côté de l'Allemagne, a vu avec douleur l'inutilité de ses démarches. Les lettres particulieres de ces contrées annoncent une marche forcée du roi de Prusse qui, au moyen de chariots de poste, fait faire en cinq jours plus de 50 lieues à son armée & se trouve déjà sur les frontieres de la Bohême, avant que l'empereur ait rassemblé ses quartiers. On s'attend d'un jour à l'autre à une action.

1^{er} Mai Plusieurs colonels de régiments voyageant aux environs de Paris pour se rendre dans nos provinces maritimes, ont écrit à M. le prince de Montbarrey pour l'engager de proposer au roi de passer leurs troupes en revue, dans l'espoir d'obtenir des grâces; mais le ministre s'est bien donné de garde de les seconder. On critique déjà assez la première revue, comme un spectacle d'une magnificence dispendieuse & purement de faste, dans des tems où l'on parle toujours d'économie, sans jamais l'exécuter. On n'auroit point voulu que le roi s'abstint d'une fonction dont il est naturel qu'il honore son régiment; mais on auroit désiré que se conformant au roi de Prusse en cette circonstance, au lieu de faire approcher son regiment de sa personne, il eût été le passer en revue à quelque distance de Paris avec une simple cantine.

2 Il a été commandé ici une cuirasse fort singulière d'un prix qui annonce qu'elle n'est pas destinée à un guerrier ordinaire. Elle coûte cent louis: elle est composée de cent doubles de

taffetas l'un sur l'autre piqués; elle a été éprouvée & est à l'abri du pistolet à bout portant, du fusil & de la carabine à la distance où ces armes peuvent être le plus dangereuses; on fait mystère du héros auquel elle est destinée, qui, suivant sa hauteur & ampleur, est un homme très-grand & corré à proportion; elle va partir incessamment.

4 *Mai* Les lettres particulières de Bohême annoncent que l'empereur, un peu étourdi de la marche précipitée du roi de Prusse, n'avoit pas perdu un moment de tems & avoit de son côté mis tant d'activité pour former son armée, que tout étoit dans la meilleure disposition, mais que, malgré cette ardeur réciproque, il n'y avoit pas encore un coup de fusil de tiré.

6 Les ennemis du prince de Montbarrey font courir de nouveau le bruit de sa disgrâce prochaine; ils en donnent pour motif une anecdote très-scandaleuse: ils disent que ce ministre, dans un marché de fourage concernant son département, ayant ménagé un gros intérêt pour sa maîtresse, le roi en a été instruit & a dit. *En voilà un que je prends la main dans le sac & j'en veux faire un exemple.* On croit que la reine n'est pas pour peu dans cet orage qui s'élève, & comme la grosseur de cette Majesté n'est plus douteuse, les partisans du prince de Montbarrey en redoutent l'influence.

7 On a beaucoup parlé d'un assassinat commis en la personne du Sieur Duchâteau, riche de 60,000 liv. de rentes, habitant de la

Basse-Terre, Isle de la Guadeloupe, commis par le Sieur de la Borde, capitaine de grenadiers au régiment d'Armagnac, & le Sieur de St. Robert, officier de milice, neveu du Sieur Duchâteau. Voici le fait véritable & les suites telles qu'ils sont rapportés dans les lettres venues récemment de cette colonie.

Ces deux Messieurs s'étant assurés par des promesses les nommés *Frizé* & *Conti* grenadiers, sans humeur caporal, & *Roussel* soldat dudit régiment, auxquels ils avoient fait accroire qu'il étoit question d'enlever des marchandises de contrebande, se rendirent la nuit du 13 au 14 janvier à l'habitation du Sieur Duchâteau, distante de la ville d'un quart de lieue; ils entrèrent d'abord dans la case d'un mulâtre, le lièrent; puis dans une autre où étoit un bâtard du maître, le lièrent aussi; pendant ce tems les Sieurs de la Borde & St. Robert enfoncerent la porte de la chambre de M. Duchâteau, & l'assassinèrent; un mulâtre s'étant écrié, *M. de St. Robert vous assassinez votre oncle & mon maître*, le monstre lui brûla la cervelle; alors Conti s'apercevant trop tard de l'effroyable catastrophe dont il devenoit participant, lâcha le bâtard sous sa garde qui s'enfuit. Il étoit question d'enlever le coffrefort de l'oncle; mais il étoit si bien scellé, qu'on ne put en venir à bout. Les assassins alarmés se sauverent. Après des perquisitions tous avoient été pris & condamnés; il étoit question de les exécuter le 9 février; quatre étoient déjà,

quand un mur s'écroula comme *la Borde* & *St. Robert* restoient : la terreur s'empara des esprits de quelques spectateurs, on cria à la révolte ; le bataillon d'Armagnac fit feu ; le piquet de la Guadeloupe faisant face à celui-là & croyant qu'il cherchoit à sauver *la Borde*, son capitaine riposta ; il s'ensuivit un combat entre les deux troupes, & beaucoup de morts & de blessés ont été victimes de la méprise. Cependant les choses étant éclaircies, les esprits rassés, on fut reprendre les coupables, & ils furent roués de suite.

11 *Mai* Le bruit avoit couru que le roi iroit à Brest en personne, & à l'exemple du roi d'Angleterre y feroit aussi la revue de son escadre. M. de Sartines le desiroit ardemment ; mais ce voyage n'a pas plu aux courtisans, qui n'auroient pu accompagner le maître. Ils ont fait valoir leurs prétentions réciproques, & le roi, fatigué de ces débats, quoiqu'il se fît une fête de ce voyage, a trouvé plus court d'y renoncer. On croit que cette insinuation adroite est venue de M. de Maurepas, ne voulant pas se transporter ainsi à son âge, & craignant que le ministre de la marine ne prît, durant son absence, trop d'ascendant sur l'esprit du monarque. Ainsi le plaisir de S. M. a dû, cette fois comme tant d'autres, céder à l'étiquette.

16 Au moment où le prince de Montbarrey avoit lieu de s'attendre à une disgrâce, suivant les bruits publics, souvent avant-coureurs de ces sortes d'événemens & plus encore par la

nomination du maréchal de Broglie au commandement de l'armée de terre, faite sans sa participation, il a été nommé ministre d'état & a pris place au conseil. On ne croit pas que cette faveur puisse être de durée; il la doit moins au roi qu'à sa protectrice, que S. M. a eu la bonté de ne pas vouloir affliger. Voici comme on raconte l'anecdote.

Un soir que S. M., suivant sa coutume, étoit allée faire son piquet chez Madame la comtesse de Maurepas, celle-ci se plaignit au monarque des envieux du secrétaire d'état de la guerre, qui affectoient de prévoir sa chute, & de dire qu'il ne plaisoit pas à son maître. Le roi protesta que cela n'étoit pas, & la comtesse insistant lui fit entendre que ce n'étoit que par quelque grace d'éclat qu'on pourroit dissiper ces rumeurs toujours affligeantes pour un serviteur zélé, & par une insinuation de plus en plus adroite elle amena S. M. jusqu'à donner ordre qu'on avertît pour le conseil prochain le secrétaire d'état de la guerre.

18 Mai M. Necker, toujours tracassé par le parlement, a voulu se le concilier par des adoucissmens prétendus mis au premier arrêt du conseil concernant les vingtièmes; mais on ne voit pas qu'il ait pu encore en imposer à cette compagnie, puisqu'il est obligé de le faire publier sans enregistrement.

Dans son embarras pour avoir de l'argent sans passer par cette cour, il cherche à accréditer la

caisse d'escomptes, à donner du cours à son papier, à le faire recevoir dans les caisses & à y accoutumer insensiblement le public. Bien des gens ne voient pas de bon œil ce germe d'un nouveau système de Law, & voudroient qu'on l'arrachât, avant qu'il prenne plus de consistance.

19 *Mai* Depuis la rentrée du parlement, il est question d'un nouveau règlement pour la taxe des procédures; cette compagnie a fini son travail tant pour Paris que pour les provinces; elle l'a soumis, suivant l'usage, à l'examen du chef suprême de la justice, qui a nommé à cet effet une commission de maîtres des requêtes. Ces Messieurs ont depuis peu fait demander au parlement s'il desiroit qu'on consommât tout le travail à la fois, ou qu'on séparât celui concernant Paris? Comme on a pris ce dernier parti, on attend incessamment cette besogne. Il est décidé que le règlement nouveau augmente les frais d'un tiers, mais élague beaucoup de superflu & de ce qu'on appelle vulgairement *Mangeries*, c'est-à-dire que les procureurs honnêtes y gagneront & les fripons ne pourront qu'y perdre d'abord; mais ils se retourneront & feront bientôt renaître les abus passés ou d'autres; ainsi tout cela finira par tourner au détriment des plaideurs.

19 S. M. a choisi pour son accoucheur le Sieur Vermont, frere de l'abbé de Vermont qui a été son instituteur à Vienne. Il a permis à la reine d'aller désormais en voiture, comme à son ordinaire, les premiers inconvé-

niens de la grosseffe n'étant plus à craindre ; mais il lui a conseillé, dit-on, de rabaisser ses plumes ; parce que S. M. ayant l'habitude d'y porter souvent la main , cet exercice lui faisoit soulever le bras , effort d'autant plus dangereux , qu'elles étoient plus hautes. On espere que cette réforme sera d'un heureux exemple pour le reste des femmes.

22 *Mai* M. de Buffi étant dans l'Inde chargé , comme l'on fait, des affaires de la compagnie, emprunta cent mille écus : il fit un billet en termes vagues par lesquels il croyoit être personnellement à l'abri des poursuites des créanciers : comme il est signé de lui & que ses commettans ne sont désignés que sous la particule *on*, il est poursuivi , & cette contestation devoit être décidée ces jours-ci par le comité des finances composé de MM. de Beaumont , de Fourqueux & de Ville-neuve , mais le jugement est remis.

25 M. le comte de Rouffignac , si longtems le héros des conversations de Paris , lors de ses querelles avec M. le marquis de Montalembert tant baffoué , nous rappelle le tems des anciens preux. Allant rejoindre son régiment, il a passé dans un bois d'où il a entendu des sons plaintifs ; il est allé à l'endroit d'où ils partoient & a trouvé quatre hommes en assassinant un autre : de ses deux pistolets il en a tué deux , & de son épée le troisieme ; le quatrieme a pris la fuite : il a fait mettre le blessé dans sa chaise , & l'a conduit au lieu le plus voisin : ses plaies ne se

sont pas trouvées mortelles. La maréchaussée s'est mise bientôt en campagne & a arrêté le dernier voleur.

27 *Mai* M. le duc de Chartres , grand-maître des loges des Francs-Maçons de France , donne régulièrement un jour par semaine pour les signatures. Celui qui a précédé son départ, le grand Orient, a cru devoir profiter de cette liberté pour députer vers son altesse sérénissime & la complimenter à cette occasion; on lui a demandé en même tems ses ordres pour la fameuse fête de l'ordre qu'on fait être la St. Jean. Le prince a répondu qu'il ne désespéroit pas d'en être, & quen tout cas on ne décidât rien avant le 20 juin où il pourroit être de retour. Les députés ayant de nouveau demandé à son altesse s'ils pouvoient répandre cette agréable nouvelle, le duc de Chartres leur a répondu que ce n'étoit point un secret. Bien des gens croient qu'il sera de retour plutôt; d'autres présumant que, pour toujours contenir les Anglois, on ne le laissera pas aller & venir, comme il l'espere.

28 M. Necker ayant eu le crédit de faire rendre par le roi une seconde réponse absolument négative aux itératives remontrances du parlement concernant les vingtiemes , a bien senti qu'il falloit prendre le parti de se passer d'enregistrement pour son arrêt du conseil; cependant , afin de jeter un peu de poudre aux yeux du public, il en fait publier un autre en date du 26 avril, où, sous prétexte de confidé-

raisons occasionnées par l'examen desdites remontrances, S. M. ordonne quelque legere amelioration dans la forme d'imposer & de percevoir, & affecte de mettre dans un article une conjonction conditionnelle donnant quelque espoir que l'impôt pourroit ne pas être perpétuel, ne pas même durer encore vingt ans.

De son côté, la cour, n'osant dans les circonstances pousser trop loin le ministre & fatiguer le monarque, a eu recours à un arrêté conservatoire dont la substance est de rendre justice aux vues du roi, qui sont par la nouvelle forme de diminuer les pauvres en augmentant les riches, & d'attendre du bénéfice du tems que S. M. s'éclaire elle-même en voyant ses bonnes intentions éludées & peut-être tout-à-fait renversées.

29 Mai L'arrêt du parlement qui condamne M. de Lally, contre lequel on cherchoit à revenir depuis plusieurs années, a été enfin cassé lundi au conseil à la pluralité de 44 voix contre 24. On fait qu'il n'est encore question que de la forme, & que le fonds doit être renvoyé par devant une autre cour ou commission.

C'est au rapport de M. Lambert, fait depuis peu conseiller d'état, qu'a été rendu l'arrêt de cassation en faveur de M. de Lally, & c'est ainsi qu'il a terminé ses fonctions de maître des requêtes. Il a parlé pendant six heures, & la séance a duré quinze heures en tout. On ne doute pas que la reine n'ait influé beaucoup dans cette

cassation qui mortifie le parlement & surtout M. Pasquier. On fait qu'il a été question de faire imprimer le procès, & l'on pourroit bien prendre ce parti.

Les opinans contre la cassation ont péroré fortement, & surtout fait valoir le grand moyen de *l'administration*, c'est-à-dire la nécessité de contenir les chefs, déjà trop souvent impunis, par un exemple subsistant capable de les effrayer.

3 Juin L'armée de M. le maréchal de Broglie commence à prendre forme, & voici les officiers généraux qu'on désigne sous ses ordres.

Lieutenans généraux.

Le marquis de Poyanne, le comte de Lutace, le prince de Beauveau, le marquis de Castries, le comte de Vaux, le marquis de Tresnel, le comte d'Egmont Pignatelli, le comte de Chabot, le baron de Besenval, le baron de Luckner.

Maréchaux de camp.

Le marquis de Talaru, le comte de Rochembeau, le duc de Coigny, le comte du Châtelet d'Haraucourt, le comte de Caraman, le comte de Jaucourt, le comte de Puysegur, le comte de la Feronnais, le marquis de Conflans, M. de Guibert, le comte de Narbonne-Pelet, le comte de Talleyrand, le duc d'Ayen, le baron de Wimpffen,

le duc de Guines , le baron de Falkenhayn , M. de Verteuil , M. la Luzerne , le baron de Bon , M. St. Victor , le comte d'Haussonville , le chevalier de Durfort , & le marquis de St. Georges.

M. de Guibert est major général de l'armée & M. le chevalier de Coigny aide-major.

MM. de Gribeauval & de Villepatour sont pour le service de l'artillerie.

3 *Juin* Le parlement de Rouen , ne recevant aucune satisfaction de la part du ministère , relativement aux améliorations promises concernant la perception des vingtièmes , a rendu tout récemment un arrêt qui défend la perception de cette imposition , autre que celle fixée précédemment & conformément aux déclarations premières , à peine de la *hart* pour les receveurs. La cour , instruite de cette démarche vigoureuse , a fait rendre un arrêt du conseil , qui casse celui de Rouen , & M. le maréchal d'Harcourt a eu ordre de se rendre sur le champ en Normandie pour y biffer sur les registres celui de cette cour & y inscrire le dernier en marge.

4 Le fils de M. d'Aligre , premier président du parlement , vient d'avoir un bon pour la première charge de président à mortier vacante après le fils de M. Molé , en considération des services de son père & de ceux de ses ancêtres. Il descend en ligne directe de deux chanceliers & garde des sceaux de France , il y a près de 150 ans ; & il compte trois siècles de

magistrature. Un d'Aligre à la fin du 15^e siècle étoit déjà conseiller à la cour des aides & seigneur d'une petite terre près de Corbeil qu'on nomme *Place*. L'enfant actuel a huit ans & demi.

Toutes les chambres en corps ont été complimenter ce chef, dont elles voudroient bien être débarrassées. Il ne demanderoit pas mieux, s'il pouvoit être fait duc héréditaire, à quoi il travaille.

5 *Juin* Les commissaires du parlement nommés pour discuter & liquider les dettes du marquis de Brunoy, ont tellement intimidé la canaille qui, par astuce, par friponnerie, ou de quelque autre manière, avoit envahi presque la totalité de sa succession, que toutes ses dettes se trouveront payées avec 4 ou 5 millions, en sorte qu'il lui restera encore une fortune considérable. Il est toujours gardé à vue par deux chevaliers de St. Louis qui l'accompagnent du matin au soir.

6 Le tarif qu'on avoit annoncé des frais & droits à percevoir par les procureurs & greffiers, tant civils que criminels, & à peu, paroît, comme on l'a annoncé, c'est-à-dire qu'il ne concerne que le parlement de Paris. Il est revêtu de lettres patentes données à Marli, le 23 mai & enregistrées au parlement le 1^{er} de ce mois.

7 M. le prince de Montbarrey continue à sapper à mesure tout l'édifice de l'administration, élevé à la hâte par le comte de Saint-Germain ; il remédie aujourd'hui aux inconvé-

niens de l'ordonnance de ses prédécesseurs concernant les invalides, & adoucît ce qu'elle avoit de trop dur : les expulsés sont maîtres de revenir & d'opter l'hôtel en renonçant à la pension ; mais leur choix une fois fait, il ne sera plus permis de le changer.

L'ordonnance des maréchaussées fait crier beaucoup les militaires qui trouvent mauvais qu'on établisse ce corps sur un pied propre à l'affimiler aux leurs. On en supprime 700 hommes, afin de faire un meilleur sort au surplus, réduit à 2400, & comme ce nombre n'est rien moins que suffisant pour la garde du royaume entier, on pourra l'augmenter sur la réquisition des provinces, des villes, des corps & mêmes des particuliers qui voudront bien en faire les fonds, c'est-à-dire qu'on se prépare ainsi le germe d'un impôt d'abord volontaire, & qui deviendra bientôt forcé.

On ôte aux gouverneurs & commandans des provinces, différentes prérogatives & nominations qu'ils avoient à cet égard, & l'on réunit le tout dans la main du roi, ou plutôt du ministre. On peut regarder cette ordonnance comme dans le plan de despotisme formé depuis longtems, & qui s'établit & se consolide journellement.

7 *Juin* La cour des monnoies, lors de la révolution de la magistrature, ayant aussi fait quelque acte de réclamation, avoit éprouvé la colere de M. de Maupeou & subi une réduction. Depuis le rétablissement les expulsés ont demandé à participer à la justice rendue aux au-

tres compagnies, mais comme celle-ci n'est pas en grande considération, M. le garde des sceaux y avoit peu d'égard; cependant moins par commisération pour ces malheureux que par haine contre les œuvres du chancelier, il s'étoit déterminé à écouter leurs plaintes & plusieurs comptoient sur leur réintégration, lorsqu'on s'est imaginé le plan d'une suppression totale de cette cour & de sa réunion à celle des aides.

Cette affaire à été rapportée dernièrement au conseil par M. Lambert; mais S. M. a exigé de ce magistrat & des autres membres le silence sur la décision; en sorte que rien ne transpire encore. Ce silence inquiet, & bien des gens en tirent un mauvais augure; cependant on ne peut se persuader que Louis XVI qui n'aime ni les innovations, ni les coups d'autorité violens, ait consenti à l'anéantissement de cette cour qui n'est pas sans utilité.

8 Juin Nicolet a donné, vendredi, relâche à son théâtre, pour aller représenter à Marli; ce qui ajoute beaucoup d'importance à ce spectacle: on a joué devant la cour *l'Amour quéteur & le fameux Siège*.

12 Il passe pour décidé que c'est au parlement de Rouen que sera renvoyée la décision du fonds du procès de M. de Lally.

12 Les créanciers du Colisée voulant absolument sortir de la crise où ils sont, il est décidé que ce bel emplacement sera vendu & vrai-

vraisemblablement l'édifice sera démoli pour tirer des matériaux le parti qu'on pourra.

12 *Juin* La reine continue à avancer heureusement dans sa grossesse , ce qui empêchera tous les grands voyages , mais il y en aura beaucoup de petits pour amuser S. M. On doit surtout retourner à Marli. Ce lieu est déjà l'époque d'un changement d'étiquette , par l'honneur que la reine a fait à plusieurs femmes de ministres de manger avec elles.

On y en a observé un autre. C'est que les évêques ont commencé à y paroître au jeu. C'est celui de Senlis qui le premier a innové en ce genre , & s'est permis cet amusement profane.

13 Mad. la princesse de Lamballe est de retour de Hollande où elle étoit allée avec Mad. la duchesse de Chartres , sans hommes , presque sans domestiques , dans l'appareil le plus simple. Elles n'ont été que peu de tems dans ce voyage , durant lequel elles ont fait 500 lieues en 15 jours , terme que la reine avoit fixé à sa surintendante , en lui disant obligeamment qu'elle ne pouvoit pas se passer d'elle plus longtems.

Mde de Lamballe à son retour a trouvé très-mauvais qu'on ait empiété sur ses fonctions durant son absence , en donnant un accoucheur à S. M. , & quel accoucheur encore ! un chirurgien , reconnu pour très-habile homme sans doute , mais décrié par sa conduite en plusieurs occasions critiques , au point qu'il étoit mésestimé du public & même de ses confreres. La surintendante se

doutant que cet accoucheur avoit été proposé par l'abbé du Vermond son frere, ancien instituteur de la reine, aujourd'hui son lecteur, & ayant sa confiance, en a témoigné son humeur à celui-ci, lui en a même fait des reproches. L'abbé se prévalant de son crédit auprès de la souveraine, n'a pas eu beaucoup d'égard aux plaintes de la princesse. Elle a cru devoir en parler au roi, & lui apprendre combien étoit mauvaise la réputation du Sieur de Vermond.

Le monarque a consulté M. le comte de Maurepas; ce ministre qui n'aime pas l'abbé, créature du duc de Choiseul, a conseillé à S. M. de conserver l'accoucheur agréé de la reine & dont le talent étoit avoué généralement; mais de donner satisfaction à Mad. de Lamballe par l'exil du personnage factieux dont elle demandoit la punition, ce qui a eu lieu.

14 *Juin* Il y a quelques jours qu'à l'occasion d'une discussion survenue à la ville pour le paiement des rentes, ce tribunal a rendu une sentence absurde; on a été obligé d'avoir recours à M. Necker, qui provisoirement a ordonné qu'on n'eût aucun égard à certaines formalités qu'elle prescrivait. Cependant ces Messieurs, pour se donner du relief & faire valoir leur juridiction, ont arrêté de se conformer à leur devoir & d'assister désormais aux payemens pour voir si tout étoit en règle; mais cette cérémonie n'a servi qu'à montrer leur ignorance & à

les faire huer du public, enforte qu'on ne croit pas qu'ils jouent une seconde fois cette parade.

15 *Juin* Le parlement de Rouen a protesté contre la séance du maréchal d'Harcourt au parlement & contre tout ce qu'il y a fait, & a convoqué en conséquence une assemblée extraordinaire, indiquée au 10 juillet, où seront sommés de se trouver tous les membres de la compagnie, même les honoraires.

Cependant, comme on a vu dernièrement le premier président du parlement de Rouen & plusieurs conseillers chez le garde des sceaux, on croit qu'on négocie & qu'on veut prévenir les suites de cette affaire.

Voilà, Miord, de bonnes nouvelles pour nous : il seroit à souhaiter que ces troubles intestins s'accrussent & se multipliasent. Le parlement de Grenoble menace aussi de quitter, toujours pour son procureur général, querelle dont je vous ai entretenu précédemment; enfin, il y a eu à Toulouse une émeute considérable à cause de la cherté du pain. Les capitouls l'avoient fixé à quatre sols la livre; les boulangers ont refusé de le donner à ce prix. Le peuple s'est révolté & a enfoncé les boutiques de ces artisans; il a fallu prendre les armes, & il y a eu plusieurs hommes de tués. Malheureusement ce ne sont que des feux de paille qui ne sont pas nourris, soutenus, opiniâtres comme les nôtres. On pourroit dire des Anglois ainsi que des abeilles. *Animas in vulnere ponunt.*

Paris, ce 22 juin 1772, 1



L E T T R E VII.

Combat de la Belle-Poule. Hostilités commencées. Lettres du ministre. Nouveaux armemens. préparatifs de descente. Nouvelles de l'escadre du comte d'Estaing.

BIEN des gens, Milord, se flattoient encore ici de la continuation de la paix, parce qu'ils ne lisoient point de manifeste; comme si l'on ne se passoit pas aujourd'hui de cette vaine formalité; comme si la guerre dernière n'avoit pas commencé sept ans avant les écrits hostiles; que dis-je, presque au moment même où le traité de paix venoit de se signer (1); comme si enfin la dé-

(1) Deux mois après le traité d'Aix la Chapelle en 1748, la France s'empara des îles neutres de l'Amérique; en 1749 & 50, il y eut entre les deux nations diverses escarmouches près de la Nouvelle-Ecosse; en 51, un corps de François & d'Indiens s'empara, près d'Halifax, de la ville d'Yarmouth; il y eut quelques habitans tués, un plus grand nombre fut fait prisonnier: en 52 les François commencerent les hostilités dans les Indes orientales, où le général Lawrence les repoussa; en 54, ils donnerent lieu au celebre Washington, alors colonel, de se distinguer dans une premiere affaire où il eut l'avantage; dans une seconde, accablé par le nombre, il fit une capitulation honorable; la même année les hostilités continuoient dans les Indes orientales; au commencement de 1755, la France s'occupa d'armemens considérables à Brest, à Rochefort, à la Rochelle & à Toulon. Les

claration du marquis de Noailles en se retirant de Londres n'en étoit pas une très-sérieuse & vraiment offensive. Ce qui rassuroit ces politiques & les confirmoit dans leur opinion, c'étoit la circonspection de l'Angleterre à l'égard des navires du commerce françois que les vaisseaux & escadres de S. M. Britannique inquiétoient moins que jamais, lorsqu'ils n'étoient chargés que de marchandises innocentes, & ne fouilloient point quelquefois, surtout aux attéragés de France. Ils attribuoient cette modération apparente à la crainte des menaces de S. M. très-chrétienne, & il paroît qu'en effet tels étoient les ordres de l'Amiral Kœppel, qui, dans sa lettre à l'amirauté même depuis le combat de l'*Arétuse* & de la *Belle-Poule*, annonce qu'il a laissé passer au milieu de sa

escadres françoises & angloises firent voile pour l'Amérique septentrionale; les mers furent couvertes de vaisseaux des deux nations; tout fut en combustion; les Anglois leur prirent cette année environ 8000 matelots à bord; mais ils furent alarmés par les apparences d'une descente projetée, & ils appelèrent à leur secours des troupes étrangères. La guerre continuoit toujours dans les Indes orientales; l'année 1756 fut remarquable par le combat naval que se livrerent devant Minorque les amiraux Byng & la Galissonnière; les François prirent Minorque & s'emparèrent de quelques factoreries dans les Indes orientales; cependant les hostilités devenoient plus vives dans l'Amérique septentrionale; les escarmouches étoient fréquentes & les succès partagés: ce fut enfin cette année qu'en mai l'Angleterre se détermina à déclarer la guerre à la France, qui lui rendit son compliment le mois suivant.

flotte, sans les molester, plusieurs navires marchands, qu'il n'a pas cru convenable de les interrompre en aucune manière dans leur voyage. Et des nouvelles récentes des ports apprennent que l'amiral Byron s'est conduit avec la même sagesse (1) : mais de ce qu'on met quelque intervalle entre l'insulte & la vengeance, il ne s'ensuit pas qu'on n'ait pas droit de recourir à celle-ci, ou qu'on y renonce. Cette conduite prouve seulement l'incertitude, la pusillanimité ou même l'impuissance de l'Angleterre. Peut-être nos ministres étoient-ils bien-aisés de s'assurer avant des dispositions des autres puissances & surtout de celles de l'Espagne ; peut-être sous ce calme extérieur, attendoient-ils le moment d'en sortir par quelque coup d'éclat. Tranquilles sur le premier point, puisque nul souverain n'a voulu jusqu'à présent admettre à sa cour aucun des députés insurgens rassemblés à Paris à cet effet, & que S. M. Catholique non seulement envoie un ambassadeur à Londres (2), mais a suspendu ses

(1) Extrait d'une lettre de Nantes du 2 Juillet. . . .
Un capitaine de navire marchand, à son arrivée dans ce port, vient de déposer aujourd'hui qu'il avoit rencontré le 17 juin en revenant du Port-au-Prince à 250 lieues à l'ouest des côtes de France l'amiral Byron faisant route pour la Nouvelle-Angleterre. Il a ajouté que ce général avoit fait visiter son navire par une frégate de son escadre, & ne lui avoit fait aucun mal.

(2) Cet ambassadeur, qui se nomme le comte d'Almodovar, parti de Bordeaux le 24 juin pour se rendre à Paris, y est en ce moment. Il y doit passer quelques jours & a de fréquentes conférences avec les ministres.

armemens de Cadix (1), ils ont cru devoir mettre à profit ce tems de sécurité pour manifester le juste ressentiment de S. M. Britannique. Ils ne pouvoient plus douter des projets hostiles de la France : tous les bureaux de Versailles, si secrets d'ordinaire, en retentissoient ; toutes les côtes de Flandres, de Normandie ; de Bretagne, étoient hérissées de canons (2), remplies de troupes ; on parloit hautement d'une descente en Angleterre (3) ; ils se voyoient forcés de pren-

(3) Extrait d'une lettre de Cadix du 26 mai. . . . Quoique nos gallions tant attendus, ne soient pas arrivés, la cour est tranquille à leur égard, puisqu'elle a donné ordre de caler les mâts des vaisseaux de l'escadre en rade, & de déseuverguer les voiles.

(1) Extrait d'une lettre du Havre du 29 avril. . . . Dans la dernière guerre, par une négligence impardonnable, nos côtes, faute d'être bien fortifiées & bien garnies, étoient ouvertes de toutes parts aux descentes & aux dévastations des Anglois, & cette négligence du ministre a été funeste aux diverses provinces où abordoit l'ennemi, & auroit pu l'être davantage s'il eût eu un peu plus de hardiesse & de connoissance du local ; aujourd'hui les côtes de Picardie & de Normandie sont couvertes de fortins & hérissées de batteries formidables, ainsi que celles des autres provinces, & l'on ne critique pas moins cet excès de précaution comme une dépense énorme inutile dans la circonstance.

(1) Extrait d'une lettre de Versailles du 7 mai. . . . On se rappelle que dans la guerre de 1744, où il fut beaucoup question de faire une descente en Angleterre, le maréchal de Saxe eut la hardiesse d'entreprendre un voyage dans ce royaume pour connoître les lieux praticables à cet effet & sonder les bords. Après avoir bien mûri ce

dre un parti décisif , & ayant laissé à l'amiral Keppel (*) carte blanche à cet effet, celui-ci a préféré d'engager la querelle avant que toutes les forces de Brest fussent rassemblées. Il s'est imaginé qu'on ne laisseroit pas impunément attaquer quelques frégates d'observation , que les vaisseaux prêts sortiroient , & qu'ayant une supériorité décidée , surtout si Byron étoit encore avec lui , ainsi qu'on le présume , il pourroit écraser d'un seul coup la marine renaissante de la France. Cette belle spéculation n'a point eu lieu par la prudence de M. d'Orvilliers & par la résistance courageuse de M. de la Clocheterie : la frégate assaillante, à la vue d'une escadre qui pouvoit la soutenir, bien loin de s'emparer de la frégate françoise, a pensé tomber au pouvoir de celle-ci.

Comme ce premier combat très-intéressant ne sauroit être constaté par trop de relations , voici cel.

projet dans sa tête, & combiné les moyens de l'exécuter, comme il se trouvoit en état de le tenter, la paix se fit & le rendit inutile. Il en confia alors les plans au comte d'Hérouville qui servoit sous ses ordres, avec promesse de ne jamais le révéler qu'au moment où l'on songeroit à l'effectuer. C'est ce dont s'occupe aujourd'hui le ministère.

(*) Cet amiral avoit appareillé de Portsmouth le 12 juin avec 21 vaisseaux de ligne, trois frégates, deux corvettes & un brûlot; il avoit été précédé le 9 par l'amiral Byron sorti de Plymouth avec treize vaisseaux de ligne.
(Note de l'éditeur.)

celle que j'en ai reçue de Brest , rédigée de sang froid par un homme instruit qui n'est point officier de la marine royale ou auxiliaire , qui n'est pas même du corps de l'administration , mais qui a interrogé des témoins de chaque espece & s'est donné le tems d'en rassembler toutes les circonstances , d'en vérifier , combiner , peser tous les rapports , afin d'en extraire la vérité.

Depuis longtems (1) on détachoit de Brest des frégates & autres bâtimens légers qui alloient à l'ouvert de la Manche , chargés de reconnoître les forces qui pourroient sortir des ports de l'Angleterre , qui rentroient au bout de huit jours environ , rendoient compte de ce qu'ils avoient vu , & étoient à l'instant remplacés par d'autres. On venoit d'apprendre tout récemment que nos rivaux , bien en arriere sur les secours à envoyer en Amérique , vouloient nous primer par leur escadre d'observation , & que l'amiral Keppel étoit à la mer à la tête d'une armée navale considérable en y comprenant la portion destinée à suivre l'escadre du comte d'Estaing. Nous n'étions pas sans inquiétude sur trois de nos frégates & un lougre qui n'étoient pas rentrés , & bientôt nous apprîmes qu'ils étoient tombés au pouvoir de l'ennemi , à l'exception de la *Belle-Poule* dont le capitaine s'est couvert de gloire. C'est M. de la Clocheterie , d'un nom fort ordinaire ; mais

(1) Ceci est extrait d'une lettre datée du 29 juin.

déformais immortel. Cet officier, simple lieutenant de vaisseau, n'annonçoit pas les grandes qualités qu'il a déployées en cette occasion. Il en a montré de toutes les especes, dignité, prudence, fermeté, bravoure, intelligence, adresse, intrépidité.

Le 17 juin au matin, M. de Clocheterie ayant eu connoissance de l'armée navale angloise, fût d'ailleurs de l'excellence de la marche de sa frégate, voulut l'observer mieux, & remplir ses ordres. Il avoit avec lui le lougre *le Coureur* (1); il s'avança avec précaution, & ne tarda pas à être chassé vigoureusement par une frégate & un cutter de même force à peu-près; il se contenta d'éviter de tomber dans l'escadre ennemie, & se laissa joindre au bout de quelques heures par l'*Aréthuse*, c'est le nom de sa rivale; il ne vouloit pas avoir l'air de fuir; il se crut en état de s'y mesurer, si c'étoit nécessaire. Le capitaine Marshall, qui la commandoit, lui proposa de venir parler à son général; c'est un usage de la mer, même en tems de paix que le vaisseau le plus gros fasse mettre en panne l'autre & l'oblige à cette espece de soumission, suite de la premiere loi, de la loi du plus fort. En tout autre, peut-être, M. la Clocheterie se fût-il conformé à la regle, mais dans une circonstance aussi critique, il crut devoir soutenir l'honneur du pavillon; d'ailleurs,

(1) Commandé par M. chevalier de Razilly.

il se voyoit trop loin des Anglois pour appréhender d'être enveloppé. Il répondit fierement qu'il n'avoit d'ordre à recevoir que du roi son maître, qu'il n'en feroit rien & cependant se tira en même tems de la position fâcheuse où l'avoit adroitement mis le capitaine Marshall en le prenant par la hanche à portée du pistolet; celui-ci non moins fier lui envoya un coup de canon, auquel le François répondit par toute sa bordée. Le combat ainsi engagé d'une façon très-meurtrière, dura plusieurs heures & tourna enfin au désavantage de *l'Aréthuse* absolument maltraitée dans ses mâts, dans ses voiles & dans ses agrès, enforte qu'il fallut lui envoyer du secours & la remorquer. Alors M. de la Clocheterie, hors d'état de soutenir un second combat trop inégal, porta précipitamment vers la terre & mouilla au milieu des roches à Abrevrach, petit havre de la côte non loin de Brest, où, après s'être moqué de deux vaisseaux de ligne anglois, qui l'ont conservé quelque tems, il est rentré aux acclamations de la rade. M. le duc de Chartres s'est transporté à l'instant à bord, a embrassé M. de la Clocheterie, a complimenté tout l'état major, ainsi que l'équipage extrêmement sensible à cet honneur, & encore plus à une bourse de louis qu'il a distribués.

L'action a été des plus sanglantes, on compte 40 morts à bord de la *Belle-Poule* & 57 blessés.

Le capitaine a une contusion à la tête, & une

autre à la cuisse. M. de St. Marfaulx, lieutenant de vaisseau, son second, a été tué.

M. de la Roche de Kerandraon, enseigne, ayant eu le bras cassé au commencement de l'action, s'est fait mettre un premier appareil sur sa blessure & est venu reprendre son poste.

On loue beaucoup M. de Capellis, enseigne de vaisseau, qui a montré la plus grande bravoure & a surtout animé les matelots. Il n'est pas jusqu'à MM. Basterot & chevalier de la Galernerie, gardes de la marine, dont on vante la bonne conduite, au dessus de leur âge.

Mais on ne parle guere des officiers auxiliaires. On doit cependant leur rendre une justice que leur accorde le capitaine plus généreux ; c'est qu'ils ont beaucoup servi à faire la manœuvre que les autres n'entendent pas aussi bien ; c'est que MM. *Damard* & *Sbirre* ont parfaitement secondé le chevalier de Capellis qui commandoit la batterie, c'est que M. Bouvet, blessé grièvement, n'a point voulu quitter le pont pour se faire penser, & pendant que M. de la Clochette dirigeoit plus spécialement le combat, il faisoit exécuter les évolutions rapides & hardies, auxquelles la frégate a dû son succès & son salut. Publiez cela, Monsieur, sur les toits, vérité désagréable à Messieurs de la marine, qu'ils taisent soigneusement, & dont ils voudroient effacer jusqu'au souvenir.

Il étoit de la politique de faire sonner bien haut cette action & d'accorder des graces éclatantes.

tantes à tous ceux qui y avoient concouru. Aussi M. de la Clocheterie, quoique très-éloigné du grade par son rang, a reçu sur le champ le brevet de capitaine de vaisseau; M. de la Roche de Kerandraon, la croix de St. Louis accompagnée d'une pension; M. Rouvet, qui n'étoit lieutenant de frégate que pour la campagne, a été fait lieutenant de frégate en pied. Enfin S. M. a donné des témoignages de satisfaction à tous les officiers & gardes de la marine.

S. M. a pareillement accordé une pension sur les fonds des invalides de la marine, à Mlle Gréen de St. Marfault, sœur de l'officier de ce nom qui a été tué dans le combat. Elle a pourvu d'ailleurs au sort des veuves & des enfans des officiers mariniens & matelots tués dans l'action, & elle a accordé aux blessés des gratifications proportionnées à leur blessures, ainsi qu'une gratification générale à tout l'équipage, au partage de laquelle (ce dont on ne connoît point d'exemple) les veuves des morts seront admises.

Tant de faveurs avoient été précédées d'une belle & longue lettre du ministre à M. de la Clocheterie, dont il a été répandu des copies en profusion dans le port & sur les vaisseaux. Dans cette épître qui ne tient rien de la fécheresse ministérielle (1), M. de Sartines lui dit avec

(1) Cette lettre est datée de Versailles le 23 juin 1778 & commence ainsi „ M. le comte d'Orvilliers m'a en-
voyé, Monsieur, le récit que vous lui avez adressé du

l'effusion de cœur d'un ami envers son ami , & que les critiques appellent *diffusion* de la part d'un écrivain des bureaux de Versailles : „ Votre „ récit a été mis sous les yeux de S. M. ; elle „ me charge expressément de vous marquer com- „ bien elle est satisfaite de la fermeté & de la „ valeur avec lesquelles vous avez défendu sa fré- „ gate & soutenu l'honneur de son pavillon. Il „ ne lui a point échappé que la frégate angloise „ combattant avec son escadre , avoit sur vous „ par cette circonstance , un avantage de position „ qui ajoutoit à sa force , & qu'il ne falloit pas „ moins que la bravoure & l'intrépidité dont „ vous avez donné l'exemple à vos officiers & „ à votre équipage pour parvenir à obliger à la „ fuite un ennemi qui se sentoit appuyé & qui „ étoit assuré à tout événement , de pouvoir se „ réfugier sous le canon de son escadre.”

„ S. M. a vu avec intérêt le détail dans le- „ quel vous êtes entré ; elle a *bien voulu* (1) me „ marquer le regret de la perte de M. de Gréen „ de St. Marsault , dont elle connoissoit le mé- „ rite , & celle de tous les braves gens qui ont „ péri en combattant sous vos ordres.”

„ combat que vous avez rendu le 17 de ce mois , contre „ une frégate angloise de 28 canons , à la suite de l'insul- „ te qu'elle avoit osé faire au pavillon du roi.”

(1) On critique beaucoup à Paris cette expression de *bien voulu* , comme s'il étoit contraire à la dignité royale d'avoir un cœur , d'être sensible à la perte de ceux qui s'immolent pour leur souverain , & que la reconnaissance ne fût pas un devoir commun aux rois & aux sujets.

Dans le reste de la lettre (1) le ministre reprend les détails de celle de M. de la Clochette, & y répond article par article, & l'on ne peut qu'admirer le courage de l'un & de l'autre, d'oser nommer M. Bouvet, officier auxiliaire, & d'en faire une mention honorable. Il termine ainsi : „ Je ne doute pas que vous ne mettiez „ tout en usage pour retirer votre frégate du „ mouillage que vous avez été forcé de prendre ; „ c'est le théâtre de votre gloire, & je suis „ assuré que la *Belle Poule*, sous votre commandement, ne démentira jamais la célébrité que „ votre valeur vient de lui acquérir. J'ai l'honneur d'être." &c.

Enfin, il n'est pas jusqu'à la clôture dont les officiers ne soient enchantés. Le protocole en est absolument changé, & au lieu du *je suis très-parfaitement à vous*, formule d'usage, surtout envers un simple lieutenant de vaisseau, le secrétaire d'état, le représentant du monarque, parlant en son nom, le traite d'égal à égal & lui ajoute qu'il a l'honneur d'être &c.

(1) Le voici, Milord, pour ne vous rien laisser perdre de cette pièce historique. „ Elle (S. M.) a été très-fatiguée „ faite du courage qu'a montré M. de la Roche de Kerandraon, en remontant sur le pont aussitôt qu'on a eu „ mis le premier appareil à son bras, qui avoit été cassé „ après une heure & demie de combat.”

„ Elle a été pareillement satisfaite de la fermeté de M. „ Bouvet qui, quoique blessé très-grièvement, n'a pas „ voulu quitter son poste pour s'aller faire penser.”

Ce n'est pas tout. Cette lettre est suivie d'un *Postscriptum* de la propre main du ministre, & les phrases courtes & hachées dont il est composé annoncent la foule des idées & des sentimens d'un homme transporté de joie & absolument hors de lui-même... „ Le roi est parfaitement content de vous, votre combat vous fait honneur; il est de bon exemple; votre bravoure „ sera sûrement toujours la même; je vous procurerai les moyens de l'exercer. Vous avez „ bien justifié le choix que j'ai fait de vous „ pour commander; votre réputation l'avoit décidé, & aujourd'hui vos actions parleront „ pour vous.”

M. de Sartines répète encore pour la quatrième ou cinquième fois que S. M. est très-satisfaite, qu'il est très-satisfait (1) & il finit par dire que le roi veut savoir des nouvelles des contusions de M. de la Clocheterie, de l'état de M. de la Roche de Kerandraon & des suites de la blessure de M. Bouvet. C'est ce nom que Messieurs de la marine trouvent de trop. A la bonne heure que le monarque s'informe de la santé de

(1) Voici le reste de ce *Postscriptum*, non moins à conserver en son entier que la lettre. „ Vous avez été bien secondé par votre état major & votre équipage; S. M. en est aussi très-satisfaite, & je vous charge de leur transmettre cette satisfaction & mon estime.

Le roi a perdu un bon officier en la personne de M. de St. Marfaulx; je le regrette comme tel, & je partage votre douleur de sa perte.

les officiers; mais d'une espece de matelot renforcé, c'est faire descendre trop bas la majesté royale, c'est la familiariser, c'est l'avilir....

Voilà de ces propos, Milord, qu'on ne pourroit croire, même en les entendant pour la première fois, & à moins de connoître le génie de la marine françoise. Pour moi, qui viens de voir de près ces Messieurs; je n'en doute pas & je vous certifie qu'ils en sont très-capables. Du reste, la joie de M. de Sartines est très-bien exprimée dans cette lettre. Depuis le combat de la *Belle-Poule* il est tout radieux, comme s'il l'avoit soutenu lui-même. La nouvelle de la prise des deux frégates la *Lycorne* & la *Pallas* (1) & du Lougre le *Coureur*, amariné à la même épo

(1) La *Lycorne* de 32 canons & de 240 hommes d'équipage, commandée par M. de Balizal, fut invitée le 17, ainsi que la *Belle-Poule*, à venir parler à l'amiral Keppel, & cette invitation se faisant par un vaisseau d' ligne, il fallut s'y conformer; mais on l'avoit conservé & on ne l'envoya à Plymouth comme prise que lorsque la *Belle-Poule* eut livré son combat & que la *Lycorne* ayant voulu s'échapper, eut lâché hostilement sa bordée, & eut blessé plusieurs hommes sur un des vaisseaux qui la gardoient.

La *Pallas* a été prise le 18: elle est commandée par M. de Raufanne, aussi lieutenant de vaisseau. Elle a de 32 canons & de 220 hommes d'équipage.

Le Lougre le *Coureur*, de conserve avec la *Belle-Poule* & se conformant à sa manœuvre, s'étoit battu contre le cutter anglois; mais moins heureusement, & fut pris au bout d'une heure. C'étoit un jeune enseigne peu expérimenté qui le commandoit.

que, n'ont que foiblement altéré son enchantement & celui des Parisiens. Cet enchantement, il est vrai, est fondé moins sur la découverte d'un officier de la marine sachant se battre & fournissant un exemple bien propre à ranimer l'émulation du corps, que sur ce que les Anglois, en se rendant agresseurs, viennent de donner le signal d'une guerre que dans l'étroite équité on regardoit comme peu honnête jusqu'à présent.

Pour moi, qui persiste à croire que ce n'est pas toujours en tirant du canon qu'on se déclare ennemi, que la démarche du marquis de Noailles étoit vraiment hostile, je ne trouve pas même que dans cette occasion l'Amiral Keppel ait eu tort. Il a regardé avec raison, les deux frégates à la poursuite comme deux espions dont il étoit bon de s'assurer en les interrogeant, suivant le droit des gens : la *Belle-Poule* n'a répondu qu'à coups de boulets, & par cette conduite a nécessité la première l'effusion du sang ; c'est elle qui a provoqué : notre général s'est très-bien conduit, & n'a rien à se reprocher. Bien plus : je vois ici beaucoup de François sensés qui pensent de même, qui admirent le sang-froid de l'amiral Keppel, son esprit pacifique en n'envoyant du secours à l'*Aréthuse*, que lorsqu'elle en a eu besoin pour sa propre conservation, & non à dessein de s'emparer de la *Belle-Poule*, ce qu'il auroit fait plutôt, s'il en eût eu d'abord le projet. Ces politiques ne doutent pas que M. de la Clocheterie tant exalté, n'eût été désapprouvé

Si le succès n'avoit couronné son agression. Quoi qu'il en soit, la fermentation est générale : on ne parle que de se battre, & en attendant ces jeux plus sanglans, le ministre, pour amuser le roi & la famille royale, a fait figurer en relief le port & la rade de Brest où sont tous les vaisseaux & bâtimens de l'escadre dans leur position respective ; ils ont des banderoles, où sont inscrits leurs noms, & d'habiles marins leur font faire les évolutions & simulacres de combats qui se répètent aujourd'hui à Brest & auxquels préside le duc de Chartres ; le public est admis à ces spectacles dans la galerie

L'escadre, augmentée de sept vaisseaux (1), est définitivement portée à 32, & cet effort est considérable. Suivant ce que vous me marquez, il paroît que nous n'en pourrions pas faire davantage ; en outre, les vaisseaux françois auront plus que jamais leur supériorité ordinaire d'équipages, puisque les nôtres sont aussi foibles en

(1) Il faut ajouter aux 25 dont je vous ai envoyé la liste ceux-ci.

<i>Noms.</i>	<i>Canons.</i>	<i>Capitaines.</i>
Le Diadème	74.	MM. de la Cordonnie.
Le vengeur	64.	le comte d'Ambliment.
L'Actionnaire	64.	de Proissy.
L'Indien	64.	de la Grandiere.
Le Trion	64.	de Ligondais.
L'Amphion	50.	de Trobriant.
Le Fier	50.	vicomte de Turpin.

hommes que vous le dites. Pour suffire à la multitude des armemens, on embarque à Brest outre les soldats de marine, des soldats de terre dans certaines proportions, c'est-à-dire à peu-près un sixieme des premiers dont un tiers des seconds (1). Il y a eu une seconde promotion de lieutenans de vaisseau, & une immense d'enseignes (2), & cependant il a été en outre délivré peut-être cent cinquante brevets de lieutenans de frégate pour la campagne (3). Vous avez vu que sur la seule frégate la *Belle-Poule*, il y en avoit trois. C'est de ce mélange d'officiers de mer, de terre (4) & d'officiers bleus, que je tire mon grand espoir, il en doit résulter nécessairement

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 13 avril. . . . Pour compléter les soldats de marine qui doivent être répartis sur les vaisseaux & ne sont pas en nombre suffisant, on fait embarquer 1500 hommes de divers régimens qui sont ici ou dans les environs.

Un vaisseau de 64 aura 90 soldats, savoir 60 hommes de marine & 30 de terre, les plus gros vaisseaux en prendront dans la même proportion.

(2) Le 1er avril il a été fait environ 40 lieutenans de vaisseau & 100 enseignes.

(3) Extrait d'une lettre de Brest du 8 mai Nos états d'armemens sont enfin complets au moyen d'officiers *bleus*. Ce sont des officiers marchands ou étrangers à la marine du roi, à qui l'on donne des brevets de lieutenans de frégates pour la campagne: il faut qu'ils aient au moins trois ans de navigation comme officiers.

(4) Il a fallu nécessairement embarquer des officiers de terre de chaque corps d'où l'on a tiré des soldats, pour les commander.

une zizanie épouvantable , des querelles interminables (1) & conséquemment beaucoup de désordre. Voilà la vraie cause du départ précipité de M. le duc de Chartres. Ce prince est parti depuis plus de six semaines (2) avec la qualité *d'inspecteur général de l'armée de Brest*. On assure que le roi lui a recommandé non-seulement de remettre la bonne intelligence entre les deux corps d'officiers de terre & de mer ; mais même entre ceux-ci , & surtout de témoigner beaucoup de bienveillance aux auxiliaires , de leur faire l'honneur de les admettre à sa table & de les inviter souvent, afin d'habituer Messieurs de la marine à les voir de meilleur œil. Tout ce qu'on

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 18 mai. . . . Depuis le 15 les troupes destinées à compléter les détachemens des troupes du corps royal de la marine, sont embarquées. Les officiers sont logés à bord des vaisseaux avant les auxiliaires, ce qui fait contestation & sera la matière d'une décision du ministre.

Une autre difficulté plus grande, c'est que les troupes de terre veulent prendre partout la droite sur les troupes de la marine, suivant l'ancienneté des régimens : celle-ci consent à n'avoir à terre que la gauche, mais à bord des vaisseaux, dans le port & à l'arsenal, exige la droite dans tous les cas. Cependant la terre jouit provisoirement de cet honneur pour maintenir l'union, mais on attend sur le fonds une lettre du ministre.

(2) Bulletin du Palais Royal du 24 mai. . . M. le duc de Chartres est arrivé le 19 à Brest à 8 heure du soir & a dû coucher dès le soir à bord du *Saint-Esprit*. Le 20 il devoit commencer son inspection en qualité *d'inspecteur général de l'armée de Brest*.

a écrit jusqu'à présent à cet égard, ne donne pas grande confiance qu'il réussisse.

Au surplus, dès qu'il fut arrivé, il commença son inspection, dont le premier effet fut d'obliger tout le monde de coucher à bord. Chaque jour il visitoit quelque vaisseau & y faisoit faire des manœuvres qui lui apprenoient son métier, en le rappelant aux autres (1) : pour délasser son altesse, on entremêloit ces travaux de fêtes (2), & bientôt ennuyé du métier, au lieu d'une tournée sérieuse qu'il devoit entreprendre sur les batteries (3), il est allé faire le phisicien & visiter les mines. Tout cela est encore de ressource

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 25 mai... Les manœuvres que fait faire M. le duc de Chartres sont de déseuverguer & enverguer les voiles, de passer & repasser les mâts de hune, de gréer les vergues de hune & les remplacer par celles de rechange : il fait aussi faire l'exercice du canon à feu, celui de la mousqueterie.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 25 mai... Demain 26, M. le comte d'Orvilliers donne à dîner à bord de la *Bretagne* à S. A. Sérénissime. Tous les capitaines en seront ; on boira à la santé du prince & tous les généraux commandans feront tirer 21 coups de canon à leur bord ; les autres vaisseaux n'en tireront que 19 ; l'ordre est donné.

(3) Extrait d'une lettre de Brest du 29 mai... M. le duc de Chartres continue son inspection, qui n'est pas finie ; elle doit durer 20 à 25 jours. On croyoit qu'il iroit ensuite visiter les batteries de la marine qui sont de son ressort, y faire faire toutes les épreuves nécessaires pour juger si elles sont en bon état & bien manœuvrées ; mais il ira avant visiter les mines.

pour nous, Milord, & un prince du sang de cette espèce, au lieu de produire l'heureux succès qu'on attend par son exemple & par l'émulation qu'il doit inspirer, ne servira qu'à embarrasser, qu'à occuper beaucoup de monde autour de lui, qu'à inspirer la mollesse & entretenir le luxe déjà trop répandu dans les escadres françoises.

Cependant, depuis son retour & le combat de la *Belle-Poule*, comme il est question de guerroyer sérieusement & que les ordres sont que M. d'Orvilliers se tienne prêt à appareiller, que S. A. qui avoit grand desir de revenir voir les filles de Paris, ne peut plus s'écarter & découcher, & qu'il lui faut toujours quelque spectacle, il y a eu divers simulacres de combat & surtout celui de descente à terre défendue par l'ennemi & attaquée par les équipages & troupes des vaisseaux de l'armée navale (1). Ce jeu-là n'est point affecté sans dessein, & l'on a eu soin de remplir de son récit toutes les gazettes, afin qu'il parvienne à Londres. La politique est de nous inspirer la crainte d'une invasion, qu'il y a cent contre un à parier que les François n'oseroient tenter, mais contre laquelle il est cependant in-

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 19 juin.... Il y a eu mercredi en présence de M. le duc de Chartres un simulacre de descente sous trois divisions, de 8 chaloupes chacune. M. de la Motte-Piquet en commandoit une, M. de Briquerville une autre, & M. de l'Archangel la troisième. On en a été fort content.

dispensable de se préparer. Il est certain que les préparatifs sont formidables à Dunkerque (1) ; qu'on compte 100 bataillons & 40 escadrons cantonnés sur les côtes depuis ce port jusqu'à Nantes ; on ne croit pas qu'il y ait de camp pour ces troupes ; mais étant ainsi réparties sur les frontières maritimes, elles seront faciles à ressembler au premier coup de tambour. On a d'ailleurs eu la précaution de leur donner des chefs & un état-major. Dix lieutenans généraux (2), vingt-trois maréchaux de camp (3) sont nommés pour servir dans cette armée & ont reçu l'ordre d'être rendus au 1^{er} juillet à leur poste respectif. M. de Guibert, jeune militaire, dont je vous ai parlé
avec

(1) Extrait d'une lettre de Dunkerque du 15 mai. . . M. le prince de Robesq, qui commande ici, a nombreuse compagnie sous ses ordres, savoir quatre régimens d'infanterie, qui sont Soissonnois, Bretagne, Anhals & Penthièvre, le régiment de la Ferre artillerie, & les dragons de Noailles. Le service se fait avec une régularité extrême, comme si l'on étoit en pleine guerre & qu'on craignît un coup de main des Anglois.

Les sept navires de cette nation, arrêtés ici lors de l'embargo du mois de mars, y sont toujours.

Il y a beaucoup d'artillerie, & l'on éprouve actuellement 400 pieces de canons ; on ne fait ce que tout cela deviendra, mais notre état de défense est une dérision, & bien des gens croient qu'il s'agit bien plutôt d'attaquer, ou du moins de se faire craindre à nos rivaux. . .

(2) Voyez ma lettre précédente en date du 22 juin.

(3) Voyez ma lettre précédente en date du 22 juin.

avec distinction en est le major général, & M. le chevalier de Coigny, plein d'ardeur & d'amour pour son métier, en est l'aide-major principal. Enfin, MM. de Gribeauval & de Villepatour sont pour le service de l'artillerie. C'est décidément le maréchal de Broglie qui la commande (1). Le ministre de la guerre avoit proposé à S. M. le prince de Condé, M. de Voyer, M. de Maillebois & divers autres. Le roi, sans en accepter aucun, s'est ressouvenu de celui-ci & l'a nommé de son propre mouvement. On ne doute pas que l'affection dont feu M. le dauphin honoroit ce maréchal, n'ait beaucoup contribué à ce choix & qu'il ne fût désigné d'avance dans les instructions laissées par cet auguste père à son fils, instructions qu'il s'est fait un devoir de suivre jusqu'à présent.

La jalousie ne manque pas de critiquer ce général : on dit qu'il est dévot, que c'est une créature des jésuites ; un jésuite de robe courte qui leur est toujours attaché ; qu'il est minutieux, timide, peu aimé du soldat ; en un mot, que c'étoit l'homme le moins propre à une expédition exigeant surtout de l'activité, de la confiance & de l'audace.

Cependant, il paroît avoir le vœu de la nation, du moins à en croire le propos que Voltaire tint peu après le jour de sa nomination. Il

(1) Il a été nommé le 19 mai, 1756.

se trouvoit chez Mad. la Maréchale de Luxembourg : il fut question de la guerre ; cette Dame en déplorait les suites & souhaitoit que la France & l'Angleterre entendissent assez bien leurs intérêts & ceux de l'humanité pour ajuster leurs différens sans effusion de sang & par un bon traité de paix : *Madame*, dit le philosophe bouillant, en montrant l'épée du maréchal de Broglie qui étoit présent, *voilà la plume avec laquelle on doit signer ce traité.*

Quoi qu'il en soit, le ministre piqué de voir que M. de Broglie étoit choisi préférablement à ceux qu'il avoit proposés au roi, a cherché indirectement à le dégoûter, soit en restreignant son district aux côtes de Normandie & de Bretagne, soit en lui ôtant le choix des officiers généraux à servir sous ses ordres ; mais ce qui a été le plus sensible au maréchal, ça été de se voir séparé de son frere le comte de Broglie, qu'il se flattoit d'avoir auprès de lui, & avec lequel il a toujours servi. M. de Montharrey peignit au roi celui-ci comme un officier brouillon, altier, détesté des troupes & de ses camarades, & trop dangereux par l'ascendant qu'il avoit sur l'esprit de l'autre. Envain le maréchal insista & fut à S. M., lui représenta qu'il avoit besoin des secours du comte : le roi lui répondit qu'il n'avoit contre son frere aucune raison de mécontentement ; que si les circonstances devenoient difficiles, il consentiroit à les réunir. Ces paroles consolantes du roi, le commandement donné au comte

Dans les trois évêchés (1), mission qui en le condamnant à l'inutilité, prouvoit cependant qu'il n'étoit pas disgracié ; enfin , les conseils même & les instances seules de celui-ci ont engagé le maréchal à ne point remettre son généralat, ainsi qu'il en menaçoit ; mais il en résulte une division entre les bureaux & l'armée dont nous avons à nous féliciter encore & qui dans le cas où , contre toute attente , la descente auroit lieu , peut nous être d'un grand secours & nous sauver.

Malgré tant de préparatifs , quoique depuis longtems on accueille ouvertement dans les ports de France les corsaires américains & leurs prises (2), sans aucune des restrictions qui avoient

(1) Le 18 mai le roi avoit arrangé d'envoyer le comte de Broglie dans les trois évêchés ; mais ce ne fut que le 25 que sa destination fut irrévocablement arrêtée & manifestée.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 8 mai. . . Un corsaire bostonien croisant dans la manche, fait souvent des prises qu'on amène dans ce port, où l'on les reçoit aujourd'hui sans difficulté, & même avec des éloges & des encouragemens.

Extrait d'une lettre de Versailles du 15 mai. . . . On parle beaucoup d'un corsaire américain, nommé *le Ranger*, commandé par le Sieur Jean Paul Jones, parti de la Nouvelle Angleterre le 1er novembre 1777 & arrivé à Nantes le 2 décembre. Il passa de Nantes à la baie de Quiberon, où il se tint comme caché pendant trois semaines lors des plaintes du lord Stormont. Il revint à Brest, d'où il appareilla au commencement d'avril & fit plusieurs prises aux Anglois, entre autres un navire allant de Londres à

lieu l'an passé, & même au commencement de celle-ci; quoiqu'on attaque & arrête au contraire nos corsaires armés contre eux (1); quoique les amirautés aient déjà reçu l'ordre d'encourager les expéditions pour la course & que par l'attention spéciale du gouvernement envers la classe des marins, on juge du besoin qu'il en a (2), on continue à se donner un air de modération qui sied bien surtout quand on a la force de son côté; on ne regarde le combat des deux frégates que comme une *rixé maritime* (C'est ainsi qu'on l'appelle à Versailles) & l'on a seulement dépêché à la cour de Londres pour demander satisfaction de l'insulte faite au pavillon françois en cette occasion; mais on ajoute qu'on a eu

Dublin avec le bagage du général Irwine qu'il envoya à Brest. Ce même corsaire a combattu une frégate angloise de 22 canons, & dont l'équipage étoit plus du double du sien, l'a forcée de se rendre & l'a conduite de nouveau à Brest.

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 12 juin. . . M. de Tilly, lieutenant de vaisseau, commandant la frégate *la Concorde* qui croise, a pris un corsaire anglois de 8 canons & l'a ramené dans ce port. . . .

Extrait d'une lettre de Brest du 29 juin. . . Deux de nos frégates se sont emparés de deux corsaires de huit & de dix canons croisant sur Ouessant, & les ont emmenés en ce port.

(2) Il s'agit d'une déclaration du roi donnée à Versailles le 21 mars 1778 & enregistrée au parlement le 22 mai, qui renouvelle les privilèges accordés aux gens de mer, les rend uniformes, & même les augmente en raison de leur bonne volonté & de leur zèle.

tout récemment la réponse : que S. M. Britannique a fait dire par son ministre, qu'après la conduite de la France à son égard, elle n'étoit point dans le cas d'entrer en explication & n'avoit aucun compte à rendre de sa conduite. On ne doute pas aujourd'hui que le comte d'Orvilliers n'ait reçu l'ordre d'appareiller & qu'il ne soit peut-être sous voiles en ce moment.

Le secret semble être l'ame des opérations d'aujourd'hui ; on est encore à savoir les nouvelles rapportées par deux frégates (1) arrivées depuis quelque tems & l'objet du départ d'une autre.

Le voyage à la mode cette année pour les curieux & les gens de la cour étoit celui de Brest ; depuis quelque tems il y a eu dans ce port des ordres d'empêcher d'y séjourner les étrangers, &

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 13 mai... La frégate *la Sensible*, commandée par M. de Marigny, lieutenant de vaisseau, vient d'arriver d'une mission particulière : on croit que c'est de Boston ; mais le capitaine, les officiers & l'équipage gardent le plus grand secret.

On ne fait point au juste l'objet de la mission de *la Charmante*, commandée par M. de Macnismara, qui a eu ordre de partir dès le 8 de ce mois : on croit que sa destination est de porter aux îles du vent & sous le vent, c'est-à-dire à la Guadeloupe, à la Martinique & à St. Domingue des paquets intéressans de la cour.

Extrait d'une lettre de Brest du 15 juin. . . . *La Nymphe*, commandée par M. de Senneville, à mouillé avant-hier en rade. C'est le second tome de la *Sensible* : on ne peut savoir ce qu'elle a fait, d'où l'on présume qu'elle arrive aussi de l'Amérique angloise.

par étrangers , on n'entend pas seulement les voyageurs non nationaux , mais même les François qui ne sont pas attachés à la marine ou domiciliés dans le lieu. Aujourd'hui cela va jusqu'à les arrêter avant leur arrivée , à les faire rétrograder , & à refuser des passeports à ceux qui en demandent. Dernièrement des femmes de qualité se plaignant à M. de Sartines de cette rigueur , il leur a répondu qu'il en avoit reçu les ordres les plus précis du roi & que S. M. venoit de les lui renouveler. Je suis fort aise d'avoir pris mes précautions.

On affecte au contraire de répandre le bruit qu'on a mis un *embargo* sur tous les bâtimens des ports de l'Océan , & surtout sur ceux de la Manche ; qu'on a proposé aux armateurs de les fréter pour le compte du roi , & que plusieurs ont déjà accepté les propositions ; que ce marché est de six mois , sauf (1) à le prolonger suivant les circonstances. Le vrai est que l'on a donné avis aux négocians du départ de l'escadre de l'amiral Keppel , de se tenir sur leurs gardes & de ne point laisser sortir leurs bâtimens de commerce au moins avant que le comte d'Orvilliers fût en mer en état d'en imposer aux Anglois. Le surplus des menaces est de parade , & tous les officiers employés sur les côtes & partis pour leur destination ne comptent nullement s'embarquer.

(1) Le prix est de 10 liv. par tonneau ; les négocians du Havre y ont déjà acquiescé.

La grande nouvelle du moment c'est l'arrivée de la frégate *la Flore* (1). Son capitaine rapporte qu'à 150 lieues au delà du détroit, il vit le signal de passer à poupe du général, qui lui enjoignit de prendre les malades de l'escadre à son bord & de faire voile pour Toulon; il confirme la destination de cette escadre pour l'Amérique septentrionale. Il est constant que M. Gerard, M. Deane, quatre capitaines de vaisseau insurgens échappés des fers d'Angleterre avec leur suite (2), sont embarqués sur le *Languedoc*. Il y a trois tables où 51 personnes mangent, & M. d'Estaing se met alternativement lui-même à chacune de ces tables. Quoique la longueur du passage du détroit ait consommé beaucoup de provisions, l'escadre étoit si bien pourvue qu'elle ne manquoit encore de rien & continuoit à cingler par un bon vent, sans avoir relâché à la côte d'Espagne.

Les lettres ostensibles annoncent que la gaieté, le courage & l'union regnent sur la flotte; mais d'autres plus véridiques & plus particulières sont remplies de plaintes des officiers contre le caractère altier & présomptueux du général, qui n'écoute aucun conseil & n'use de son pouvoir très-grand, que pour choquer tous les esprits, pour

(1) Mouillée le 28 juin à Toulon; elle est toujours commandée par M. de Castellane-Majastre; il a quitté l'escadre le 19 mai.

(2) Elle fait en tout dix personnes.

menacer à tout propos & faire sentir la verge de fer dont il est armé.

Puisse fermenter , Milord , ce germe de désunion & faire avorter les sinistres projets de nos ennemis !

Paris , ce 6 juillet 1778.



L E T T R E V I I I .

*Suite du séjour de M. de Voltaire à Paris.
Sa mort. Evénemens auxquels elle a donné lieu.*

TOUT dans cette vie , Milord , est mêlé d'amertume , & le plus beau triomphe est souvent accompagné d'humiliations. C'est ainsi que Voltaire en éprouva plusieurs dont la moindre étoit bien propre à empoisonner le bonheur d'un homme qui avoit autant d'amour-propre.

1°. Le jour de son couronnement , il savoit que la reine étoit venue à l'opéra ; mais avec le projet secret de passer *incognito* à la comédie françoise , & d'y recevoir sans affectation les hommages du Nestor de la littérature. Elle ne lui donna pas cette joie. On assure que dans sa loge elle reçut un billet qui la détourna de son premier dessein ; on prétend même qu'il avoit été rendu en route à S. M.

2°. Son Irène fut bien jouée à la cour ; mais
on

on ne l'avertit pas d'y venir , comme il s'en flattoit, & comme la reine le lui avoit fait espérer; mais le jour de la représentation , au déboîté du roi , pendant que S. M. s'habilloit pour le spectacle , on entendit des courtisans perfides , pour plaire au monarque , qu'ils savoient ne point aimer Voltaire , lui dénigrer d'avance sa tragédie , & prématurer son ennui , qui ne se manifesta que trop.

30. Enfin , le vieillard de Ferney , qui , en se repaissant de la fumée de sa gloire , ne négligeoit pas le solide & veilloit à ses affaires , en homme qui n'auroit eu autre chose en tête , étant allé chez un procureur au parlement (1) pour lui rappeler un procès dont celui-ci n'avoit plus d'idée , eut le déplaisir de voir ce suppôt du palais l'ignorer absolument , le traiter cavalierement , comme un client ordinaire , & l'obliger de décliner son nom. Il dut juger que le malheureux praticien vivoit dans une telle indolence , qu'il ne savoit pas même que Voltaire fût à Paris. Il est vrai qu'à ce nom de Voltaire il ouvrit les yeux & les oreilles , que toute la maison en retentit bientôt , & que la rumeur passant de bouche en bouche , le philosophe en rentrant dans son carrosse se vit assailli de toute la populace du quartier.

Une scène plus risible , mais non moins pi-

(1) M^e. Hureau.

quante pour M. de Voltaire , s'il en eût été instruit , s'étoit passée quelque jours avant sous un bâtelage grossier ; elle donnoit aux Parisiens une leçon vraiment philosophique. A la place de Louis XV , un charlatan cherchoit à vendre des petits livres où il enseignoit des tours de cartes & des secrets de cette espece. En voici un , disoit-il , Messieurs , que vous ferez bien - aise de savoir. il est merveilleux & vous n'en douterez plus quand je vous apprendrai que je le tiens de Ferney , de ce grand homme qui fait tant de bruit ici , de ce fameux Voltaire , notre maître à tous.

Tandis qu'un bâteleur le persifloit assez finement devant le peuple , les prédicateurs tonnoient contre lui en chaire avec un fanatisme digne du quinzième siècle. L'abbé de Beauregard (1) ne l'épargnoit pas même à Versailles : il gémissoit sur la gloire dont on affectoit de couvrir le chef audacieux d'une secte impie , le destructeur de la religion & des mœurs , & désignoit trop sensiblement le vieillard de Ferney , pour que celui-ci ne dût pas juger que S. M. n'avoit pas désapprouvé cette diatribe évangélique , & conséquemment étoit encore dans le préjugé défavorable , dans la sorte d'aversion même qu'on lui en avoit inspirée dès son enfance ; ce qui le désoloit & lui étoit tout espoir d'être jamais accueilli du mo-

(1) Ex-jésuite , prédicateur du carême à la cour. ,

marque. Quelquefois dans son dépit il formoit la résolution de s'arracher à ces lieux enchanteurs & de retourner dans sa solitude, & toujours quelque nouveau lien l'y attachoit.

Depuis la belle saison, tems où il auroit pu partir, il y étoit retenu plus que jamais par la foule des objets qu'il y avoit à parcourir, par cette multitude d'amis, d'admirateurs, de protecteurs qu'il lui falloit visiter, par l'extension des idées & des projets que lui suggéroient les circonstances, enforte que durant les quatre mois qu'il est resté à Paris, il a pu dire avoir plus vécu que pendant dix ans à Ferney.

Cependant on ne douta plus qu'il ne nous échappât, quand on vit dans le monde sa pièce intitulée : Les adieux du vieillard.

Adieu mon cher Tibulle, autrefois si voyage,

Mais toujours chéri d'Appollon,

Au Parnasse fêté, comme au bord du Lignon,

Et dont l'amour a fait un sage.

Des champs élysiens adieu pompeux rivage,

De palais, de jardins, de prodiges bordé,

Qu'ont encore embelli, pour l'honneur de notre âge,

Les enfans d'Henri quatre & ceux du grand condé.

Combien vous m'enchantiez, muses, graces nouvelles,

Dont les talens & les écrits

Seront de tous nos beaux esprits

Ou la censure ou les modèles,

Que Paris est changé ! les Welches n'y sont plus.

Je n'entends plus siffler les ténébreux reptiles,

Les Tartuffes affreux, les insolens Zolles ;

J'ai passé : de la terre ils étoient dispersés.

Mes yeux après trente ans n'ont vu qu'un peuple aimable,

Enfant, mais indulgent, doux, vif & sociable.

Il est né pour aimer. L'élite des François
Est l'exemple du monde & vaut tous les Anglois.

De la société les douceurs désirées
Dans vingt états puissans sont encore ignorées :
On les goûte à Paris. C'est le premier des arts.
Peuple heureux ! il naquit, il regne en vos remparts.
Je m'arrache en pleurant à son charmant empire ;
Je retourne à ces monts qui menacent les cieux,
A ces antres glacés où la nature expire :
Je vous regretterois à la table des dieux.

Mais on fut bientôt que ce n'étoit qu'une fiction poétique, pour avoir lieu de répandre des vers pleins de graces, de noblesse, de facilité, de sentiment, de faire sa cour aux princes dont il cherchoit à se ménager l'appui contre ses ennemis à Versailles & de dire des injures aux anglois à qui l'on alloit faire la guerre. On y trouva seulement bien extraordinaire qu'il comparât le marquis de Villette à Tibulle & l'érigéât en sage.

Une fausse couche que fit sa chere *Belle & Bonne* lui servit de prétexte pour rester. On étoit d'autant plus fâché de cet accident qu'il devoit être parrain, & qu'on étoit dans l'attente de lui voir faire un chrétien après avoir fait tant de perversis.

On fut depuis que le véritable motif qui le déterminoit à ne pas désemparer, étoit la crainte des cabales du clergé qui, lui faisoit-on envisager, s'il s'en alloit une fois, pourroit bien s'opposer à son retour. Le moderne demi-dieu se trouva donc forcé à recevoir encore des cou-

ronnes & à se voir élever des autels, au point qu'un jour, honteux lui-même de cet excès de superstition, il s'écria ! *Je suis comme spartacus, je rougis de ma gloire.*

Je passe légèrement sur la réception de franc-maçon (1), cérémonie puérile à laquelle il crut devoir se prêter par reconnaissance des hommages que lui avoit rendu, à sa convalescence, la loge qui le sollicitoit de se faire initier; loge composée en grande partie de gens de lettres. Je citerai seulement ces quatre vers du frere la Dixmerie, tirés d'une chanson chantée au banquet :

Au seul nom de l'illustre frere
 Tout maçon triomphe aujourd'hui :
 S'il reçoit de nous la lumière,
 Le monde la reçoit de lui.

Je n'appuierai pas davantage sur les honneurs qu'il reçut au spectacle de Madame de Montesson; sur celui qu'il eut de faire sa cour à M. le duc & à Madame la duchesse de Chartres, le forçant de s'asseoir devant eux, afin d'en jouir & de l'écouter plus longtems.

Je craindrois d'être trop long, Milord, en me répandant en répétitions des mêmes éloges, des mêmes fadeurs : je ne m'arrêterai qu'aux anecdo-

(1) Cette cérémonie eut lieu le 8 avril à la loge des Neuf-Sœurs.

tes plus piquantes, soit par leur nouveauté, soit par les accessoires.

Par exemple, n'a-ce pas été un spectacle plaisant que de voir ce vieillard ne pas dédaigner de se transporter chez les plus célèbres Laïs du jour qui l'avoient visité ? C'est ainsi que le samedi saint il se rendit chez Mlle Arnoux & que les spectateurs admirèrent la légèreté de la conversation du philosophe & de la courtisane.

Le mercredi 22 avril, les comédiens françois étant assemblés pour le répertoire de la semaine de l'ouverture, furent agréablement surpris de voir arriver parmi eux le vieux malade, qui les combla de remerciemens pour les soins qu'ils s'étoient données afin d'accélérer la représentation d'*Irene* & de la faire goûter du public. Il leur dit qu'étant sur le point de faire un voyage de deux mois à Ferney, il emportoit les manuscrits de la tragédie d'*Agathocle* & de la comédie du *Droit du seigneur*, dans le dessein de mettre la dernière main à la première & de changer beaucoup de choses à la seconde, jugée depuis long-tems (1), & très médiocre en effet.

On comptoit que Voltaire, empressé de figurer partout & d'y recevoir des hommages, se trouveroit peut-être à la rentrée de l'académie

(1) Elle fut en jouée 1762 sous le titre de *l'Ecueil du Sage*. On dit que le projet de Voltaire étoit de la réduire de cinq actes à trois.

des belles-lettres. Mais cette compagnie, où domine la cabale des dévots, & surtout des jansénistes, ne pouvoit avoir rien de bien attrayant pour lui, & d'ailleurs ne s'étoit pas rendue digne de le posséder par cet empressement des autres corps littéraires; elle venoit même de lui donner une mortification trop grande en s'agrégeant M. l'Archer, un des plus fougueux adversaires de ce philosophe, qui l'a défolé à force de diatribes scientifiques, auxquelles il n'a pu répliquer que par de mauvaises plaisanteries ou des injures.

Au contraire, il ne manqua pas de se rendre (1) à la rentrée de l'académie des sciences, bien certain qu'il y seroit accueilli d'une façon distinguée, propre à flatter son amour-propre & à lui perpétuer les adorations du public. En effet, deux de ses lieutenans, MM. d'Alembert & de Condorcet (2) avoient prescrit le cérémonial & préparé la gloire de leur maître; ils avoient bien voulu lui en procurer une plus grande en proposant de le faire recevoir ce jour-là, membre de la compagnie, par acclamation. La cabale l'emportant toujours sur les gens sages, cet avis mis en délibération avoit passé à la pluralité; quelqu'un de ceux-ci qui, sentant l'inutilité de lutter contre le fanatisme philosophique, exaltant le grand nombre de têtes en ce moment, eut

(1) Le 29 avril.

(2) Celui-ci étoit secrétaire de l'académie, & élève de M. d'Alembert qui le dirige & est son mentor.

recours à la ruse & opina de rendre le triomphe du candidat plus complet en obtenant d'avance l'agrément de la cour. Il n'y avoit pas moyen de se refuser à cette précaution qui est de regle; on en référa au ministre de Paris, & la demande fut rejetée. Cette anecdote fut tenue secrète & vraisemblablement resta ignorée du héros. Elle n'a transpiré que depuis sa mort. La maniere dont il fut accueilli suffisoit encore pour l'enchanter. Voici une relation qui m'en fut communiquée dans le tems par un témoin oculaire.

„ Les séances publiques (1) de l'Académie
 „ des sciences sont toujours très-nombreuses;
 „ il y a même des étrangers illustres & des
 „ virtuoses en femmes du premier ordre, mais
 „ le gros des spectateurs ne consiste guere qu'en
 „ savans obscurs & élèves des maîtres dans tous
 „ les genres de sciences dont est composée l'académie. Cette fois-ci c'étoit un monde différent: tout ce que la beauté a de plus séduisant parmi le sexe; tout ce que la cour a de plus frivole en hommes aimables, tout ce que la littérature a de plus élégant & de plus recherché, s'étoit emparé de la salle. La Géométrie, l'astronomie, la mécanique, l'anatomie, la chymie, la botanique se sont trouvées, pour ainsi dire, exclues de leur sanctuaire par les muses & les graces. C'est le

(1) Cette relation est intitulée : *Séance publique de l'Académie des sciences, tenue pour la rentrée d'après pâques.*

„ cortège que traîne toujours M. de Voltaire à
 „ sa suite, & l'on savoit qu'il devoit ce jour-là
 „ jouir en ce lieu d'un autre triomphe, d'une
 „ seconde apothéose. En effet, à peine a-t-il
 „ paru, que les acclamations, les battemens
 „ de mains se sont fait entendre de la façon la
 „ plus bruyante, & quoiqu'il ne soit pas mem-
 „ bre de l'académie, le vœu général de Mes-
 „ sieurs a été que ce philosophe prît place par-
 „ mi les honoraires. On y avoit déjà vu M.
 „ Franklin; mais la réunion de ces deux vieil-
 „ lards, qui se sont embrassés aux yeux de l'as-
 „ semblée, a produit une sensation nouvelle,
 „ & les brouhahas ont recommencé plus vive-
 „ ment.”

Plus loin l'histoire ajoute : „ Dans le tableau
 „ patriotique des principes d'administration du
 „ premier mort illustre, qu'il s'agissoit d'exalter,
 „ l'orateur avoit fait venir adroitement les avan-
 „ tages accordés au pays de Gex sous le minis-
 „ tère de M. Turgot, sur le rapport de M.
 „ Trudaine, intendant des finances, & à la re-
 „ commandation du seigneur de Ferney. De là
 „ un éloge de la bienfaisance de M. de Voltai-
 „ re, qu'atteste la foule d'heureux qui le bénis-
 „ sent, & dont tout récemment le pasteur qui
 „ l'a consolé dans sa maladie, a reconnu les ef-
 „ fets par les aumônes abondantes qu'a versé
 „ dans son sein cet ami de l'humanité, réali-
 „ sant en action tout ce qu'il prêchoit si éloquem-
 „ ment dans ses œuvres. Cette digression a fait

„ un peu de tort au héros mort , qu'on a perdu
 „ de vue pour ne s'occuper que du grand hom-
 „ me présent.”

La relation finit ainsi : „ L'assemblée s'est
 „ rompue avec le même désordre qu'elle s'étoit
 „ formée : chacun s'empressoit de voir , de sui-
 „ vre & d'accompagner jusqu'à leur carrosse les
 „ deux vieillards qui avoient occasionné un en-
 „ thousiasme durable , parce qu'il nait d'un
 „ sentiment profond d'admiration & de recon-
 „ naissance.”

Mais c'est surtout à l'académie françoise que
 Voltaire desiroit jouir du triomphe. Il attendoit
 avec impatience quelque séance publique , qu'on
 n'avoit encore pu lui ménager par la résistance
 des prélats & autres membres qui s'y opposoient
 & surtout par la crainte de la désapprobation de
 la cour. En attendant, il en suivoit le plus qu'il
 pouvoit les séances ; il y présidoit comme direc-
 teur , & , le croira-t-on ? voulant se signaler en
 tout genre, lui, qui de sa vie n'avoit ouvert
 une grammaire, qui avoit déclaré cent fois ne
 faire aucun cas de tous les traités sur la langue ,
 ne connoître d'autre maître en ce genre que
 l'usage & le beau monde, il entreprenoit la ré-
 forme du dictionnaire de ce corps... à quatre-
 vingt-quatre ans !

Il s'étoit chargé de la lettre A. Rempli d'ardeur ,
 il rentre chez lui ; dans la crainte de se refroidir
 sur cet ouvrage fatigant & ennuyeux , il ne
 veut pas le quitter qu'il ne soit consommé ; il

redouble les doses de café qu'il prenoit dans ces cas-là. Il est tourmenté de sa strangurie à laquelle se joint une insomnie opiniâtre. Il étoit dans cette crise violente, lorsque le maréchal de Richelieu vint le voir. M. de Voltaire félicite ce vieillard, presque du même âge, sur sa brillante santé; il lui demande comment il fait pour dormir? Le maréchal lui parle d'un calmant dont il fait usage en pareil cas avec succès; il en envoie sur le champ au malade, qui, sans s'arrêter à la quantité prescrite, en prend le double & le triple, & peut-être davantage. Il tombe dans un assoupissement qui dure trente-six heures. Revenu à lui, les douleurs de sa strangurie se font sentir plus violemment. Quatre médecins sont mandés: tous leurs secours sont inefficaces. Le malade plaisante encore; il appelle le maréchal de Richelieu, son frere Caïn, & il meurt le 30 mai.

Quatre jours avant, M. de Lally lui ayant fait part de la cassation de l'arrêt du parlement contre son pere, en faveur duquel M. de Voltaire avoit écrit, il sembla se ranimer pour faire la réponse suivante: „ Le mourant ressuscite en „ apprenant cette grande nouvelle. Il embrasse „ bien tendrement M. de Lally: il voit que le „ roi est le défenseur de la justice; il mourra „ content.”

Ce billet peut être regardé comme les derniers soubpirs de son auteur: il retomba bientôt dans l'accablement dont il n'est plus sorti.

Quelqu'on eût tenu sa maladie secrète , & surtout son danger , le curé de Saint-Sulpice l'étoit venu voir plusieurs fois , & n'en avoit jamais pu rien tirer , parce que les philosophes disciples & lieutenans de ce chef de l'incrédulité , craignant qu'il ne mollît encore , sous prétexte de lui donner des secours & des consolations , l'entouroient constamment & ranimoient les restes de son amour-propre. Enfin , le pasteur , peu de minutes avant son dernier soufle , s'est approché du moribond & lui a fait des questions sur sa foi , auxquelles M. de Voltaire n'a répondu que par ces mots : *Monsieur le curé , laissez moi mourir en paix.* Il a ranimé ses forces pour lui tourner le dos , & a expiré.

Quelque intéressés que les prêtres fussent à supposer la conversion de M. de Voltaire à son dernier moment pour assurer le triomphe de la religion , ils n'ont pu employer cette ruse ; & après avoir répandu sur cet événement une anecdote aussi absurde que dégoûtante (1) : ils ont été obligés de constater son incrédulité finale en lui refusant la sépulture de la manière la plus scanda-

(1) On lit dans la gazette de Cologne rédigée par un ex-jésuite , écho des prêtres fanatiques de Paris , cette anecdote ainsi racontée. „ Peu de tems avant sa mort „ M. de Voltaire est entré dans des agitations affreuses , „ criant avec fureur : je suis abandonné de dieu & des „ hommes. Il se mordoit les doigts ; & portant les mains „ dans son pot de chambre , & saisissant ce qui y étoit , „ il l'a mangé.”

ieuse. Sa famille n'a pu même obtenir de le faire inhumer au tombeau qu'il s'étoit préparé depuis longtems à Ferney, à cause de l'évêque d'An-necy dont on a craint le fanatisme. L'abbé Mignot, neveu du philosophe, a imaginé de faire enterrer son oncle à son abbaye de Scellieres en Champagne. Voici comment s'est passée cette petite comédie.

Après avoir ouvert le cadavre (1), on l'a ras-semblé ; on l'a affublé d'une perruque & d'une robe de chambre. L'abbé Mignot s'est rendu le premier au couvent, a prévenu ses religieux que son oncle, quoique moribond, par une fantaisie de malade, avoit désiré venir chez lui, qu'il n'avoit pu lui refuser cette consolation, & qu'il alloit toujours lui préparer un appartement ; mais qu'il craignoit bien que ce ne fût en vain. En effet, peu après est arrivé le carosse, & le conducteur a déclaré que son maître étoit mort en route, même que depuis quelque tems, il commençoit à puer, &, sur cette déclaration, confirmée vraisemblablement par les médecins & chirurgiens de la maison gagnés, on a sans autre retard procédé à l'inhumation.

Cette précipitation étoit indispensable, on croit qu'elle étoit même concertée avec l'évêque

(1) On a trouvé toutes les parties nobles saines & telles que M. de Voltaire auroit pu vivre encore dix ans ; la vessie étoit en très-mauvais état, étant excoriée & percée.

de Troyes dans le diocèse duquel est l'abbaye, moins zélé que les autres, plus politique, homme de cour & desirant de ne se brouiller avec personne. Quoi qu'il en soit, peu après survint une lettre de ce prélat défendant d'enterrer cet impie (1); mais la chose étoit faite & le prieur le lui aprit en se défendant avec beaucoup d'adresse & de fermeté. On voit dans la lettre le récit de l'inhumation différent de celui ci-dessus, parce qu'il avoit été vraisemblablement dicté par l'abbé Mignot & arrangé pour les circonstances. Ces détails sont curieux dans la bouche du moine. Il dit:

„ Dimanche au soir 31 mai, M. l'abbé Mi-
 „ gnot, conseiller au grand conseil, notre abbé
 „ commandataire, qui tient à loyer un apparte-
 „ ment dans l'intérieur de notre monastère,
 „ parce que son abbatale n'est pas habitable,
 „ arriva en poste pour occuper cet appartement.

(1) Voici la lettre. Je viens d'apprendre, Monsieur, que la famille de M. de Voltaire qui est mort depuis quelque jours, s'étoit décidée à faire transporter son corps à votre abbaye pour y être enterré, & cela parce que le curé de St. Sulpice leur avoit déclaré qu'il ne vouloit pas l'enterrer en terre sainte.

Je desire fort que vous n'ayez pas encore procédé à cet enterrement, ce qui pourroit avoir des suites fâcheuses pour vous, & si l'inhumation n'est pas faite, comme je l'espère, vous n'avez qu'à déclarer que vous ne pouvez y procéder sans avoir des ordres exprès de ma part. J'ai l'honneur d'être bien sincèrement &c.

„ Il me dit après les premiers complimens ;
 „ qu'il avoit eu le malheur de perdre M.
 „ de Voltaire , son oncle ; que ce Monsieur
 „ avoit désiré dans ses derniers momens d'être
 „ porté après sa mort à sa terre de Ferney ; mais
 „ que le corps , qui n'avoit pas été enseveli ,
 „ quoiqu'embaumé , ne seroit pas en état de faire
 „ un voyage aussi long ; qu'il desiroit , ainsi que
 „ sa famille , que nous voulussions bien recevoir
 „ le corps en dépôt dans le caveau de notre
 „ église ; que ce corps étoit en marche accom-
 „ pagné de trois parens qui arriveroient bien-
 „ tôt. Aussitôt l'abbé Mignot m'exhiba un con-
 „ sentement de M. le curé de Saint-Sulpice ,
 „ signé de ce pasteur , pour que le corps de
 „ M. de Voltaire pût être transporté sans cé-
 „ rémonie ; il m'exhiba , en outre , une copie
 „ collationnée par ce même curé de Saint-Sulpice ,
 „ d'une profession de la foi catholique , aposto-
 „ que & romaine que M. de Voltaire a faite
 „ entre les mains d'un prêtre approuvé , en
 „ présence de deux témoins , dont l'un est M.
 „ Mignot , notre abbé , neveu du pénitent , &
 „ l'autre un M. le marquis de la Ville-veille. Il
 „ me montra en outre une lettre du ministre de
 „ Paris , M. Amelot , adressée à lui & à M.
 „ de Dampierre d'Hornoy , neveu de M. l'abbé
 „ Mignot , petit neveu du défunt ; par laquelle
 „ ces Messieurs étoient autorisés à transporter
 „ leur oncle à Ferney , ou ailleurs. D'après ces
 „ pièces qui m'ont paru & qui me paroissent

„ encore authentiques , j'aurois cru manquer au
 „ devoir de pasteur , si j'avois refusé les secours
 „ spirituels dûs à tout chrétien , & surtout à
 „ l'oncle d'un magistrat qui est depuis vingt-
 „ trois ans abbé de cette abbaye , & que nous
 „ avons beaucoup de raison de considérer. Il ne
 „ m'est pas venu dans la pensée que M. le
 „ curé de Saint-Sulpice ait pu refuser la sépul-
 „ ture à un chrétien dont il avoit légalisé la
 „ profession de foi , faite tout au plus six se-
 „ maines avant son décès , & dont il avoit permis
 „ le transport tout récemment au moment de sa
 „ mort : d'ailleurs , je ne savois pas qu'on pût
 „ refuser la sépulture à un homme quelconque ,
 „ mort dans le corps de l'église , & j'avoue que ,
 „ selon mes foibles lumieres , je ne crois pas
 „ encore que cela soit possible. J'ai préparé en
 „ hâte tout ce qui étoit nécessaire. Le lende-
 „ main matin sont arrivés dans la cour de
 „ l'abbaye deux carrosses , dont l'un contenoit le
 „ corps du défunt & l'autre étoit occupé par
 „ M. d'Hornoy , conseiller au parlement de
 „ Paris , petit neveu , par M. Marchand de
 „ rennes , maître d'hôtel du roi , & par M. de
 „ la Houilliere , brigadier des armées , tous les
 „ deux cousins du défunt. Après midi , M.
 „ l'abbé Mignot m'a fait à l'église la présentation
 „ solennelle du corps de son oncle qu'on avoit
 „ apporté ; nous avons chanté les vêpres des
 „ morts ; le corps a été gardé toute la nuit dans
 „ l'église , environné de flambeaux. Le matin
 „ de-

„ depuis cinq heures , tous les ecclésiastiques
 „ des environs , dont plusieurs sont amis de M.
 „ l'abbé Mignot , ayant été séminariste à Troyes ,
 „ ont dit la messe en présence du corps , & j'ai
 „ célébré une messe solennelle à onze heures ,
 „ avant l'inhumation , qui a été faite devant
 „ une nombreuse assemblée. La famille de M.
 „ de Voltaire est repartie ce matin , contente
 „ des honneurs rendus à sa mémoire & des
 „ prières que nous avons faites à dieu pour le
 „ repos de son ame."

Le prieur représente ensuite à M. de Troyes
 que les maisons de son ordre (1) ne sont point
 soumises à la juridiction de l'ordinaire (2); il
 lui demande cependant la permission de justifier sa
 conduite aux yeux de sa grandeur ; il lui dit
 respectueusement : „ quels que soient les privi-
 „ leges d'un ordre , ses membres doivent tou-
 „ jours se faire gloire de respecter l'épiscopat ,
 „ & se font honneur de soumettre leurs démar-
 „ ches , ainsi que leurs mœurs , à l'examen de
 „ nosseigneurs les évêques : comment pouvois-je
 „ supposer qu'on refusoit ou qu'on pouvoit refuser
 „ à M. de Voltaire la sépulture qui m'étoit demandée
 „ par son neveu , notre abbé commandataire depuis
 „ 32 ans , magistrat , depuis 30 ans , ecclésiastique
 „ qui a beaucoup vécu dans cette abbaye , &

(1) C'est une abbaye de Bernardins.

(2) C'est-à-dire des évêques. Les Bernardins prétendent re ever du pape seul.

Sara leur sœur, & il en devint bien-tôt amoureux. C'étoit une beauté grave, majestueuse, plus âgée que lui de quelques années, sage, austère & très-propre à lui en imposer de toute façon. Ainsi, quand il auroit eu des vues illégitimes, il n'auroit pu les remplir. Il étoit d'ailleurs trop laid, trop dégoûtant, trop malpropre pour se flatter de la séduire; il fut donc obligé de la demander en mariage. Il n'étoit pas majeur suivant les loix de France, puisqu'il n'avoit que 21 ans; mais il l'étoit suivant les loix de sa nation, puisque l'âge de la majorité chez les juifs est à treize ans & un jour. Bien plus, vous allez commencer à rire: il étoit en état de péché, car la chasteté, la première des vertus dans le christianisme, est un crime, une infamie chez les juifs, qui, dociles au vœu de la nature, veulent que l'homme soit marié à 18 ans, ainsi l'ont décidé les rabbins, & le célibataire qui l'est encore à vingt ans est anathématisé par ces docteurs (1). Le Sieur Peixotto épousa donc & expia son iniquité dans les voluptés conjugales. Fier de sa conquête, il se hâta de la conduire en France & de la déposer au sein de sa famille. La nouvelle épouse en fut

(1) Léon de Modène, partie 4, chapitre 10, des cérémonies & coutumes des juifs, dit: „ Tout juif est „ obligé de se marier, & les rabbins ont arrêté que ce „ devoit être à dix-huit ans, & que celui qui passe vingt „ ans sans prendre femme, est censé être en péché.”

très-bien accueillie & a toujours vécu depuis avec elle dans la meilleure intelligence.

Malheureusement le Sieur Peixotto se lassait bientôt d'une femme froide, soit par tempérament, soit par le dégoût que lui inspiroit malgré elle un aussi vilain mari. Bordeaux est une ville de corruption qui lui offroit des ressources; il en usa & l'on sait quel tort les courtisanes font à une épouse honnête, qui à ce premier défaut joint celui de n'avoir pas, pour ramener un infidèle, la coquetterie, les agaceries, l'art raffiné des jouissances que possèdent si supérieurement les premières. Cependant le Sieur Peixotto, perdit un jour ce goût pour un autre bien opposé & dont c'étoit sans doute le plus grand attrait.

Il alloit à ses affaires dans une chaise à porteurs, lorsqu'il voit passer une beguine toute jeune; du moins elle lui parut telle: à l'instant un trait de feu détaché des yeux de cette Agnès passe dans son cœur & l'enflamme. De son côté, à peine les a-t-elle levés sur lui, qu'elle les baisse, & frappée sans doute de l'air luxurieux de ce satyre, elle redouble le pas pour s'en éloigner. Le coup étoit porté; le Sieur Peixotto ne voit plus qu'elle; il fait arrêter sa chaise; il donne un louis à ses porteurs & les excite à suivre cette religieuse, à découvrir son couvent, à savoir son nom, en un mot à prendre tous les renseignemens qui peuvent lui en procurer la connoissance. Son ordre est exécuté, ils lui apprennent que c'est une sœur grise qui se nomme Rose, en

effet très-joli, qu'ils l'ont vu rentrer dans sa maison. Il demande ce que c'est que les sœurs grises ? Ils lui répondent que ce sont des filles charitables non cloîtrées, mais vivant en communauté sous une supérieure, & spécialement consacrées aux soins des pauvres & des malades. Il se récrie qu'il y a dix louis pour chacun d'eux s'ils peuvent la déterminer à un rendez-vous avec lui; qu'il le payeroit bien 500 louis.

Ces porteurs, après avoir déposé leur précieux fardeau, vont au cabaret boire une partie du louis, & aviser comment ils pourront faire pour gagner la récompense promise. L'un des deux plus fin dit : mais il y a à St. Surin (1) la *Vatinelle* qui ressemble beaucoup à cette sœur grise, qui en joueroit parfaitement le rôle; notre bourgeois n'a pas vu la beauté embeguinée qui lui fait tourner la tête, assez longtemps pour ne pas s'y laisser tromper, & certainement l'autre sera enchantée d'une aussi bonne fortune; nous pourrons nous ébaudir par-dessus le marché aux dépens du juif. Son camarade juge l'idée excellente. Ils ne perdent point de tems, & vont sur le champ chez la courtisane qui les accueille avec reconnaissance & trouve que 500 louis sont très-bons à gagner; mais elle connoissoit les hommes; elle savoit qu'en se rendant trop faci-

(1) Quartier de la ville habité spécialement par les filles de mauvaise vie.

lement au desir de l'Israélite, elle pourroit l'affaiblir & accélérer le repentir; elle arrange avec les entremetteurs une réponse ambiguë, qui, sans rien promettre de certain au Sieur Peixotto, doit, en l'entretenant dans son espoir, l'augmenter. Ils retournent donc vers celui-ci, ils lui rendent compte de leur conversation avec sœur Rose; comment ils ont eu grand' peine à entrer en pourparler avec elle; comment elle les a poussés de question, au point qu'ils n'ont pu lui dissimuler que M. Peixotto étoit un juif; comment à ce mot de juif elle a fait un signe de croix en s'écriant, *moi coucher avec un de ces malheureux qui ont crucifié notre sauveur!* comment un peu calmée cependant, lorsqu'ils lui ont fait envisager que ce juif étoit fort riche, fort généreux, & donneroit douze mille francs pour une entrevue, elle a fini par ajouter: „ que sçais-
 „ je? Les desseins de la providence sont impé-
 „ nétrables: peut être suis-je destinée à la con-
 „ version de ce juif. Dieu se sert quelquefois
 „ des plus vils instrumens. Quoi qu'il en soit, dans
 „ le cas ou je me fourvoirois, ou croyant tra-
 „ vailler à une œuvre du ciel je ne travaillerois
 „ que pour l'enfer & me donneroîs moi-même
 „ au diable, il faut qu'au moins je puisse me
 „ sauver dans un autre état, & n'étant point
 „ engagée par des vœux indissolubles, prendre
 „ celui du mariage. Or, on ne trouve point de
 „ mari sans fortune, & mille louis ne sont guere

„ que de quoi en avoir un d'une condition très-
bourgeoise & assortie à la mienne.”

Le Sieur Peixotto avoit l'imagination tellement allumée pour la beauté qu'il n'avoit fait qu'entrevoir, qu'il n'est point éffarouché par ce discours moitié fanatique & moitié profane, qui ne sentoit nullement la religieuse, ni l'agnès, ni la dévote; qui auroit dû lui faire ouvrir les yeux, s'il eût été de sang froid, & qui ne lui fit en ce moment ouvrir que sa bourse. En effet, malgré son avarice naturelle, les plus grands sacrifices ne lui auroient pas coûté. Il s'estime donc très-heureux de se satisfaire avec de l'argent & il acquiesce à la somme, ainsi qu'aux conditions de l'entrevue. Elles étoient que la sœur ne se rendroit chez lui que la nuit, sous prétexte d'aller remplir quelque fonction de son ministère; que tout se passeroit dans le plus grand secret, & qu'elle seroit libre très-prompement, de façon à retourner dans sa communauté sans bruit & sans scandale.

La Vatinelle avoit des relations chez ces saintes filles, & sans qu'on sache trop comment, manœuvra si bien qu'elle eut un habit de sœur grise & tout l'attirail nécessaire à ce pieux accoutrement; elle y joignit tout ce que l'art pouvoit ajouter sans affectation. Préalablement elle avoit mis en usage les préparations nécessaires afin de le tromper sur le point le plus essentiel & de se donner un air de pucelle. Ainsi maquignonée depuis les pieds jusqu'à la tête, elle se rendit es-

cortée par les deux porteurs chez l'amoureux israélite; elle lui semble plus charmante encore qu'il ne se l'étoit figurée; il étoit dans la force de l'âge, & triomphant de la résistance qu'elle lui opposoit & qui s'affoiblissoit par degrés, il se rue sur elle avec une fureur effrénée, digne des premiers patriarches. Cependant l'heure de la séparation sonne, & elle quitte impitoyablement le lit, théâtre de leurs plaisirs, sans qu'aucune prière de son amant puisse la faire différer. Elle s'étoit nantie avant de la somme, condition du marché, en une lettre de change bien libellée, & prévoyant ce qui pouvoit arriver, elle le laissa dans la douce confiance qu'il ne la voyoit pas pour la dernière fois; elle lui fit entendre que l'intérêt, mobile de sa première entrevue avec un inconnu, céderoit désormais à un motif plus noble, qu'il lui avoit fait découvrir en elle-même une source de jouissances qu'elle ignoroit, & qu'elle ne goûteroit jamais bien qu'avec l'homme divin qui lui en avoit donné le secret.

Toujours en feu, le fougueux Peixotto ne dort pas du reste de la nuit; le matin il s'en rappelle les délicieux momens, lorsque sa femme entre, vient l'agacer, lui fait des reproches amoureux sur l'oubli où il la met depuis quelque tems, & malheureusement pour elle en obtint des embrassemens qui ne lui étoient pas destinés, & dont les fruits amers furent les derniers gages de la tendresse de son époux.

En effet, la Vatinelle étoit atteinte d'un pal-

son trop ordinaire aux filles de son espèce; elle l'avoit fait passer dans les veines de son amant, & celui-ci l'avoit transmis à sa moitié, qui s'en apperçoit la première. Ignorant encore le mal dont elle porte les symptômes, elle consulte sa belle-sœur qui n'en fait pas davantage; il faut avoir recours au chirurgien; il leur apprend que c'est ce virus presque aussi ancien que le monde, qui minoit le bon roi David lorsqu'il s'écrioit que *ses os se desséchoient & tomboient en poussière* (1), que c'est le fruit d'un commerce impur & que vraisemblablement Madame, trop sage pour s'être exposée autrement, le tient de son mari. Celle-ci au désespoir, encore plus tourmentée du démon de la jalousie, que des douleurs qui commencent à la déchirer, en acquiert une énergie dont on ne l'auroit pas crue capable. Elle va trouver son perfide époux; elle lui fait les reproches les plus sanglans; lui-même n'étoit pas à s'appercevoir combien cruellement il avoit été dupe: il est si fort atterré de cette découverte & de la justice des plaintes de sa femme, qu'il en reste interdit & s'avoue coupable par son silence, plus éloquent que tout ce qu'il auroit pu répondre. Pour dernier coup de poignard, on lui présente à acquitter à l'échéance la lettre de change dont il avoit payé sa honte, & l'effroyable maladie à laquelle il est en proie. Cet effet ayant déjà passé par plusieurs mains devenoit un titre sacré qu'il

(1) *Offu mea sicut cretulum aruerunt. Pseaume..*

ne pouvoit s'empêcher de reconnoître sans se deshonorer & se perdre dans le commerce. Il folde; mais dans l'excès de sa rage, n'écoulant aucun ménagement & au rifque de tout ce qui peut arriver, il court comme un furieux à la communauté des fœurs grifes & s'adreffant à la fupérieure : „ Madame, lui dit-il, je ne fais ce „ que c'eft que cette maifon, afile prétendu „ des vierges confacrés au feigneur, & dans le „ fait repaire impur de libertinage & d'infamie. „ Vous avez entre autres ici une fœur *Rofe* qui „ eft bien la plus exécrationnelle coquine que j'aie „ encore connue. Son air de douceur & d'ingé- „ nuité m'avoit féduit; je n'ai point cru acheter „ trop cher fes faveurs par une fomme de vingt- „ quatre mille francs, & voici comme j'en fuis „ payé, voyez...” Il étale en même tems le déplorable état dans lequel il eft aux yeux de cette pauvre fille étourdie d'une fcène dont il n'y a peut-être pas d'exemple. Plus morte que vive, elle recule d'horreur à la vue du hideux & impudique fpectacle qu'il lui préfente. Elle le menace dans fon indignation d'appeler du monde, de le faire arrêter & punir de cet outrage. Plus furieux, il s'écrie : „ C'eft moi, Madame, „ qui veux révéler votre turpitude, l'exécrationnelle „ commerce que vous faites; faire enfermer „ vos prostituées dans un lieu plus digne d'elles, „ & renverfer votre communauté de fond en „ comble. Je veux qu'il n'y reffe pas pierre „ fur pierre comme au temple de Jérufalem; ou

„ à l'instant faites fouiller dans la chambre de
 „ sœur *Rose*; elle ne peut encore avoir dépensé
 „ les vingt quatre mille francs; il faut me les
 „ rendre: ce n'est qu'à ce prix que je puis me
 „ taire & ne pas divulguer une histoire scanda-
 „ leuse dont toute la honte réjaillira sur vous.”

La supérieure étoit une femme de tête: reve-
 nue à elle-même, elle envisage tout ce qui peut
 résulter d'une pareille scène, si elle éclate. Elle
 étoit aussi sûre qu'on peut l'être de son ouaille;
 mais enfin le Sieur Peixotto articuloit, présen-
 toit même des griefs bien positifs: elle croit plus
 prudent de l'appaiser, de temporiser afin de don-
 ner le loisir de vérifier les faits; elle lui promet
 ce qui le touche le plus, de lui rendre son
 argent, s'il veut la laisser agir & conduire l'exa-
 men de l'affaire avec la prudence qu'elle exige.
 Elle fait d'abord paroître aux yeux du plaignant
 sous quelque prétexte du service de la maison,
 sœur *Rose*, afin de constater l'identité de la per-
 sonne, & si c'est réellement l'individu dont il
 se plaint. La différence entre la courtisanne &
 la religieuse n'étoit point assez sensible pour qu'il
 pût la remarquer, en les voyant séparées l'une de
 l'autre; d'ailleurs, le même habit & peut-être l'a-
 mour qui n'étoit point éteint dans son cœur lui
 fait confondre les deux objets. Dès que sœur
Rose est partie, il jure par Abraham, par Isaac,
 par Jacob, par tous les Patriarches de l'ancien-
 ne loi, que c'est la traîtresse qui l'a infecté & se

retire en s'en remettant à la sagesse de la respectable mère. (1).

Celle-ci commence par faire espionner sa cousine pour s'assurer de sa conduite & de ses actions. Ensuite, durant son absence, elle fait fouiller dans toute sa chambre; il ne s'y trouve rien qui puisse servir de conviction, qui puisse même indiquer aucune trace du gain illégitime que le Sieur Peixotto lui reproche, pas le fol en un mot. D'un autre côté, au rapport des émissaires de la supérieure, sœur Rose ne s'est détournée en rien de la marche qui lui étoit prescrite, on n'a remarqué aucune allure dans sa conduite. Alors, après avoir fait avertir le chirurgien de la maison, elle fait venir la sainte fille dans son appartement, lui raconte les étranges plaintes qu'on lui a portées contre elle, lui déclare qu'elle n'en a rien cru, qu'elle n'en croit encore rien; mais qu'il s'agit ici de son propre honneur, de celui de sa supérieure, de l'honneur de toute la maison; qu'il faut surmonter un faux scrupule, une pudeur enfantine & se laisser visiter par un homme de l'art, afin de pouvoir repousser en sûreté les attaques de la calomnie. A ces mots elle fait paroître le chirurgien, & le prie de remplir son ministère.

Sœur Rose, bien convaincue de son innocen-

(1) Titre que l'on donne dans les couvens de filles aux anciennes.

ce, croyant entendre la voix de dieu même par celle de la révérende mere, d'ailleurs presque évanouie à ce singulier discours, reste en proie aux regards & aux attouchemens du *Petit* (1) Bordelois, qui, après l'avoir bien examinée, lui rend justice complète : il certifie que non-seulement elle n'a pas le plus léger symptôme d'un mal qu'on ne peut donner sans en être atteint, mais qu'elle a au contraire tous ceux d'une fille non déflorée, qu'elle porte encore le fragile caractère d'une virginité absolue. Sur ce rapport qui l'enchanté, la supérieure embrasse son ouaille, la console, la tranquillise, lui prescrit de bien garder le secret sur ce qui vient de se passer, & promet qu'elle lui fera rendre une justice éclatante.

Cependant il avoit fallu quelques jours pour approfondir ce mystère d'iniquité, & le bouillant israélite n'avoit pu se contenir si longtems : il avoit parlé à plusieurs personnes de son aventure, & s'étoit permis des déclamations violentes contre les sœurs grises, qu'il représentoit comme autant de dévergondées, distribuant les maladies au lieu de les guérir.

La supérieure, instruite de la fermentation, qui en résulte dans Bordeaux, va chez le Sieur Peixotto, fait réunir avec lui sa mere, sa sœur, sa femme, toute la famille, entre dans une ex-

(1) Chirurgien fort renommé autrefois pour les maladies vénériennes.

plication très-longue des renseignemens qu'elle a pris, des recherches qu'elle a faites, de l'examen de la personne même de l'accusée, & soutient qu'il est physiquement impossible que l'accusation soit fondée, en conséquence leur annonce que si M. Peixotto qui, malgré sa parole, s'est déjà permis les discours les plus offensans & les plus emportés, ne fait une réparation éclatante à la sœur Rose & en sa personne à la communauté entière, elle va l'y forcer en justice.

Cette déclaration faite avec l'énergie que donne ordinairement la persuasion de la vérité, est un coup de lumière pour toutes ces femmes. Elles commencent à croire que le Sieur Peixotto, pour couvrir l'infamie de sa conduite, s'est permis très-légerement de déshonorer une fille de dieu, sans en prévoir les conséquences. Elles l'exhortent à reconnoître son tort, à avouer son mensonge & à étouffer un procès plus cruel que son malheur même. Il demestre inflexible; il accable d'injures la révérende mere, qu'il qualifie des épithetes grossieres réservées aux appareilleuses. La supérieure ne voyant plus en lui qu'un forcené, est obligée de se retirer. Elle va sur le champ chez les gens d'affaires; elle rend plaintes en diffamation, & il se commence un de ces procès dont le sort ordinaire est d'amuser le public & de déshonorer les deux parties. Il n'en fut pourtant pas ainsi en cette occasion. Le Sieur Peixotto ayant produit pour ses témoins ces deux porteurs de chaise, ceux-ci à l'interro-

gation effrayés des suites qu'on leur fait envisager s'ils persistent à calomnier une innocente, avouent leur supercherie. La Vatinelle est interrogée ; elle convient du tour qu'elle a joué, & le procès bien instruit, le Sieur Peixotto est condamné à reconnoître les sœurs grises & nommément sœur Rose, pour filles d'honneur, & à des dommages intérêts beaucoup plus considérables que ce qu'il lui en avoit déjà coûté. Il est en outre la fable de la ville & l'exécration des siens.

C'est là l'époque de sa séparation d'avec sa femme. En 1775 il feignit de quitter Bordeaux pour quelques mois seulement, & vint se fixer à Paris. Dans cette ville débordée où l'on trouve à satisfaire les passions de toute espèce, l'impur israélite ne mit plus aucun frein aux siennes. Il étoit né pour des goûts bizarres bien propres à le faire tourner en ridicule ; c'est ainsi qu'il fut cité entre les héros de luxure & amusa quelque tems les foyers, les coulisses, les hudoirs & même les cercles folâtres par le récit d'une aventure unique.

Il avoit beaucoup accru l'héritage de ses peres, déjà très-considérable, & s'étoit mis en état de satisfaire les fantaisies les plus dispendieuses. Il avoit eu celle de coucher avec Mlle Dervieux, danseuse de l'opéra, que ses talens & sa figure avoient bientôt mise en état de se retirer avec une fortune faite. On se doute bien qu'il lui fallut faire de grands sacrifices pour résoudre

cette beauté à recevoir les caresses d'un juif aussi maussade, bien plus à se soumettre à ses caprices : sa fureur étoit de faire mettre Mlle Dervieux nue, de lui enduire les fesses de quelque gomme très-gluante, d'y s'icher ainsi par symétrie des plumes de paon & dans cet état de la faire promener superbement devant lui : cet exercice le ravissoit & dans son enchantement il s'écrioit par intervalle : *Ah ! le beau paon ! Ah ! le beau paon !* On se doute bien que l'héroïne ni lui ne se sont pas vantés de ce singulier manège ; mais on la sçu par les domestiques, toujours espions de leurs maîtres, surtout dans cette classe de gens, & par les voisins qui de leurs fenêtres plongeient dans l'appartement & ont quelquefois joui d'un spectacle aussi plaisant ; mais ce goût n'étoit que sot & ridicule. Le Sieur Peixotto a enfin poussé la dépravation jusqu'à en afficher un contre nature, & l'on prétend qu'il entretient assez publiquement un très-jeune & très-joli acteur de la comédie italienne (1).

C'est sans doute dans l'ivresse de ces passions effrénées que le Sieur Peixotto a formé enfin le projet insensé de réduire au rang des plus viles concubines, une épouse vertueuse, choisie par lui-même entre les premières familles de sa nation, & de couvrir ses enfans (2) de l'opprobre de la bâtardise.

(1) Le Sieur Michu.

& (2) Le Sieur Peixotto a deux enfans, dont un garçon âgé de neuf à dix ans.

D'où lui a pu naître l'idée d'un pareil attentat contre l'humanité, contre la raison, contre la nature? C'est ce qu'il ne paroît pas possible de concevoir. Ce ne pouvoit être même l'attrait d'une plus grande liberté, puisqu'au moyen de son domicile établi à Paris, loin de sa femme qu'il avoit laissée à Bordeaux, & d'une séparation arrangée par écrit à laquelle elle avoit consenti pour une modique pension (1), rien ne pouvoit le gêner.

Quel que fût le motif de sa demande en justice, il employa des moyens dont la noirceur répondit à celle du projet. Il accuse sa vertueuse épouse de mauvaise conduite, de dérèglement, de libertinage; il pousse l'atrocité jusqu'à insinuer que sa vie n'étoit pas en sûreté avec elle, & il ose consigner ces calomnies dans une feuille publique (2).

Quand même ces faits seroient aussi vrais qu'ils sont faux, ils ne pourroient donner lieu à la nullité de son mariage. Il n'est dans aucun des cas qui puissent la faire reconnoître suivant les loix de France (3): d'ailleurs, le Sieur Peixotto n'est pas françois, quoique naturalisé, mais juif.

(1) De 4200 livres.

(2) Le Sieur Peixotto ajoute qu'ayant plus d'amour pour sa fortune que pour lui, cette femme quitta sa maison à Bordeaux, & a vécu dès lors dans une inconduite reconnue; il va jusqu'à dire que plus d'une fois ses jours ont été exposés par le fait de cette épouse soi-disante. (*Courier de l'Europe* du 20 décembre 1777)

(3) C'est ce qui est très-bien établi par le *mémoire pour*

C'est comme juif portugais qu'il jouit de son état dans le royaume, & à cette occasion j'ai appris la différence que j'ignorois absolument d'un juif portugais avec un autre. Vous l'ignorez vraisemblablement aussi, Milord; & c'est la matière d'une petite digression.

Les juifs portugais forment un corps de nation qui ne s'unit point par des alliances avec le reste du peuple juif. Ils prétendent qu'ils descendent des familles qui tenoient le premier rang en Judée, dans le tems de la captivité de Babilone, & que Nabuchodonosor fit transporter en Espagne. Cette généalogie, comme on peut le croire, n'est pas établie sur des preuves fort authentiques.

C'est un fait plus certain que, lorsque les chrétiens & les Maures se disputoient l'Espagne, les juifs jouissoient d'un sort paisible, & cultivoient avec succès le commerce & les arts, tandis que ceux qui étoient répandus dans le reste de l'Europe, gémissaient sous un dur esclavage.

Cette tranquillité cessa lorsque les chrétiens eurent enfin triomphé de leurs rivaux; ce fut alors que l'inquisition commença à déployer ses rigueurs contre les juifs.

Il y en eut plusieurs qui chercherent un asile
dans

En Dame Sara Mendès d'Acosta, épouse du Sieur Samuel Peixotto, contre le Sieur Samuel Peixotto, sur une demande en nullité de mariage & le divorce judaïque.

dans les pays étrangers. Ils se présentoient avec des richesses, & leurs correspondances leur donnoient des moyens de faire fleurir le commerce, qui souvent manquoient aux chrétiens. Ils acquirent insensiblement de la considération : ils obtinrent, en 1550, des lettres patentes de Henri II, sous le nom de Portugais appelés nouveaux chrétiens. Ce nom faisoit assez connoître qu'ils ne devoient leur christianisme qu'aux inquisiteurs, & qu'il n'avoient point cessé d'être juifs.

Les lettres patentes leur permettent d'entrer en ce royaume & en sortir, „ aller & venir, sans „ aucun trouble & empêchement, acquérir tous „ & chacun les biens, tant meubles, qu'im- „ meubles, qu'ils pourront licitement acqué- „ rir.”

Depuis cette époque, les juifs portugais ont joui de presque tous les avantages dont jouissent les François naturels. Les autres juifs ne peuvent pas entrer dans Paris sans avoir obtenu des passe-ports, qu'on ne leur accorde jamais que pour un tems limité. Pendant leur séjour, ils y sont assujettis à une police particulière. Les Portugais sont exempts de ces entraves; flattés par ces distinctions, & livrés aux opérations de leur commerce, ils ont évité avec soin de donner matière à aucun reproche. Ils ont cependant éprouvé plusieurs fois des traverses de la part de quelques citoyens ennemis de la religion des juifs, & peut-être jaloux de leurs richesses; mais ces orages ont toujours été apaisés pas de nou-

velles lettres patentes confirmatives de leur établissement. Ils en ont de Henri trois (1), de Louis quatorze (2), de Louis quinze (3); ils viennent encore d'en obtenir de nouvelles (4): ces lettres patentes ajoutent à celles de leur établissement le droit de vivre suivant leurs usages.

Ils ont à Bordeaux des assemblées d'anciens, qui reglent ce qui concerne la loi, & leur police intérieure. Les décrets de ces assemblées sont présentés au conseil, ou aux magistrats, pour recevoir la sanction de l'autorité publique.

Ainsi l'on voit que les juifs portugais ont été naturalisés en corps de nation. Un juif portugais né en France, n'a pas d'autres droits, ni une autre existence dans le royaume, qu'un juif portugais né à Amsterdam, à Londres, ou à Lisbonne. Ce n'est donc que suivant la loi hébraïque & par les rabbins & anciens de la communauté des juifs de Bordeaux, dépositaires des coutumes de leur nation, & interpretes naturels de leur doctrine, que la nullité pourroit se décider. Il paroît que le Sieur Peixotto voyant le peu d'espoir d'annuller son mariage aux yeux des docteurs d'Israël, voudroit recourir au divorce sur lequel ils sont moins difficiles.

Suivant les principes de la loi de Moïse à l'égard du divorce, matiere aussi neuve qu'inté-

(1) En 1577.

(2) En 1656.

(3) En 1723.

(4) En 1776.

ressante, il étoit en effet autorisé dans certains cas; mais les interpretes ne sont point d'accord entre eux, & l'on ne cite aucun exemple de la question agitée dans les tribunaux de maniere à pouvoir constater quelle est leur jurisprudence en ce genre.

L'école de Chammai soutenoit qu'il n'y avoit lieu au divorce, que lorsque la femme étoit souillée par quelque vice honteux *propter rem turpitudinis*. Mais il y avoit une autre école beaucoup plus relâchée.

C'est ainsi que parmi les catholiques il est des casuistes qui ont donné des décisions aussi ridicules que scandaleuses. Telles sont celles que Pascal a tirées des livres des jésuites, & qu'il a mises en lumiere avec tant de succès qu'elles ont été depuis cause de la destruction de la société. Rappelez vous, Milord, le fameux livre des *assertions*: il est aussi des auteurs d'opinions étranges en matiere de morale chez les juifs.

Le rabbin Hillel dit bien qu'un mari ne peut pas répudier sa femme sans cause, mais il ajoute que la plus petite cause suffit, par exemple si elle a trop fait cuire son dîner (1).

Le rabbin Aquiba va plus loin; il prétend que, pour expulser une femme de la maison conjugale, il suffit de trouver l'occasion d'en épou-

(1) *Etiam ob cibum ejus nimio ardere coctum.*

for une autre plus jolie, ou bien qui plaise davantage (1).

Au reste, malgré l'autorisation du divorce, ce qui fait honneur aux juifs, c'est qu'il étoit aussi rare chez eux que chez les Romains dans les premiers tems de la république; c'est ainsi que, quoique la polygamie leur soit permise, on n'en voit point qui aient deux femmes. Les juifs portugais ne jugent le divorce légitime que dans les cas où plusieurs communions chrétiennes l'autorisent, & lorsque les parties y donnent un consentement réciproque.

Bien plus: en l'admettant, les sages des synagogues ont imaginé une multitude de formalités minutieuses pour le consommer, qui exigeant beaucoup de tems, peuvent faire trouver place au repentir.

Les livres des rabbins expliquent en détail ces innombrables formalités: on y voit de quelle encre & de quelle plume il faut se servir; combien le libelle du divorce doit renfermer de lignes, qu'elle doit être la forme des lettres. En outre, le mari doit le remettre lui-même aux mains de sa femme, dernière entrevue où le cœur peut s'émouvoir & abjurer tout ce que la main a écrit.

Le Sieur Peixotto, qui excipe de la loi judaï-

(1) C'est ainsi qu'il explique le mot que la vulgate rend par *facilitatem*.

que pour renvoyer la femme, auroit au moins dû se conformer à ce qu'elle exige, ce qui seroit une raison de rejeter sa demande dans la plus relâchée des synagogues.

Le parlement, sans entrer dans la discussion de ces formes rabbiniques, mais se conformant aux vues supérieures de la législation françoise, sans avoir égard aux conclusions de l'avocat Seguier en faveur du mari, a déclaré le mariage valable & devant ressortir tous les effets civils (1).

Tous les honnêtes gens s'intéressant aux malheurs de la triste Sara, enchantés de la voir confirmée dans ses droits, tremblent de nouveau pour elle. Le Sieur Peixotto a pris une autre tournure: il a fait abjuration, & prétend ne pouvoir plus habiter avec une juive (2). C'est ainsi que par un raffinement de scélératesse, il voudroit faire servir la religion même à favoriser la corruption de son cœur.

Paris ce 23 juillet 1778.

(1) L'arrêt est du 9 avril dernier.

(2) Le procès est actuellement intenté au châtelet.



L E T T R E X.

Sur la mort de Rousseau, sur le château d'Ermenonville, sur les mémoires de la vie de ce philosophe écrits par lui-même.

ROUSSEAU, Milord, qui vous intéresse si fort & à tant de titres, étoit depuis quelque tems dans une détresse bien cruelle, sans doute, mais volontaire, & qui, jusque-là, lui avoit été chère, parce quelle fournissoit un aliment à sa misanthropie. Il avoit toujours préféré de vivre du produit de ses œuvres ou du travail de ses mains, plutôt que de devenir l'esclave des grands dont il auroit été pensionné. Malheureusement ne pouvant plus copier de la musique, la seule ressource qui lui restât, il fut forcé d'avouer sa situation inconcevable, dont personne, disoit-il, n'a d'idée, pas même ceux qui m'y ont réduit (1). Il remit au mois de février de l'année dernière un mémoire signé de lui, & écrit entièrement de sa main, à un horloger (2) qui avoit

(1) Cette phrase est tirée d'une note qu'on lit dans un endroit du mémoire dont il va être parlé.

(2) Ou peut-être à M. le Begue de Presle, médecin de la faculté, ayant aussi la confiance. L'horloger, au surplus, est Genevois; il se nomme Rumilly & est beau-père du Sieur Corancé, l'un des entrepreneurs du journal de Paris.

sa confiance la plus intime. On y voit une peinture touchante de sa situation. Voici un extrait de cet écrit domestique, morceau vraiment original & portant l'empreinte de son auteur.

„ Ma femme est malade depuis longtems, &
 „ le progrès de son mal qui la met hors d'état
 „ de soigner son petit ménage, lui rend les
 „ soins d'autrui nécessaires à elle-même, quand
 „ elle est forcée à garder son lit. Je l'ai jus-
 „ qu'ici gardée & soignée dans toutes ses mala-
 „ dies; la vieillesse ne me permet plus le même
 „ service. D'ailleurs, le ménage, tout petit
 „ qu'il est, ne se fait pas tout seul; il faut se
 „ pourvoir au dehors de choses nécessaires à la
 „ subsistance & les préparer; il faut maintenir
 „ la propreté dans la maison. Ne pouvant rem-
 „ plir seul tous ces soins, j'ai été forcé, pour y
 „ pourvoir, d'essayer de donner une servante à
 „ ma femme. Dix mois d'expérience m'ont fait
 „ sentir l'insuffisance & les inconvéniens inévi-
 „ tables & intolérables de cette ressource dans
 „ une position pareille à la nôtre. Réduits à vi-
 „ vre absolument seuls, & néanmoins hors d'é-
 „ tat de nous passer du service d'autrui, il ne
 „ nous reste dans les infirmités & l'abandon
 „ qu'un seul moyen de soutenir nos vieux jours:
 „ c'est de trouver quelque asile où nous puis-
 „ sions subsister à nos frais, mais exempts d'un
 „ travail qui désormais passe nos forces, & de
 „ détails & soins dont nous ne sommes plus
 „ capables. Du reste, de quelque façon qu'on

„ me traite, qu'on me tienne en clôture for-
 „ melle, ou en apparente liberté, dans un hô-
 „ pital, ou dans un désert, avec des gens doux
 „ ou durs, faux ou francs, (si de ceux-ci il en
 „ est encore) je consens à tout, pourvu qu'on
 „ rende à ma femme les soins que son état exi-
 „ ge, & qu'on me donne le couvert, le vête-
 „ ment le plus simple & la nourriture la plus so-
 „ bre jusqu'à la fin de mes jours, sans que je
 „ ne sois plus obligé de me mêler de rien. Nous
 „ donnerons pour cela tout ce que nous pou-
 „ vons avoir d'argent, d'effets & de rentes, &
 „ j'ai lieu d'espérer que cela pourra suffire dans
 „ les provinces où les denrées sont à bon mar-
 „ ché, & dans des maisons destinées à cet usa-
 „ ge, où les ressources de l'économie sont con-
 „ nues & pratiquées, surtout en me soumettant,
 „ comme je fais de bon cœur, à un régime pro-
 „ portionné à mes moyens.”

Comment étoit-il parvenu à cet état de misère ? Quels sont ceux qui l'y ont réduit, & dont il se plaint ? C'est ce qu'on ignore. On sait seulement que quinze mois avant il ne prévoyoit, sans doute, pas sa détresse, puisqu'il refusoit les honoraires légitimes de son drame lyrique, intitulé *Pygmalion* (1) ; autrement l'on seroit révol-

té

et

(1) C'est ce qu'on lit en plusieurs journaux & gazettes du tems, & ce qui est consigné dans les *mémoires secrets de Bachumont*, sous la date du 31 octobre 1775. vol. 2.

té de cet orgueil cynique ; on le regarderoit comme un fol.

Quoi qu'il en soit, cet horloger ne trouva vraisemblablement pas pour Rousseau un asile convenable. Il n'auroit pas voulu en prendre un chez ceux disposés à le recevoir, même gratuitement, pour l'honneur & l'avantage de posséder un personnage aussi rare ; & les autres comptant pour rien le génie, la philosophie & la morale, jugerent peut-être trop modique la rétribution qu'on leur offroit & la charge trop grande. Durant cet intervalle arriva M. de Voltaire à Paris, & l'on fait de quel fracas il y fatigua la renommée. Quoique Rousseau parût avoir renoncé à toute rivalité, à tout desir de célébrité, à tout amour de gloire, rechercher même l'obscurité & les humiliations, son cœur n'étoit pas d'intelligence, & l'on ose assurer que le long triomphe d'un philosophe qu'il se regardoit avec raison comme bien inférieur, l'offusqua beaucoup & ne contribua pas peu à augmenter son desir de quitter Paris. Il falloit que son dégoût fût grand, puisqu'il se résolut à dépendre d'un étranger & à accepter les bienfaits d'un ami, lui qui ne croyoit plus à l'amitié.

Sur la fin de mai, cédant aux instances de M. le marquis de Girardin (1) & de sa femme, il

(1) Ce marquis de Girardin, est chevalier de St. Louis, chef de brigade des gardes du corps du roi Stanislas, 17

s'étoit retiré à Ermenonville, terre de ce seigneur. Là il habitoit, avec Madame Rousseau, une petite maison voisine, dépendante du château, mais séparée par des arbres, & tenant à un bosquet, dans lequel il alloit chaque jour se promener & recueillir des plantes, qu'il arrangeoit ensuite dans un herbier, M. de Girardin lui convenoit mieux qu'un autre, en ce que ce riche particulier étoit un disciple de sa philosophie, aimoit la vie singulière & lui accordoit une liberté dont il connoissoit tout le prix : la marquise étoit dans le même goût. Aussi Rousseau alloit-il les voir souvent ; il faisoit quelquefois de la musique avec leur famille, & s'étoit déjà tellement attaché à l'un de leurs enfans âgé de dix ans, qu'il paroissoit, aux soins continus qu'il lui donnoit, vouloir en faire son élève, choix qui fait l'éloge du sujet. Malheureusement la mort est venue frapper le maître à l'improviste, avant qu'il ait pu non-seulement perfectionner, mais même ébaucher son éducation. Voici comme raconte le fait quelqu'un (1) qui, sans

s'est marié à Luneville le 21 avril 1761 à Céleste Brigitte, fille de François Berthelot, baron de Baye, maréchal de camp, grand' croix de l'ordre de St. Louis. M. de Girardin est petit-fils par sa mere de M. Hatte fermier général.

J'entre dans ces détails, Milord, pour vous faire voir combien Rousseau s'étoit écarté de ses principes en se mêlant parmi ce monde-là.

(1) Un anonyme, qui, dans une lettre en date du 13

en avoir été témoin oculaire, prétend en tenir les particularités de la veuve même, peu après ce fatal événement : c'est ce qui m'a été confirmé à peu près sur les lieux d'où j'arrive.

„ Il (Rousseau) se leva le jendi 2 juillet à
 „ cinq heures du matin, (c'étoit l'heure de son
 „ lever ordinaire en été) jouissant en apparence
 „ de la santé la plus parfaite, & fut se promener
 „ avec son élève, qu'il pria plusieurs fois de
 „ s'asseoir dans le cours de cette promenade. Il
 „ revint seul à la maison vers les sept heures,
 „ demanda à sa femme si le déjeuner étoit pré-
 „ paré? Non, mon bon ami, répondit Mada-
 „ me Rousseau (1), il ne l'est pas encore. —
 „ Eh bien! je vais dans ce bosquet; je ne m'é-
 „ loignerai pas: appelez-moi quand il faudra
 „ déjeuner. Madame Rousseau l'appela: il re-
 „ vint, prit une tasse de café au lait & sortit.

juillet aux amateurs du journal de Paris, s'exprime ainsi :
 „ Vous pouvez, Messieurs, regarder toutes les circon-
 „ stances de ce récit comme bien certaines. Je les ai
 „ apprises & m'en suis pénétré dans la chambre, de-
 „ vant le lit, sur la place même où Rousseau est tombé
 „ mort. J'étois seul avec sa veuve : elle est bonne &
 „ honnête femme, & ne pouvoit pas inventer sur ce
 „ sujet.”

Les journalistes ont reçu vraisemblablement défense d'insérer dans leurs feuilles cette lettre, ce qui la rend fort rare.

(1) Elle se nomme *le Vasseur* en son nom. C'étoit ravoieuse dont il avoit fait sa maitresse, ensuite vernante, & dont enfin il a fait sa femme.

„ Il rentra peu de momens après huit heu-
 „ res sonnoient.... Il dit à sa femme: pourquoi
 „ n'avez pas payé le compte du ferrurier? c'est
 „ lui répondit-elle, parce que j'ai voulu vous
 „ le faire voir & savoir s'il n'en faut rien ra-
 „ battre. Non, répondit Monsieur Rousseau;
 „ je crois ce ferrurier fort honnête homme;
 „ son compte doit être juste: prenez de l'argent
 „ & payez-le. Madame Rousseau prit aussitôt
 „ de l'argent & descendit. A peine fut-elle au
 „ bas de l'escalier, qu'elle entendit M. Rousseau
 „ se plaindre. Elle remonte en hâte & le trou-
 „ ve assis sur un siege de paille, ayant le visage
 „ défait & le coude appuyé sur une commode.
 „ Qu'avez-vous mon bon ami? Vous trouvez-vous
 „ incommodé? Je sens, répondit-il, une grande
 „ anxiété & des douleurs de colique. Alors Madame
 „ Rousseau, feignant de chercher quelque chose,
 „ fut prier le concierge d'aller dire au château
 „ que M. Rousseau se trouvoit mal. Madame la
 „ marquise de Girardin accourut aussitôt elle-
 „ même, & prenant un prétexte pour ne pas
 „ effrayer M. Rousseau, elle vint lui demander,
 „ ainsi qu'à sa femme, s'ils n'avoient pas été
 „ éveillés par la musique que l'on avoit faite
 „ pendant la nuit devant le château? M. Rous-
 „ seau lui répondit avec un visage tranquille:
 „ Madame, vous ne venez pas pour la musique:
 „ je suis très-sensible à vos bontés; mais je
 „ suis incommodé & je vous supplie de m'accor-
 „ der la grace de me laisser seul avec ma femme

„ à qui j'ai beaucoup de choses à dire. Madam
 „ me de Girardin se retira aussitôt. Alors M.
 „ Rousseau dit à sa femme de fermer la porte
 „ de la chambre à clef & de venir s'asseoir à
 „ côté de lui sur le même siège. Vous êtes
 „ obéi, mon bon ami, lui dit Madame Rous-
 „ seau ; me voilà : comment vous trouvez-
 „ vous ? — Je sens un frisson dans mon corps :
 „ donnez-moi vos mains & tâchez de me ré-
 „ chauffer.... Ah ! comme cette chaleur m'est
 „ agréable ! — Eh bien mon bon ami ? —
 „ vous me réchauffez.... mais je sens augmen-
 „ ter mes douleurs de colique.... elles sont
 „ bien vives ! — Voulez-vous prendre quelque
 „ remède ? — Ma chère femme, rendez-moi le
 „ service d'ouvrir les fenêtres, afin que j'aie le
 „ bonheur de voir encore une fois la verdure...
 „ comme elle est belle !.... Que ce jour est pur &
 „ serein ! O que la nature est grande ! — Mais, mon
 „ bon ami, lui dit Madame Rousseau, pourquoi di-
 „ tes-vous tout cela ? — Ma chère femme, lui dit
 „ tranquillement M. Rousseau, j'avois toujours de-
 „ mandé à Dieu de me faire mourir avant vous.
 „ Mes vœux vont être exaucés. Voyez ce soleil,
 „ dont il me semble que l'aspect riant m'appelle :
 „ Voyez vous-même cette lumière immense.
 „ Voilà Dieu ; oui, Dieu lui-même, qui m'ou-
 „ vre son sein & qui m'invite enfin à goûter
 „ cete paix éternelle & inaltérable que j'avois
 „ tant désirée.... Ma chère femme ! ne pleurez
 „ pas ! Vous avez toujours souhaité de me voir

„ heureux, & je vais l'être! Ne me quit-
 „ tez pas : je veux que seule vous restiez avec
 „ moi, & que seule vous me fermiez les yeux. —
 „ Mon ami! mon bon ami , calmez vos
 „ craintes & permettez-moi de vous donner
 „ quelque chose. J'espère que ceci ne sera qu'une
 „ indisposition. — Je sens dans ma poitrine
 „ des épingles aiguës qui me causent des dou-
 „ leurs très-violentes. Ma chere femme! si
 „ jamais je vous donnai des peines; si, en vous
 „ attachant à mon sort, je vous exposai à des
 „ malheurs que vous n'auriez jamais connus par
 „ vous-même, je vous en demande pardon. —
 „ C'est moi, mon bon ami, dit Mad. Rousseau,
 „ c'est moi qui dois au contraire, vous de-
 „ mander pardon des momens d'inquiétude dont
 „ j'ai été la cause pour vous. — Ah ! ma
 „ chere femme, qu'il est heureux de mourir
 „ quand on n'a rien à se reprocher! Etre éter-
 „ nel : l'ame que je vais te rendre est aussi pure
 „ en ce moment qu'elle l'étoit quand elle sortit
 „ de ton sein : fais la jouir de ta félicité....
 „ Ma femme : j'avois trouvé en Monsieur &
 „ Madame de Girardin, un pere & une mere
 „ des plus tendres : dites-leur que j'honorois
 „ leurs vertus & que je les remercie de toutes
 „ les bontés dont ils m'ont comblé : je vous
 „ charge de faire ouvrir mon corps après ma
 „ mort par des gens de l'art, & de faire dresser
 „ un procès verbal de l'état dans lequel on en
 „ trouvera toutes les parties. Dites à Monsieur

„ & Madame de Girardin, que je les prie de
 „ permettre que l'on m'enterre dans leur jardin,
 „ & que je n'ai point de choix pour la place.
 „ Je suis désolée, dit Madame Rousseau: mon
 „ bon ami, je vous supplie, au nom de l'atta-
 „ chement que vous avez pour moi, de pren-
 „ dre quelque remède. Eh bien! répondit-il,
 „ je le prendrai, puisque cela peut vous faire
 „ plaisir.... Ah! je sens dans ma tête un coup
 „ affreux!.... des tenailles qui me déchirent...
 „ Etre des êtres!.... Dieu!... (il resta longtems
 „ les yeux fixés vers le ciel).... Ma chere fem-
 „ me!.... embrassons-nous.... Allez-moi à
 „ marcher.... (Il voulut se lever de son siege,
 „ mais sa foiblesse étoit extrême).... Menez-
 „ moi vers mon lit.... sa femme le soutenoit
 „ avec peine: il se traîna jusqu'au lit où il avoit
 „ couché; il y resta quelques momens en silence,
 „ & puis il voulut en descendre. Sa femme
 „ l'aidoit; il tombe au milieu de la chambre
 „ entraînant sa femme avec lui: elle veut le re-
 „ lever; elle le trouve sans parole & sans mou-
 „ vement. Elle jette des cris: on accourt; on
 „ enfonce la porte; on relève M. Rousseau. Sa
 „ femme lui prend la main; il la lui serre, ex-
 „ hale un soupir & meurt. Onze heures du
 „ matin sonnoient (1).
 „ Vingt-quatre heures après on a ouvert le

(1) Agé de 66 ans. Il étoit né le 28 juillet 1712. il est
 mort le 1 juillet.

„ corps. Le procès verbal qui en a été fait,
 „ atteste que toutes les parties étoient saines, &
 „ que l'on n'a trouvé d'autre cause de mort qu'un
 „ épanchement de sérosité sanguinolente dans le
 „ cerveau (1).

„ M. le marquis de Girardin a fait embaumer
 „ le corps, & l'a fait renfermer dans un double
 „ caisse de bois de chêne. En cet état, accompa-
 „ gné de plusieurs amis & de deux Genevois,
 „ ses compatriotes, il a été porté samedi 4 juil-
 „ let, à minuit, dans l'isle qu'on appelloit *l'Isle*
 „ *des Peupliers*, & que l'on appelle aujourd'hui
 „ *l'Elysée*. M. Girardin y a resté jusqu'à trois
 „ heures du matin pour faire bâtir lui-même à
 „ chaud & à sable, autour de ce dépôt, un fort
 „ massif, sur lequel on élève un mausolée qui

(1) L'extrait des minutes du greffe du bailliage d'Ermenonville, daté du vendredi 3 juillet, porte que : „ sur
 „ le réquisitoire du procureur fiscal, M. Louis Blondel,
 „ lieutenant du bailliage, assisté du procureur fiscal & d'un
 „ huissier, s'est transporté en la demeure du Sieur J. J.
 „ Rousseau pour y constater son genre de mort ; qu'à cet
 „ effet, il a fait comparoir les personnes des Sieurs Gil-
 „ les-Casimir Chenu, maître en chirurgie, demeurant à
 „ Ermenonville. & Simon Bouret, aussi maître en chirur-
 „ gie, demeurant à Montagny ; & après avoir reçu d'eux
 „ le serment en tel cas requis, sous lequel ils ont juré
 „ de bien & fidelement se comporter en la visite dont il
 „ s'agit, après visite faite du corps, & l'avoir vu &
 „ examiné dans son entier, qu'ils ont tous deux rapporté
 „ d'une commune voix que ledit Sieur Rousseau est mort
 „ d'une apoplexie séreuse, ce qu'ils ont affirmé être vé-
 „ ritable &c."

„ aura six pieds de haut & qui sera d'une décoration simple, mais belle.
 „ Cette île, que l'on appelle l'Elysée, est un lieu enchanté : sa forme & son étendue sont un ovale, ayant environ 50 pieds sur 35.
 „ L'eau qui l'entoure coule sans bruit, le vent semble craindre toujours d'en augmenter le mouvement presque insensible. Le petit lac qu'elle forme, est environné de coteaux qui la dérobent au reste de la nature, & répandent sur cet asile un mystère qui entraîne à la mélancolie. Ces coteaux sont chargés de bois & terminés au bord de l'eau par des routes solitaires, dans lesquelles on trouve depuis quelques jours, comme on en trouvera longtemps, des hommes sensibles regardant l'Elysée.
 „ Le sol de l'île est un sable fin couvert de gazons. Il n'y a pour arbres que des peupliers, & pour fleurs dans cette saison que quelques roses simples. C'est là que repose Jean Jacques Rousseau, la face tournée vers le lever du soleil." On y lit cette seule inscription.

Ci gît.

J. J. Rousseau.

L'homme de la nature & de la vérité.

On juge facilement à la lecture de sa lettre, que l'écrivain a pour but de réfuter les étranges assertions avancées sur le compte de Rousseau, sur sa retraite & sur son trépas imprévu, de

justifier en même tems ce grand homme, mis mal à propos au rang des philosophes du jour, c'est-à-dire de ceux qui n'ont aucune religion ni créance.

Des gens difficiles ne trouvent pas que le défenseur ait rempli son objet : par les circonstances de l'accident de Jean Jacques, par ses propres paroles & le genre des douleurs dont il se plaint, par la certitude qu'il a de sa fin prochaine : ils en inferent, au contraire, une suite de preuves qu'il s'est empoisonné & ne peut être péri de l'apoplexie séreuse énoncée au procès verbal.

A l'égard de ses propos, ces mêmes critiques estiment qu'on pourroit très-aisément les regarder comme ceux d'un déiste, d'un matérialiste, ou d'un athée ; ils y observent en outre un amour-propre excessif & bien contradictoire avec la manière dont Rousseau parle de lui dans sa préface.

Ces réflexions caustiques n'empêchent pas qu'il n'y ait beaucoup de naturel & d'onction dans les phrases entrecoupées du moribond causant avec sa femme, & qu'on ne lise avec attendrissement tout ce récit, quelque puérile & minutieux qu'il soit.

Mais quel chagrin amer & violent pouvoit avoir ce philosophe pour en venir à la cruelle extrémité qu'on soupçonne ? Voici ce qu'on présume, indépendamment des vapeurs noires dont il avoit toujours été affecté, de sa jalousie

contre Voltaire, passion qu'il réprimoit, mais excessive chez lui; enfin de quelque autre cause quelconque, physique ou morale, qui auroit pu le rendre, comme d'autres, atteint de la manie du suicide.

Personne n'ignore aujourd'hui qu'il avoit composé des mémoires de sa vie, & que ces mémoires (1), écrits avec une liberté vraiment cynique, compromettoient beaucoup de gens. Il avoit eu l'indiscrétion de les lire en diverses occasions, entre autres une fois chez le marquis de Pezay (2), en 1771. On n'auroit pas cru qu'un grave personnage comme Rousseau se fût prostitué jusqu'à se rendre chez un freluquet, jusqu'à y manger, y passer une journée entière & l'amuser de cette lecture. Mais le fait est attesté par plusieurs personnes dignes de foi, tels que MM. le Miere & Dorat. Le dernier même l'a consigné dans une lettre écrite dans le tems à Madame la comtesse de Beauharnois.

Voici le jugement qu'il en portoit; j'en écarte les fadeurs qui le gâtoient.

„ Je rentre chez moi, Madame, ivre de
 „ regrets & d'admiration. J'ai entendu des
 „ choses sublimes. . . . Je comptois sur une séance
 „ de sept ou huit heures: elle en a duré
 „ quatorze ou quinze. Nous nous sommes as-

(1) Il en sera fait mention ci-après.

(2) Je vous parlerai, Milord, quelque jour plus amplement de ce marquis de Pezay.

„ semblés à neuf heures du matin , & nous nous
 „ séparons à l'instant, sans qu'il y ait eu d'inter-
 „ valle à la lecture que ceux des repas, dont
 „ les instans, quoique rapides, nous ont paru
 „ encore trop longs pour l'intérêt de nos plai-
 „ sirs.

„ Ce sont les mémoires de sa vie que Rou-
 „ seau nous a lus. Quel ouvrage! comme il s'y
 „ peint! & comme on aime à l'y reconnoître!
 „ Il y donne à son caractère toute la sanction de
 „ l'honnêteté; il y avoue ses bonnes qualités avec
 „ un orgueil bien noble, & ses fautes avec une
 „ franchise plus noble encore. Il nous a arra-
 „ ché des larmes par le tableau pathétique &
 „ vrai de ses malheurs, de ses faiblesses, de sa
 „ confiance payée d'ingratitude, de tous les
 „ orages de son cœur sensible, tant de fois
 „ blessé par la main caressante de l'hypocrisie,
 „ surtout de ces passions si douces qui plaisent
 „ encore à l'âme qu'elles rendent infortunée.
 „ J'ai pleuré de bien bon cœur.

„ L'écrit dont il est question est vraiment
 „ un phénomène de génie, de simplicité, de
 „ candeur & de courage. Que de géans chan-
 „ gés en nains! Que d'hommes obscurs & ver-
 „ tueux, rétablis dans leurs droits, & vengés à
 „ jamais des méchans par le seul suffrage d'un
 „ honnête homme! Tout le monde y est nom-
 „ mé; on n'a point fait le moindre bien à l'au-
 „ teur qui ne soit consacré dans son livre, qui
 „ lui-même est un bienfait; mais aussi démasque-

„ t-il les imposteurs sans le moindre égard pour
 „ leur difformité ”....

J'en reviens, Milord, à l'inconséquence qu'on reproche à Rousseau d'avoir communiqué ses mémoires à une assemblée aussi peu grave. Ce qui le rend plus excusable dans cette occasion, c'est qu'il étoit question de satisfaire la curiosité du roi de Suede, prince royal en ce tems-là, qui étoit à Paris, & que le comité où il fit cette lecture étoit peu nombreux.

Quoi qu'il en soit, l'auteur dans une maladie grave dont il craignoit de mourir, s'attendrissant sur le sort de Mlle le Vasseur, menacée de la plus cruelle indigence, lui dit qu'il avoit de quoi adoucir la perspective affreuse que sa fin prochaine lui faisoit envisager, & lui remit en même tems un paquet cacheté. Il l'assura que ce paquet contenant les mémoires de sa vie, seroit acheté fort cher par les libraires & lui produiroit de quoi se faire un sort. Il n'est pas bien éclairci si la femme, sollicitée par quelque imprimeur cupide, s'est réellement laissé aller à ses offres; mais quelques semaines avant sa mort, le bruit courut, & s'étoit accredité au point de mettre en l'air tous les curieux, d'inquiéter tous les acteurs y figurant & intéressés à en empêcher la publicité: ce qui rendoit la nouvelle plus probable, c'est qu'on distribuoit la préface de ces mémoires. Elle est courte & vous donnera une idée du stile dont ils sont écrits, & des vues que l'auteur s'y est proposées.

„ Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, & dont l'exécution n'aura point d'imitateurs ; je vais montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; & cet homme, c'est moi.”

„ Moi seul je sens mon cœur & je connois les hommes ; je ne suis fait comme aucun de ceux qui existent ; je ne vaud pas mieux ou moins, je suis autre ; si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.”

„ Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je suis ; j'ai dit le bien & le mal avec la même franchise : je n'ai rien tu, rien déguisé, rien pallié ; je me suis montré coupable & vil quand je l'ai été ; j'ai montré mon intérieur comme tu l'as vu toi-même. Etre éternel ! rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions ; qu'ils rougissent de mes indignités ; qu'ils gémissent de mes misères ; que chacun dévoile à son tour son cœur aux pieds de ton trône, & qu'un seul te dise ensuite, s'il l'ose : je fus meilleur que cet homme-là.”

On fut jusqu'à dire que le lieutenant de police ne pouvant résister aux alarmes de ceux qui lui en avoient fait part, manda cet écrivain & l'in-

terrogez; que Rousseau ne put renier son ouvrage, mais protesta n'avoir aucune part à son impression. Quoi qu'il en soit, comme il disparut dans le même tems, les soupçons se fortifierent, & sa mort subite qui a suivi incontinent, a donné lieu de croire qu'il avoit accéléré sa fin. Il est constant cependant, que ces mémoires n'étoient & ne sont pas encore imprimés; mais on les attend d'un jour à l'autre, malgré la vigilance du gouvernement attentif à s'opposer à leur introduction.

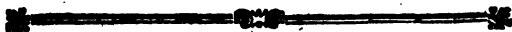
Si l'espoir des amateurs se réalise, je vous parlerai, Milord, de cette œuvre posthume avec d'autant plus de soin que tous les journalistes de ce pays ont reçu d'avance défense d'en faire mention.

Au cas où les conjectures sinistres que je vous expose sur le trépas accéléré du philosophe Genevois seroient fondées, il auroit rempli sa devise dans toute son étendue *vitam impendere vero*. C'est bien la mienne; mais comme les vérités que je découvre ne sont que pour l'amitié, j'espère qu'elles me seront moins funestes, surtout si cette amitié me reste pour dernière consolation.

Paris, ce 31 juillet 1778.

P. S. Je pourrai quelque jour, Milord, vous faire une description plus détaillée d'Erménonville; d'autant mieux que c'est un jardin modelé sur les nôtres, mais ce

n'étoit point le cas de trop s'étendre sur ce lieu , lorsqu'il falloit s'occuper d'un grand homme faisant disparoître tous les accessoires.



L E T T R E X I .

Sur la sortie de l'escadre; sur différentes déclarations, ordonnances, arrêts du conseil relatifs à la guerre; sur le combat d'Ouessant.

MONSIEUR le comte d'Orvilliers, Milord, ayant reçu ses dernières instructions au commencement de juillet, ne devoit pas tarder d'appareiller, & l'orgueil des marins françois s'étoit tellement enflé du combat de la *Belle-Poule*, qu'ils sembloient désormais ne rien craindre & se promettre une victoire certaine. Du moins, c'est ce qu'on lisoit dans les lettres de Brest (1), rem-

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 3 juillet... M. le comte d'Orvilliers, notre général, vient de recevoir les derniers ordres pour faire mettre à la voile l'escadre de 32 vaisseaux de ligne. Personne ne peut plus aller à terre & l'on se dispose sérieusement à quitter la rade dès que les vents le permettront. Nous ignorons ce que nous allons faire; mais il y a quelque apparence de descente. Nous savons certainement qu'il y a des vaisseaux marchands retenus pour le compte du roi. On ne paie plus

remplies de jactance. Ils n'attendoient plus que non pas l'ordre, mais la permission de se battre; ils étoient résolus d'attaquer l'ennemi en tel nombre qu'il fût, sans faire aucune attention s'ils étoient plus forts ou plus foibles.

Peu après un courier avoit apporté au ministre de la marine l'intéressante nouvelle que l'armée navale, au nombre de 32 vaisseaux de ligne & de 15 frégates ou autres bâtimens, avoit enfin mis à la voile le 8, qu'elle avoit commencé à lever l'ancre à deux heures du matin, & qu'à trois heures après midi tous les bâtimens étoient sortis du goulet.

Cette sortie auroit pu être imprudente vis-à-vis d'un homme tel que l'amiral Keppel, & quelques frondeurs de cette capitale en avoient frémi. Mais le comte d'Orvilliers ne s'étoit déterminé à mettre dehors que d'après les avis reçus que les Anglois étoient encore dans leurs ports (*); & vu l'éloignement, il étoit sûr en choisissant

de Keppel qui continue à garder *la Licorne*, mais en cas que nous le rencontrions, & que nous ayons non l'ordre mais la permission de nous battre, l'ardeur est telle parmi nous, que nous ne ferons aucune attention si nous sommes plus forts ou plus foibles.

M. de la Prévalaye, chef d'escadre & directeur général du port, va commander en l'absence du comte d'Orvilliers; il a des lettres de service. On attend ici le 6 de ce mois un régiment suisse pour faire le service du port.

(*) En effet, l'amiral Keppel ne mit à la voile de Plymouth que le 15 juillet (*Note des éditeurs.*)

fant un vent soutenu, d'avoir tout le loisir nécessaire pour faire déboucher son armée & la ranger en ordre de bataille avant d'être obligé de se défendre. Quoi qu'il en soit, sa tentative avoit réussi, & c'étoit un danger d'évité que le retard de ses ordres auroit pu lui faire courir.

M. de Sartines, après avoir reçu son courrier & en avoir rendu compte au roi, étoit venu sur le champ faire part de la nouvelle à Madame la duchesse de Chartres & la prier en même tems de n'avoir aucune inquiétude. Il lui avoit ajouté que S. M. l'avoit chargé de lui dire qu'elle seroit instruite des événemens aussitôt que le monarque. Bientôt on sçut que dès le lendemain du départ de l'armée navale le général avoit fait part aux capitaines des ordres du roi de combattre les bâtimens anglois indistinctement, soit les navires marchands, soit les corsaires, soit les vaisseaux de roi : en un mot de capturer tout ce qui se rencontreroit (1). Les mêmes lettres faisoient men-

(1) Extrait d'une lettre à bord du *Roland* de l'armée navale, en date du 12 juillet, & environ à 48 lieues dans l'ouest quart-sud-Ouest d'Ouessant.

Nous avons appareillé le 8 au nombre de 32 vaisseaux de ligne, 12 frégates & trois autres petits bâtimens. Cela s'appelle une armée navale. Elle est divisée en trois escadres, que commande en chef le comte d'Orvilliers, lieutenant général.

L'escadre blanche est sous le pavillon du général; la blanche & bleue, sous celui du comte Duchaffault, lieutenant général; & l'escadre bleue, sous celui du duc de Chartres, lieutenant général. Les commandans de la 2e,

sion de la joie inconcevable que la lecture de cette espece de déclaration de guerre faite aux équipages leur avoit causée , des acclamations bruyantes & des *vive le roi* multipliés dont elle avoit été interrompue & suivie longtems après. Les effets avoient succédé incontinent aux menaces.

La corvette *la curieuse* qui chassoit en avant & commandée par le chevalier du Romain , jeune

& de la 3e. divisions de chaque escadre, font, de la blanche, le comte de Guichen, chef d'escadre, & le Sieur Hector, capitaine de Vaisseau; de la blanche & bleue, le comte de Rochechouart, chef d'escadre, & le chevalier de Beauffer, capitaine de Vaisseau; & de la bleue, le comte de Grasse, chef d'escadre, & le chevalier de Monteil, capitaine de Vaisseau. Les capitaines de pavillon des trois commandans d'escadre, font, du général, le Sieur Duplessis Pascault; du comte Duchassaing, le Sieur Huon de Kermadec; & du duc de Chartres, le Sieur de la Motte-Piquet, chef d'escadre; & sous cet officier général, le Sieur de Montperoux, capitaine de vaisseau.

Le 9 M. d'Orvilliers a fait part aux capitaines des ordres du roi d'attaquer les Anglois & la marine royale, ainsi que la marine marchande de cette nation. En conséquence M. de Kerfaint, commandant l'*Iphigénie*, a pris le *Livert* que vous devez avoir à Brest.

Lorsque nous rencontrons des vaisseaux marchands de notre nation, nous les faisons avertir par les frégates ou les coureurs de prendre garde à eux, qu'ayant les ordres de nous emparer de tout ce qui appartient à l'ennemi, l'amiral Keppel a les mêmes vraisemblablement.

Tous les équipages ont reçu la lettre de la déclaration concernant les prises avec mille sortes d'acclamations de joie & de *vive le roi*.

enseigne de la plus grande espérance, rempli de bravoure, d'activité, d'intelligence, poursuivit une voile dont elle avoit fait la découverte, & quoique de beaucoup inférieure (1), étant à portée de la voix, lui cria de mettre en panne : ce bâtiment gardant fierement son pavillon anglois, n'avoit point exécuté la manœuvre qui lui étoit prescrite, lorsque l'*Iphigénie*, frégate beaucoup plus imposante (2), est survenue, a parodié l'émissaire de l'amiral Keppel vis-a-vis de la *Belle-Poule*, & exigé qu'il vint parler au général : sur le refus formel qu'en a fait le capitaine, M. de Kersaint, celui de l'*Iphigénie*, a ordonné qu'on fit feu, & l'anglois a amené. Il a été conduit au comte d'Orvilliers, qui l'a envoyé à Brest (3).

Ces actes militaires caractérisant la rupture, avoient été précédés, accompagnés, suivis d'actes de législation qui la prescrivoient & l'établisoient à ne plus en douter ; tels que l'ordonnance du roi concernant les prises (4) ; l'arrêt du

(1) *La curieuse* n'est que de 10 canons de quatre.

(2) De 36 canons, dont le plus grand nombre de douze livres de balle.

(3) Cette frégate se nomme *la Lively* : elle est de 22 canons de 9 ; elle avoit 150 hommes d'équipage & est commandée par M. Biggo cap. de Vaisseau. Elle est arrivée à Brest le 10 juillet.

(4) Son titre est *Ordonnance du roi concernant les prises faites par les vaisseaux, frégates & autres bâtimens de S. M. en cas de guerre*. Elle est datée du 28 mars

conseil sur la même matière (1); la déclaration concernant la course (2); la lettre à M. l'amiral (3); l'arrêt du conseil portant nomination de commissaires pour tenir le conseil des prises près l'amiral de France (4); enfin la déclaration concernant l'abolition du droit d'aubaine convenu entre la France & les Etat-Unis de l'Amérique septentrionale (5). Quelques-unes de ces diverses pièces méritent de vous être mieux connues.

Les anciennes ordonnances & les réglemens

1778; le mandat à M. l'amiral est du 4 mai. Elle contient 17 articles.

(1) Cet arrêt du conseil concerne les bâtimens anglois détenus dans les ports du royaume en vertu des ordres de S. M. du 18 mars dernier & les navires françois pris par les corsaires de l'île de Jersey & de Guernesey; il est daté du 28 juin 1778.

(2) *Déclaration du roi concernant la course sur les ennemis de l'état.* Tel en est le vrai titre. Elle a été donnée à Versailles le 24 juin & enregistrée au parlement, grand'chambre & tournelle assemblées, le 14 juillet.

(3) En date du 10 juillet. Son titre porte: *pour faire délivrer des commissions en course.*

(4) Il est daté du 19 juillet & accompagné d'un règlement pour l'établissement du conseil des prises & la forme d'y procéder, de la même date en 24 articles, quine mérite aucun détail.

Le ministre a rendu aussi un *règlement concernant la navigation des bâtimens neutres en tems de guerre*, donné à Versailles le 26 juillet dernier; il contient 15 articles, & n'exige pas plus de discussion.

(5) Cette déclaration du roi a été donnée à Versailles le 26 juillet & enregistrée au parlement le 4 août.

plus favorables avoient restreint la part qui revenoit aux vaisseaux preneurs dans le produit des prises, à des gratifications pour les bâtimens de guerre & aux tiers seulement du produit de la vente pour les navires marchands. Aujourd'hui, dans le génie de cette guerre-ci qui est principalement de commerce, le gouvernement prend les moyens les plus efficaces & les plus prompts de détruire le nôtre. Il offre un nouveau motif d'émulation & d'encouragement aux gens de mer & soldats composant les équipages des vaisseaux. Il détermine S. M. à leur faire l'abandon en entier des bâtimens de guerre & corsaires enlevés sur les ennemis en faveur des commandans, états-majors & équipages des vaisseaux qui s'en seront emparés, & à réserver seulement un tiers de la valeur des navires marchands & de leur cargaison pour être appliqué à la caisse des invalides de la marine. Au surplus, par une politique non moins bien entendue, la répartition de cet abandon doit se faire de façon que l'augmentation qui en résultera porte principalement sur la partie du produit des prises appartenant aux équipages, & que leurs familles participent à la récompense & au prix des services & de la valeur de leurs peres (1).

(1) Préalablement le roi s'étoit arrangé avec M. l'amiral qui anciennement avoit sa part dans les prises. Il lui donne 300,000 liv. par abonnement en tems de guerre ou de paix.

Après avoir excité la cupidité des officiers & équipages des vaisseaux de S. M. de façon à leur faire déployer tous leurs efforts dans les diverses occasions qu'ils pourront avoir de détruire notre marine militaire ou marchande, il s'agissoit de multiplier la course en offrant aux armateurs, négocians, particuliers, rentiers, le meilleur appas pour les déterminer à ce genre de spéculation. En conséquence, non-seulement on renouvelle les encouragemens qui leur avoient été accordés par les anciens réglemens, mais-même on les augmente en donnant des marques de distinction à ceux qui feront des entreprises plus considérables, en accordant aux autres des secours pécuniaires, enfin en traitant plus favorablement les équipages. On y pourvoit en même tems aux moyens d'assurer la confiance publique & les intérêts des actionnaires, en simplifiant les procédures concernant les prises, & en accélérant par des répartitions plus promptes, la rentrée de leurs fonds & celle de leurs bénéfices. (1).

Toutes ces dispositions n'étoient, pour ainsi parler, que conditionnelles, qu'accidentelles; mais la lettre à M. l'amiral est catégorique & précise: c'est un véritable tocsin (2). Le roi y

(1) Ce réglement a 62 articles; la part des équipages dans le produit des prises est, suivant les cas, d'un tiers ou d'un cinquième.

(2) Celle de M. de Sartines aux officiers de l'amirauté, ne l'est pas moins... „ Le roi, Messieurs, a écrit à l'a-

motive d'abord sa conduite , en supposant que
 les Anglois sont agresseurs non-seulement dans
 ce moment-ci , mais depuis très-longtems. „ Mon
 „ cousin , lui dit-il , l'insulte faite à mon pavil-
 „ lon par une frégate du roi d'Angleterre en-
 „ vers ma frégate la *Belle-Poule* ; la saisie faite
 „ par une escadre angloise , au mépris du droit
 „ des gens , de mes frégates la *Licorne* & la *Pallas* ,
 „ & de mon lougre le *Coureur* ; la saisie en mer &
 „ la confiscation des navires appartenants à mes
 „ sujets , faite contre la foi des traités ; les
 „ troubles continuels & les dommages que cette
 „ puissance apporte au commerce maritime de
 „ mon royaume & de mes colonies de l'améri-
 „ que , soit par ses bâtimens de guerre , soit
 „ par les corsaires , dont elle autorise & excite
 „ les déprédations ; tous ces procédés injurieux ,
 „ & principalement l'insulte faite à mon pavillon ,
 „ m'ont forcé de mettre un terme à la modéra-
 „ tion que je m'étois proposée & ne me per-
 „ mettent pas de suspendre plus longtems l'effet
 „ de mon ressentiment. La dignité de ma cou-
 „ ronne

„ miral que son intention est que les capitaines des vais-
 „ seaux & autres bâtimens aient à courre sus à ceux
 „ du roi d'Angleterre & de ses sujets & de les amener
 „ dans les ports du royaume. Je vous envoie une or-
 „ donnance de S. M. relative aux prises qu'ils feront : les
 „ marques qu'elle y donne de sa munificence sont bien
 „ capables d'exciter la bravoure & la reconnaissance.”

anglois, qui fera considérer comme une agression première, véritable & capitale les secours donnés aux insurgens ; qui demandera si une puissance exerçant un despotisme illimité sur ses sujets, a droit de fixer le moment où ceux d'une autre peuvent se délier eux-mêmes du serment de fidélité envers elle, se déclarer indépendans, & se faire reconnoître comme tels par les autres souverains, sans que le leur doive s'en offenser.

Quoi qu'il en soit, dans cet état des choses, les corsaires françois, qui depuis longtems faisoient déjà la course sous le pavillon des Treize-Etats-Unis, n'ont eu qu'à en changer & arborer les leurs, & les ports fourmillent en outre d'une infinité d'autres qui arment ou vont armer.

Précisément à l'instant où la France se disposant à déclarer une guerre ouverte à l'Angleterre, avoit affecté de faire insérer pour la première fois dans sa gazette la prise de deux de ses bâtimens, quoiqu'il y en ait plus de cent dans ce cas, afin sans doute de colorer aux yeux de l'Europe sa prétendue modération, celle-ci se piquoit d'une justice plus scrupuleuse & lui restituoit les prises les plus récemment faites. C'est ce qu'on apprenoit par des lettres du Havre, de Rouen, de Bordeaux, où les négocians (1)

(1) Extrait d'une lettre du Havre du 7 juillet... Nous craignons fort la guerre ici, & à une déclaration près, tout ce qui se passe est fait pour entretenir & augmenter nos frayeurs. Nous ne parlons pas du combat de la

étoient dans l'étonnement de ce procédé généreux ; en sorte que ce mélange bizarre de conduite pacifique & d'agressions violentes laissoit

Belle-Poule, & de la prise de la *Licorne*, même de la *Pallas* : la Politique peut excuser ces hostilités & les faire passer pour des actes de prudence. Mais nous apprenons d'hier que le navire de cette ville nommé l'*Aimable-Victor*, Capitaine Vincent, revenant de la Martinique, a été capturé & conduit à Plymouth ainsi qu'un bâtiment de Rouen faisant le cabotage & portant des farines à Brest. Ce ne sont point les insectes de Jersey ou de Guernesey qui se sont rendus coupables de cette piraterie ; mais une frégate de S. M. Britannique. Les assurances sont augmentées de 20 & 22 à 25 pour cent. Les beaux sucres bruts se sont vendus 105 à 110. liv. . . Extrait d'une lettre du Havre du 12 juillet. . . Les Anglois ont renvoyé les deux bâtimens marchands dont je vous ai parlé. Ils ne les ont pas regardés comme de bonne prise. . . Extrait d'une lettre de Rouen du 15 juillet. . . Un navire de cette ville, capturé, a été renvoyé de Plymouth, où il avoit été conduit. On avoit eu la précaution de mettre sur les écoutilles le cachet de S. M. Britannique, en lui laissant la liberté de continuer sa route : chemin faisant, il a encore été rencontré par un corsaire de Guernesey, qui voyant ce sceau respectable, l'a laissé se rendre à Brest. Extrait d'une lettre de Bordeaux du 1^{er} août. . . Les lettres de Londres du 20 nous apprennent que l'amirauté avoit relâché le navire l'*Aimable Marie-Jeanne* de ce port & le navire l'*Ami au besoin*, du port de Bayonne, de sorte que de plusieurs navires que les corsaires de Jersey & Guernesey nous avoient pris, sous prétexte qu'ils venoient de la Nouvelle-Angleterre, parce qu'ils avoient à leur bord du tabac & du ris, on ne compte plus que le navire le *Ste. Croix*, que l'on espère qu'ils auront aussi laissé aller.

encore quelque espoir aux amis de la concorde, même après la sortie du comte d'Orvilliers. Ils se flattoient qu'on s'observeroit, qu'on s'éviteroit & que chacun chercheroit seulement à favoriser la rentrée de ses flottes attendues. Les lettres de l'armée où l'on annonçoit que le comte d'Orvilliers ne s'écarteroit pas des côtes, qu'il ne *s'enmancheroit* pas, que sa croisière ne seroit que d'un mois, ne contrarioient pas cette façon de penser : le combat d'Ouessant a renversé tout le système de ces hommes de paix.

Un soir (1) qu'en sortant de l'opéra j'avois pris ma route par le jardin du palais royal, non à dessein de m'y promener, puisqu'il avoit plu considérablement, mais de le traverser pour me rendre ailleurs, je fus surpris de voir des groupes de monde répandus dans toute son enceinte. Je me doutai qu'il y avoit quelque nouvelle importante & me rendis à un *Club* de novellistes, le mieux instruits ordinairement. Il étoit composé en ce moment du comte de Nolivos, maréchal de camp & cordon rouge, de M. le comte de Catuelan, de M. d'Eclieu, capitaine de vaisseau retiré, de M. Magon de la Balue, ancien banquier de la cour, de M. Lambert, banquier, de M. Boyer, le correspondant du courrier de l'Europe, de M. Girard chirurgien, de M. Pilot, ancien chanteur de l'opéra & d'une infinité d'autres gens que je ne connoissois point. Pour

(1) Le vendredi 31 juillet.

éviter les répétitions ennuyeuses, il dit, il répond, qui embarrassent la narration,, je vais vous mettre aux prises ces différens personnages & les laisser parler eux-mêmes.

M. D'ECLIEU.

Je me doutois bien qu'il ne tarderoit pas à se passer quelque chose; les lettres de Brest que j'ai reçues aujourd'hui, m'annoncent encore que nos Messieurs sont bien impatiens de se mesurer avec les Anglois.

M. GIRARD.

Mais enfin, qu'est ce que c'est que cette nouvelle? Qui a vaincu? Quels sont les vaisseaux pris? J'aime la précision.

M. BOYER.

Rien de clair encore; je viens de trois ou quatre endroits pour avoir un bulletin; il n'y a rien nulle part.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Je ne conçois pas cela; on ne disoit mot de la nouvelle à l'opéra, d'où je sors.

M. LAMBERT.

C'est que vous en êtes sorti de bonne heure, Monsieur le comte; pour moi qui avois lorgné une fille & suis resté pour me ménager un entretien particulier, j'ai été témoin qu'on est venu dire au foyer qu'un courrier dépêché par M. de Sartines à Madame la duchesse de Chartres, étoit

descendu au palais royal , lui avoit apporté des nouvelles de son mari & d'une action dans laquelle il avoit été beaucoup exposé : ma foi , la fureur des nouvelles m'a entraîné ; j'ai laissé là mon impure ; je suis accouru pour apprendre cette victoire plus en détail : je n'en sçais pas davantage.

M. LE COMTE DE CATUELAN.

Ne voyez-vous pas, Messieurs, que tout cela n'est pas de trop bonne augure ? S'il y avoit une si excellente nouvelle, est-ce que vous n'auriez pas un bulletin ?

M. D'ECLIEU.

Mais voici ce qu'on dit de plus positif. Les deux armées navales ont eu dès le 23 connoissance l'une de l'autre, &, quoique les Anglois fussent alors au vent, comme il étoit violent, ils n'osèrent attaquer, sentant leur désavantage de ne pouvoir se servir dans une pareille position de leur première batterie. Depuis les 24, 25, & 26 se trouvant sous le vent du comte d'Orvilliers, ils n'ont pas été plus hardis : on s'est tenu en présence pendant ces trois jours-là ; on s'est observé, tâté réciproquement ; c'est le 27 seulement que l'amiral Keppel, instruit qu'il manquoit deux vaisseaux à son rival, se résolut à donner sur l'arrière-garde qu'il sçavoit commandée par le duc de Chartres, la division la plus précieuse à attaquer.

LE COMTE DE CATUELAN.

Et dont il espéroit avoir meilleur marché (1);

M. DE LA BALUE.

M. le comte, vous avez de l'humeur; vous voyez que vos amis les Anglois n'ont pas brillé cette fois-ci.

M. D'ECLIRU.

Si vous m'interrompez, Messieurs, vous ne saurez rien.... M. le comte d'Orvilliers, qui s'est apperçu à tems du dessein de l'ennemi, ayant laissé l'amiral Keppel s'engager dans cet espoir, l'en a frustré par une manœuvre sçavante & hardie; il a par là dégagé le *St. Esprit* & toute sa division qui couroient de grands risques & a forcé les Anglois trop avancés pour éviter d'en venir au combat. Le feu a été très-vif de part & d'autre pendant environ deux heures; il a paru cependant que celui de l'armée du roi étoit servi avec plus de vivacité que celui de l'armée angloise: notre but, suivant la maniere d'attaquer qui nous est la plus avantageuse, a été de désemparer les vaisseaux ennemis de leurs mâts & de leur voilure, & l'on a parfaitement réussi; car plusieurs n'ont pu suivre

(1) Il faut sçavoir que, quoique le duc de Chartres fût plus ancien lieutenant général que M. Duchaffault, il étoit convenu de se laisser commander par celui-ci, qui en conséquence étoit à l'avant-garde.

leur général & l'ont obligé de revirer pour ne pas les abandonner & les laisser couper ; ce qui nous a donné tout le tems de nous rallier , & d'attendre l'ennemi s'il vouloit revenir à la charge ; mais il n'en a pas été tenté.

M. LE COMTE DE CATURLAN.

Ni M. d'Orvilliers de le poursuivre ; car on le dit rentré à Brest.

M. PILOT, *suivi d'un grand nombre de voix.*

Comment morbleu, M. d'Orvilliers est rentré !

M. D'ÉCLIEU.

Attendez donc, Messieurs ; vous allez sçavoir de quelle maniere & pourquoi. Non-seulement notre armée remise en ordre de bataille a forcé l'ennemi par sa bonne contenance à un mouvement rétrograde, mais l'a poursuivi jusqu'au soir : il avoit alors le vent. Vous savez qu'en cette position on fait ce qu'on veut : il a profité de l'obscurité de la nuit pour faire sa retraite, en cachant soigneusement ses feux, tandis que tous les vaisseaux du roi portoient les leurs, afin que leur position pût être bien clairement apperçue des Anglois.

Le 28 au soir, l'armée du roi s'entretenant par la latitude d'Ouessant, où elle avoit établi sa croisiere, l'étonnement fut général lorsqu'on découvrit l'isle d'Ouessant même, dont le comte d'Orvilliers s'imaginoit distant de 25 à 30 lieues.

On sait qu'après plusieurs jours de croisière à l'ouvert de la Manche, après une chasse & des évolutions qui ne permettent pas de faire une estime exacte des routes, dans une position d'ailleurs où l'effet incalculable des courans auroit pu seul occasionner cette erreur, c'est un infiniment petit. Le comte d'Orvilliers ayant tout lieu de présumer que l'ennemi auroit aussi gagné ses ports, se voyant à portée de celui de Brest, s'est déterminé à y faire entrer l'armée tant pour mettre à terre les blessés, que pour y prendre les rechanges dont quelques vaisseaux peuvent avoir besoin pour continuer leur croisière.

LE COMTE DE CATUELAN.

Et pour laisser aussi au duc de Chartres le loisir de se désennuyer & rafraîchir à terre après trois semaines de navigation.

M. DE LA BALUE.

Dans tout cela je ne vois aucun vaisseau pris.

M. LAMBERT.

On avoit barbouillé à l'opéra que les Anglois en avoient perdu plusieurs.

M. D'ECLIEU.

Mais l'amiral Keppel est fort maltraité; il en a beaucoup de désarmés.

M. PILOT.

Il faut pourtant, Messieurs, que la nouvelle soit importante, puisque M. le duc de Chartres

a voulu en être le courier ; car on dit que c'est lui qui a apporté la relation du combat.

M. DE LA BALUE.

On dit qu'il est en route , que Madame la duchesse part & va au devant de lui.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Suivant le récit de M. d'Eclieu , l'action n'a été ni longue ni meurtrière : on ne parle encore, ce me semble , d'aucun officier tué , & quant aux blessés , on ne cite que M. Duchaffault & son fils.

M. D'ECLIEU.

Oui ; ils le sont tous deux grièvement ; le pere surtout l'est à l'épaule d'un coup de mitraille , & l'on a de l'inquiétude pour lui : quant au fils , il a un os de la jambe cassé . On ajoute qu'il y a environ 150 morts & 400 blessés sur toute la flotte.

M. GIRARD.

C'est peu de chose pour une armée navale de cette force . Je ne vois rien de plus positif dans cette prétendue victoire , sinon que nous n'avons pas été vaincus , que nous avons montré aux Anglois qu'on pouvoit leur tenir tête , & humilié leur orgueil en ranimant la confiance des nôtres.

LE COMTE DE CATUELAN.

Je ne juge pas aussi favorablement que vous ;

& la seule rentrée de M. d'Orvilliers à Brest n'est une preuve convaincante de notre défaite, ou il mériterait qu'on lui fit son procès : car enfin, Messieurs, répondez moi ? Quel étoit l'objet de sa mission ? D'abord, si vous voulez, par un frivole point d'honneur, de déployer sur l'Océan le pavillon françois & de montrer à l'Europe que nous disputons aux Anglois la domination de cet empire. Mais indépendamment de ces motifs d'ostentation, il y en avoit un plus indispensable, de favoriser la rentrée de nos flottes, revenant des Isles & de l'Inde, ensuite d'intercepter, s'il étoit possible, celles qu'attendent les Anglois. Ce n'est donc pas en restant simplement 24 heures sur le champ de bataille que le comte d'Orvilliers pouvoit manifester une victoire stérile, c'étoit en remplissant les deux points capitaux de sa mission. Il falloit qu'il tint sa croisière au moins jusqu'à l'instant où il auroit été certain que son rival retiré en Angleterre ne pouvoit plus nuire à notre commerce. Qu'est-ce que c'est que les raisons pitoyables qu'on allègue de cette honteuse fuite ? Car, il faut trancher le mot, la manœuvre y ressemble comme deux gouttes d'eau. Si le comte d'Orvilliers avoit poursuivi les Anglois, il ne se seroit pas trouvé si près de Brest ; il en étoit voisin, parce qu'il s'en étoit rapproché. La prétendue erreur de son point seroit une erreur parfaite, si elle n'étoit volontaire. Comment M. d'Eclieu, vous, ancien capitaine de Vaisseau, pouvez-vous nous dire que sur une croisière d'en-

viron 60 lieues d'étendue, le comte d'Orvilliers auroit fait une erreur de moitié ? Comment nous persuader que dans cette saison il eût été plusieurs jours sans prendre hauteur (*) & sans pouvoir redresser sa fausse estime ? Je parie qu'il n'y a pas de pilotin dans l'escadre, dont le point ne fût mieux dirigé ; mais j'admets cette excuse. Parce qu'il se trouvoit à la porte de Brest, étoit-ce une raison suffisante d'y rentrer ? Il n'avoit qu'à y renvoyer les vaisseaux désarmés avec ses malades, & continuer à rester à la mer. Concluons donc pour l'honneur d'un aussi brave homme, qu'il a été très-maltraité, si maltraité qu'il n'a pu remplir sa destination, & que prudemment il a cru devoir sauver l'armée navale du roi au risque de tout ce qui en pourroit arriver à nos flottes marchandes, même aux deux vaisseaux séparés des autres & qui n'avoient pas rejoint.

LE CHEVALIER LAMBERT.

Eh ! il y a bien du vrai dans tout cela.

(*) C'est-à-dire avec un instrument astronomique qu'on appelle astrolabe, à l'aide du soleil ou d'un astre, prendre la latitude où l'on est. On sait qu'avec cette précaution on ne peut se tromper : il n'en est pas de même de la longitude ; celle-ci est la mesure des distances de l'occident à l'orient, l'autre du nord au sud. (*Note des éditeurs*)

M. PILOT.

Dites beaucoup d'anglomanie.

M. GIRARD.

Des faits, Messieurs, des faits : pendant que nous tenons M. d'Eclieu, ne le laissons pas échapper. En quel lieu, s'il vous plaît, s'est livré le combat.

M. D'ECLIEU.

A trente lieues d'Ouessant & à une distance à peu-près égale des Sorlingues.

M. GIRARD.

La force respective des deux armées ?

M. D'ECLIEU.

Au moyen de la séparation des deux vaisseaux qui sont, je crois, *le duc de Bourgogne*, & *l'Alexandre*, M. d'Orvilliers n'avoit plus que 30 vaisseaux ; & de ces trente, trois étoient en réserve.

M. GIRARD.

Et l'amiral Keppel combien en avoit-il ?

M. D'ECLIEU.

Trente, mais dont sept sont à trois ponts, tandis que nous n'en avons que deux du premier rang. En outre, les Anglois ne comptoient en ligne que six vaisseaux de 64, & nous en comptons neuf & un de cinquante. Vous jugez de quel avantage est cette masse de vaisseaux à trois ponts, l'épaisseur de leur bois, &

l'élévation de leur troisième batterie avec laquelle ils dominent la dunette de nos petits vaisseaux. Tout calculé, on assure que la ligne angloise avoit 354 canons de plus que la ligne française.

LE COMTE DE CATUELAN.

J'admire, Messieurs, comment le microscope de votre patriotisme vous grossit les objets à propos pour l'honneur national. Souvenez-vous des huées dont vous m'accablâtes, il y a quelques mois, lorsque vous montrant la liste formidable de la marine angloise, vous prétendîtes que ces vaisseaux n'étoient que des culs pourris, n'ayant qu'un volume extérieur & la plupart d'un échantillon foible; que leur artillerie à calibre égal & supérieur même en apparence, au moyen de la diminution de la livre angloise, étoit inférieure à la nôtre; que d'ailleurs mal armés, fournis d'équipages fatigués & non complets, deux de ces vaisseaux devoient moins que jamais faire peur à un vaisseau français. Aujourd'hui qu'il s'agit de rendre votre prétendue victoire plus glorieuse, vous enflez les forces de l'ennemi & diminuez les vôtres.

LE CHŒUR de *nouvellistes inconnus*.

Ouh! ouh! ouh! l'anglômane!

LE COMTE DE CATUELAN.

Toutes les fois que je parle raison, voilà ce qui m'arrive; mais, Messieurs, siffler n'est pas répondre.

ajoute qu'il a vu plusieurs matelots tombés à ses côtés.

LE COMTE DE CATUELAN.

C'étoit une prédestination sans doute pour les voisins de S. A.; car on veut qu'il n'y ait eu qu'un homme tué & quatre blessés dans tout l'équipage du *St. Esprit*.

M. PILOT.

Pour moi, ce que je n'aime point, c'est de voir ce Prince quitter si brusquement l'armée; cela nous annonce ou qu'elle ne ressortira plus, ou du moins que ce ne sera pas de si tôt.

M. DE LA BALUE.

Il faut espérer que nous en saurons plus long demain; en voilà suffisamment pour aujourd'hui, il est tems d'aller se coucher, bon soir Messieurs.

Les faits, Milord, bien loin de s'éclaircir se sont embrouillés davantage pendant plusieurs jours. Le délire qu'avoit causé le premier enthousiasme d'une victoire imaginaire, s'est soutenu au point qu'on a chanté un *te deum* dans la chapelle de Versailles (1); que M. le duc de Chartres, à son arrivée à Paris, a été reçu comme l'étoit autrefois le maréchal de Saxe, & que le roi a fait l'honneur au comte d'Orville

liers

(1) Le dimanche 2 août.

liers de lui écrire une lettre de remerciement de sa propre main & de lui envoyer la grand' croix pour récompense de ses belles manœuvres; mais tout cela mérite des détails qui seront la matière d'une autre lettre.

En attendant, Milord, recevez mon compliment de condoléance; car si les François ont raison de regarder comme une victoire de nous avoir échappé sans perte, nous devons regarder nous autres comme une défaite de n'avoir pas ruiné totalement cette armée navale qui va reprendre de nouvelles forces & fera plus difficile à battre.

Paris ce 6 août 1778.



L E T T R E XII.

Sur les fêtes célébrées à Paris à l'occasion du retour du duc de Chartres. Vaudevilles qui ont couru à ce sujet: Lettre du roi au comte d'Orvilliers. Honneurs rendus à ce général.

MONSIEUR le duc de Chartres, Milord, arrivé le premier août à Versailles, rendit compte de vive voix au roi du choc du 27; c'est ainsi qu'on qualifie, aujourd'hui qu'on est plus de sang froid, le combat d'Ouessant. Il y a joint un détail des belles dispositions qui avoient

précédé, ainsi que de tout ce qui s'est passé dans l'armée navale pendant le séjour de S. A. à Brest, & S. M. s'est écriée : *Ce M. de Sartines est un excellent homme*. Vous jugez combien ce mot à dû enfler l'orgueil du Ministre & faire ramper à ses pieds les courtisans.

A ce premier récit de la journée d'Ouessant dont le succès n'étoit encore contrarié par personne, le monarque a été si satisfait qu'il a demandé pour le lendemain à la messe, au lieu de motet, un *te deum*. Il a invité en même tems le duc de Chartres de s'y trouver, ce qui sans que le roi s'expliquât autrement, en désignoit plus sensiblement l'objet. Dans tout autre cas le prince auroit regardé cette invitation comme un ordre ; mais sa modestie s'y est refusée, & le duc d'Orléans, au contraire très-radiéux, y a assisté. Depuis que les faits se sont mieux éclaircis, on a été un peu confus à la cour d'avoir été pris pour dupe, & l'on a voulu donner à entendre que le *te deum* chanté ne concernoit que la grossesse de la reine ; tournure absurde, puisqu'elle n'étoit & n'est pas encore notifiée. S. M. même étoit si mécontente de ce *te deum* que, pour éluder les complimens des ambassadeurs qui n'auroient pu être bien sinceres, & l'auroient peut-être embarrassée, elle est allée à la chasse le jour suivant (1), où

(1) C'est le mardi que les ambassadeurs, lorsqu'ils n'ont point d'audience extraordinaire à demander, sont admis à faire leur cour au roi, & traités ensuite à dîner chez le ministre des affaires étrangères.

Ils devoient avoir l'honneur de venir lui faire leur cour, & ils en ont été dispensés.

Toutefois le héros d'Ouessant, impatient sans doute de venir recueillir les hommages des Parisiens, n'ayant resté à Versailles que le tems nécessaire pour conférer avec S. M., s'est rendu tout de suite dans la capitale (1). Tout son palais étoit rempli de courtisans qui l'attendoient. Les escaliers, les portiques, les rues adjacentes étoient inondés de monde pour le voir passer, & non content de ce coup d'œil trop court, le peuple ne s'est dissipé que lorsque le duc de Chartres a eu la complaisance de paroître sur son balcon avec Mad. la duchesse pour en recevoir les acclamations.

Un poëte fécond (2), patriote zélé, toujours empressé à se signaler dans les fêtes publiques, avoit devancé ses confreres & présenté à S. A. S. comme elle descendoit de carrosse, une piece de vers intitulée le *Bulletin du Parnasse*, fade madrigal, qui a depuis été trouvé si mauvais & si amphigourique, que le journal de Paris n'a osé l'insérer.

Rien n'étoit plus curieux que ce délire des Parisiens en faveur d'un prince qui étoit fort mal dans leur esprit depuis l'aventure de Madame la duchesse de Bourbon, dont on ne connoissoit les succès que parce qu'il venoit s'en vanter lui-

(1) Il y est arrivé le 2 août.

(2) L'abbé de Launay.

même, & que cette précipitation même à quitter l'armée devoit rendre très-suspect & plus susceptible de huées que des cris de joie de la nation.

Le jour de son retour étoit jour d'opéra; il ne manqua pas de s'y rendre. Tout le monde se leva, & il fut applaudi pendant vingt minutes. L'orchestre se joignit aux clameurs de l'assemblée en exécutant une fanfare triomphale. On avoit délibéré de lui présenter une couronné; mais on n'osa pas.

Le soir on exécuta un concert chez le prince, où Mlle Arnoux & le Sieur Larrivée chanterent. La voix de la première ne répondit pas à son zèle, & elle fut sifflée : c'est le Sieur Moline, auteur des paroles de l'opéra d'Orphée qu'on jouoit, qui avoit fait les vers présentés à leurs altesses, dans le ton de l'adulation la plus plate & la plus dégoûtante.

Ils étoient sur l'air du chœur de Vertumne & Pomone, de la composition de M. Berton surintendant de la musique du roi; les voici, pour que vous en puissiez juger.

Grand héros que la gloire guide,
La France te revoit vainqueur;
Le doux plaisir, sous les pas d'un Alcide,
Vole & ramène le bonheur.
Nos plus beaux jours sont dûs à ta valeur;
Sous les loix de l'himen l'amour est ton égide.

Connoissez-vous dans toute l'Angleterre poète capable de composer pareil chef-d'œuvre d'impertinence?

M. Moline présenta ces vers à leurs altesses, & les musiciens de l'académie royale exécuterent ce morceau pendant le souper dans une pièce voisine.

La nuit le duc & la duchesse ne purent se refuser à se promener au milieu de la foule enchantée. Parvenus sous les fenêtres de Mlle. Arnoux, cette actrice voulut réparer son honneur en les célébrant de nouveau par son chant & faisant des efforts de voix plus heureux.

Entre toutes les folies occasionnées par le délire général, il ne faut pas omettre la farce qu'on exécuta concernant l'amiral Keppel (1), qui commandoit la flotte angloise. On avoit habillé un mannequin désigné pour figurer cet amiral; on chanta une complainte sur sa défaite en présence de leurs altesses sérénissimes; on le traîna dans un tombereau; &, après l'avoir bafoué on le jeta à l'eau avec toutes les injures, les imprécations que peut se permettre dans sa phrénésie la populace la plus grossière. On fut surpris que le couple auguste ne réprimât pas une telle licence, & semblât l'autoriser par sa présence.

(1) Le bruit avoit couru que cet amiral avoit été tué, fondé sur des lettres de l'armée. Voici ce qu'on lisoit dans une. . . . Extrait d'une lettre à bord du *Roland* en rade de Brest le 29 juill. . . . Comme on a remarqué beaucoup de mouvement sur le vaisseau commandant, le bruit s'est répandu que Keppel étoit tué ou dangereusement blessé, ce qui expliqueroit alors la manœuvre peu glorieuse de nos ennemis.

Quoi qu'il en soit, c'est ainsi qu'il y a plus d'un demi-siècle, notre fameux Malboroug étant mort (1), la France qui se ressouvenoit encore des maux que lui avoit causé ce guerrier, au milieu de la paix s'en réjouit indécemment, & qu'il fut chansonné par la canaille dans des couplets outrageans accompagnés de cérémonies burlesques.

Le lundi, la comédie italienne, que le Prince ne voulut pas priver du plaisir de le congratuler, exécuta un petit compliment relatif à son retour. Le soir, les cracovistes (2), c'est-à-dire ces oisifs qui se rassemblent en foule au palais royal, sous l'arbre de cracovie, & s'y entretiennent de nouvelles, dans leur reconnaissance pour le héros qui leur fournissoit une si ample matière à discuter, se cottiserent; ils firent venir de la musique & exécuter un feu d'artifice. Les habitans des rues adjacentes avoient illuminé leurs fenêtres du côté du palais royal, & toute la populace eut la liberté d'entrer dans le jardin & même dans le palais.

Le mardi, M. le duc de Chartres fut encore recueillir un grain d'encens à l'opéra, du Sieur Larrivée, faisant le rôle de Ricimer dans Ernelinde; & mêmes folies dans le jardin, jusqu'au dé-

(1) En 1722.

(2) On appelle ici dans le stile familier, un menteur, un craqueur : de là vraisemblablement est venu à l'arbre le mot de *Cracovie*, en ce que les nouvellistes sont souvent menteurs.

part de son altesse, qui convertit en deuil tant de réjouissances.

Ce qui prouve combien la faveur du peuple est vaine & justifie le peu de cas qu'en fait le philosophe, c'est que cette même nation, si enthousiasmée du prince, qu'elle regardoit comme un héros, applaudit peu après avec le même empressement à une chanson satirique contre son altesse, & la recueillit avec avidité.

Ce Vaudeville malin, Milord, est un peu meilleur que tous ceux que j'ai vus depuis long-tems dans ce pays-ci ; mais cependant ne produisit pas son effet ; car on assure que M. le duc de Chartres ne fit qu'en rire ; je doute que vous en eussiez fait autant à sa place. Ce qui auroit dû le désoler surtout, c'est que le comte de Maurepas, qui aime la raillerie & la souffre, a goûté beaucoup cette méchanceté, qu'il l'a laissé chanter à sa table en petit comité ; elle est sur un air très à la mode, au retour du parlement, intitulé *les Revenans*. L'auteur s'adresse à son altesse sérénissime.

Vous faites rentrer notre armée,
L'Angleterre très-alarmée
Vous en louera :
Et vous joindrez à ce suffrage
Les lauriers & le digne hommage
De l'opéra,

Quoi ! vous avez vu la fumée !
Quel prodige ! la renommée

Le publiera.
Revenez vite, il est bien jaste
D'offrir votre personne auguste
A l'opéra.

Tel cherchant la toison fameuse,
Jason sur la mer orageuse
Se hazarda :
Il n'en eut qu'une , & pour vos peines
Je vous en promets deux douzaines
A l'opéra.

Chers badauds, courez à la fête ;
Parmi vous criez à tue-tête ;
Bravo , brava !
Cette grande action de guerre
Est telle qu'il ne s'en voit guere
Qu'à l'opéra.

Grand prince, poursuis ta carrière,
Franchis noblement la barrière
De l'opéra :
Par de si rares entreprises
A jamais tu t'immortalises
A l'opéra.

Il est vrai que pour adoucir le mordant de ce Vaudeville, qui parut le premier, & dont on régala le duc de Chartres avant son départ pour Brest, les ports firent bientôt retentir à ses oreilles des couplets plus flatteurs dans lesquels on célébroit aussi le ministre de la marine. Voici les meilleurs entre tant d'autres détestables. Les premiers ont pour titre le *Déjeuner anglais*. Ils sont sur l'air : *Jupiter un jour en fureur*.

J'ai

J'ai souvent fait réflexion,
 Que le matin d'une victoire,
 Tous les favoris de la gloire
 Avoient le sommeil profond,
 Ainsi Condé, tel Alexandre,
 Aux champs d'Arbelle & de Rocroi
 Dormoient dans la bonne foi . . . *bis*
 Qu'on devoit les attendre . . . *bis*

Monseigneur, il faut vous lever,
 Dit *Foiffi* (*), chaud comme une braise;
 L'Amiral de la flotte anglaise,
 Vous demande à déjeuner.
 Quoi, dit Bourbon, cet hérétique,
 Vient visiter le Saint-Esprit!
 Par ma foi sans contredit . . . *bis*
 L'aventure est unique . . . *bis*

Qu'on s'apprête à le fêter,
 Dit Bourbon à son équipage:
 Pour maître d'hôtel de passage,
 Je choisis un canonier.
 L'amiral arrive & s'étonne,
 De trouver tout prêt le repas:
 On traite jusqu'aux goujats . . . *bis*
 Car monseigneur l'ordonne . . . *bis*

Pour mieux régaler les Anglois,
 On joignit à la bonne chère,
 Un excellent vin de tonnerre,
 Que Mars fit tirer exprès.
 Les têtes angloises tournerent,
 Pour avoir vuidé maint flacon,
 Parbleu le vin étoit bon . . . *bis*
 Mais beaucoup en creverent . . . *bis*

(*) Ecuyer de M. le duc de Chartres.

Keppel rentrant sur son palier,
N'avoit non plus tête fort saine,
Soit trop de boisson, soit migraine,
Il tomba dans l'escalier.
Pour le remettre dans sa route,
Bourbon ordonne en quatre mots
Qu'on allume les falots. . . *bis*
Keppel n'y voit plus goutte. . . *bis*

Les seconds ont été enfantés à Bordeaux; il
font du fils d'un négociant de cette ville, nommé
Peziey, & sur l'air: C'est la fille à Simonette.

Ecoutez bien la nouvelle,
Que je vais vous raconter;
Le récit est très-fidelle,
Vous pouvez tous y compter:
Il s'agit de notre gloire,
De valeur & de succès,
Dès qu'on parle de victoire,
ça regarde les François.

D'Orvilliers, hors de la Manche,
Arboroit depuis longtems,
Pavillon & flamme blanche,
Entouré de braves gens:
Keppel paroit; on le pique;
Animé par le dépit,
Il va comme un hérétique,
Attaquer le saint-esprit.

Aisément on imagine,
Qu'en voyant ce furibond,
Le Saint-esprit l'illumine
D'une nouvelle façon
D'Orléans qui vient combattre,
Faisant pointer ses canons,
Se bat comme un Henri quatre:
C'est l'usage des Bourbons,

D'Orvilliers, qui partout veille,
 Chauffe l'anglois amiral,
 Qui baisse bientôt l'oreille,
 Devant l'affreux baccanal.
 Que faire? à quoi se résoudre!
 Il se sauve au fil de l'eau,
 Disant qu'il a vu la foudre,
 Embraser tout son vaisseau.

Poursuivant ce téméraire,
 Nos trois braves généraux
 Sur les côtes d'Angleterre
 Ont fait briller leurs fanaux.
 Keppel, en ruses fertile,
 A bientôt su leur prouver
 Qu'un marin vraiment habile
 Sans fanaux peut se sauver.

Sartines accourt à Versailles;
 La joie étoit dans son cœur;
 Louis apprend la bataille,
 Avec le nom du vainqueur.
 Quel doux transport d'âlegresse
 Produit cet exploit fameux!
 Tout lui plait, tout l'intéresse
 Dans ses sujets valeureux.

D'un avenir bien sinistre
 Je vois l'anglois menacé;
 Laissons faire ce ministre,
 Il a si bien commencé:
 Avant la fin de la guerre,
 Il fera, je le prédis,
 La police en Angleterre,
 Comme il l'a faite à Paris.

Enfin M. Gilbert, poëte satirique, qui s'est
 mis depuis quelque tems aux gages de l'église,

qui s'est si fort distingué par son audace impudente à outrager les philosophes & les plus grands hommes d'entre eux, mais qui fait prendre à propos le ton adulateur, lorsque son intérêt l'exige, a composé une ode sous le titre de *Combat d'Ouessant*. Il y a de la verve, de beaux vers, de grandes & magnifiques images, mais aussi du galimathias, des vers profaïques, du gigantesque & de l'enflure.

Quelque chose de plus flatteur pour le général que des vers dénués de vérité & souvent vuides de sens, c'est la lettre qu'il a reçue du roi, & écrite de sa propre main. Je vous ai déjà envoyé, Milord, des copies des lettres de ce Prince (1); si le stile de celle-ci n'est pas plus élégant que celui des autres, on y remarque une sensibilité rare qui fait honneur à l'ame du monarque; il parle avec affection non-seulement de l'officier général qui a été blessé, mais de ses moindres sujets qui ont éprouvé le même sort. Son attention s'étend jusque sur les veuves, enfans & parens des morts; enfin, il encourage le comte d'Orvilliers de façon à lui faire enfanter des prodiges s'il en est capable. Je vous joins ici ce monument historique précieux à tant de titres (2).

(1) Voyez ma première lettre sur les *Economistes*.

(2) Copie de la lettre du roi au comte d'Orvilliers, datée de Versailles le 1er août.

J'ai reçu, Monsieur, avec bien du plaisir les nouvelles

Un courrier extraordinaire, porteur de cette lettre, étoit en même tems chargé de la grande croix pour le comte d'Orvilliers, & tous les ministres lui ont adressé leur compliment de félicitation. Méritoit-il réellement cet honneur? Sans doute, à en croire sa relation imprimée dans la gazette de France (1), & que je ne vous détaille point, puisqu'elle doit vous être parvenue. Vous y avez vu combien il cherche à y donner une haute idée de sa capacité pour la tactique navale; avec quelle complaisance il s'étend sur ses sçavantes manœuvres, sur sa prévoyance de celles de son rival, sur sa vivacité à les prévenir, sur son art de les mettre en défaut. Il entre, à cet égard, dans des détails d'une longueur ennuyeuse pour les lecteurs qui ne sont

du combat que vous avez soutenu contre la flotte angloise. Vous avez bien justifié le choix que j'ai fait de vous, par votre conduite & les bonnes manœuvres que vous avez faites. Je suis très-content de MM. Les officiers & de toute la marine; je vous charge de le leur témoigner. Je suis bien fâché de la blessure de M. Duchaffault; j'espère qu'elle ne fera pas fâcheuse, & qu'il sera bientôt rétabli & en état de continuer ses bons services: j'ai ordonné qu'on prît le plus grand soin des blessés. Témoignez aux veuves & aux parens des morts combien je suis sensible à la perte qu'ils ont faite. M. de Sartines vous fera passer mes ordres ultérieurs; je suis assuré du succès de la manière dont ils seront exécutés. Signé Louis.

(1) En date du mardi 4 août 1778. La relation y est intitulée: *Extrait du Journal de l'armée navale au roi.*

pas marins & même pour ceux qui le sont ; puisque le résultat de tout cela n'est qu'une simple canonade.

Nous avons aussi actuellement à Paris le récit de l'amiral Keppel beaucoup plus simple & plus succinct. Maintenant de quel côté est la vérité ; car tous deux sont en contradiction ? A en croire le premier, il est resté maître du champ de bataille vingt-quatre heures ; il a poursuivi la flotte angloise & lui a toujours présenté le combat, qu'elle a constamment refusé, ou du moins éludé. Suivant le second, les ennemis ont été si maltraités dans la journée, qu'ils ont profité de la nuit pour se retirer. Je ne puis, Milord, vous rien mander de plus satisfaisant à cet égard que de vous résumer comme je l'ai fait plusieurs fois en un dialogue (1) les différentes notes que j'ai prises d'après les conversations des nouvellistes que je vous ai déjà introduits en scène. Quelques-uns ont beaucoup de bon sens, sont très-instruits, & ne laissent pas d'avoir une excellente dialectique lorsqu'ils veulent se dégager des préjugés nationaux ; j'aime beaucoup ces assemblées, images de nos sociétés politiques, & où l'on rencontre quelquefois toute la franchise angloise. J'y entends souvent des vérités affligeantes, *durus est hic sermo* : il faut cependant s'y habituer ; car nous sommes dans le cas d'en recevoir plus d'une de cette espèce durant la guerre actuelle.

(1) Ce dialogue est à la suite de la lettre.

Que nos ministres ne peuvent-ils entendre ces discours ! Ils en profiteroient peut-être mieux que de ceux qu'on leur adresse dans le parlement, qu'ils ne regardent que comme suggérés par l'esprit de jalousie & de rivalité !

Paris ce 28 août 1778.

DIALOGUE entre divers fameux nouvellistes du palais royal au sujet du combat d'Ouessant & de ses suites.

Le lieu de la scène est dans ce jardin , sous l'arbre de Cracovie.

Les interlocuteurs sont les mêmes que ceux du dialogue précédent ; il en survient seulement un nouveau qui est le baron de Knipausen ; c'est lui qui ouvre la scène.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Je quitte, Messieurs, ma petite campagne aux environs de Tours, & je ne sais qu'imparfaitement tout ce qui est arrivé depuis près-d'un mois ; je viens à votre école m'instruire du passé & me mettre au courant.

M. MAGON DE LA BALUE.

Mais vous avez au moins les papiers publics ?

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Oui, je me suis d'abord fait représenter la fameuse relation insérée dans la gazette de Fran-

ce, où je vois un grand étalage d'érudition maritime & cherche vainement quelques faits en preuve que toutes ces manœuvres habiles & multipliées étoient bien appliquées : je conclus seulement du propre aveu du comte d'Orvilliers, que, malgré sa haute capacité, son rival n'a combattu que quand il l'a voulu, & a cessé de combattre de même.

M. GIRARD.

Mais la relation de l'amiral Keppel n'est pas satisfaisante davantage.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Je l'ai lue aussi, & la trouve au moins plus convenable à la chose; il n'y met pas plus d'importance qu'elle ne mérite.

M. D'ECLEU.

Pardonnez-moi, Monsieur; il étoit important pour nous de prouver que nous avions un général en état de tenir tête aux généraux Anglois, & c'est ce que vous fait voir le récit du comte d'Orvilliers.

Le commentaire que Fleuriâu (1) en a inséré ensuite dans l'ordinaire du vendredi 14, vous développe encore mieux cette vérité consolante.

(1) Officier de marine attaché aux bureaux dont il a été question précédemment, qui a la principale confiance de M. de Sartines & à qui l'on attribue toutes les parties de la gazette de France relatives à la marine.

M. LE COMTE DE CATUELAN.

Il n'est rien de si aisé, Monsieur, que de faire de belles manœuvres sur le papier. L'amiral Keppel auroit pu vous détailler également les siennes qui, je crois, valaient bien celles de son rival. Il s'est contenté de vous en apprendre le résultat; il est vrai qu'il étoit dispensé d'établir ses talens pour le commandement.

M. D'ECLEU.

Tout ce que vous voudrez; mais la narration de sa lettre *Ostenible* (*) ne sent nullement le marin; & l'écrivain de son vaisseau auroit pu en composer une pareille.

Au contraire, dans celle de M. d'Orvilliers le fonds & la forme y sont du tacticien le plus consommé. Vous voyez comment ayant découvert le projet de son rival de lui passer au vent & de tomber sur son arrière-garde commandée par le duc de Chartres, il a, en revirant de bord à propos, rendu vaine sa manœuvre & déconcerté son plan d'attaque.

M. LE COMTE DE CATUELAN.

Je conviens que la sienne étoit adroite, quoique périlleuse; car enfin l'armée ennemie qui

(*) Voyez la lettre de l'amiral Keppel à bord de la *Victoire* en mer le 30 juillet, adressée à M. Stephens, & qu'on croyoit à Paris avoir été ajustée dans les bureaux de l'amirauté. (*Note des éditeurs.*)

tomboit sur lui perpendiculairement, pouvoit le couper.

M. D'ECLIEU.

Il vous ajoute qu'il avoit prévu ce cas, que les vaisseaux se tenoient trop serrés au bord opposé des Anglois, pour craindre qu'ils osassent tenter de les traverser, & l'événement a en effet justifié la justesse de ses mouvemens, puisque l'amiral Keppel n'a pu prendre d'autre parti que de prolonger notre ligne.

LE COMTE DE CATURLAN.

Il en a résulté un autre inconvénient, c'est que l'avant-garde en ce moment s'est trouvée comme en réserve & n'a pu combattre, tandis que le corps de bataille & l'arrière-garde ont été obligés d'essuyer tout le feu de la ligne ennemie.

M. D'ECLIEU.

Ce n'est pas la faute de M. le comte d'Orvilliers, si l'on n'a pas obéi à ses signaux.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Effectivement j'ai été bien étonné de lire dans la gazette de France du 4 de ce mois, un paragraphe inculpant nommément le duc de Chartres au moment où l'on venoit de le célébrer à Paris comme un héros vainqueur.

M. PILOT.

Vraiment ce n'est plus un mystère : si ce pria-

ce avoit exécuté rapidement le signal d'arriver par un mouvement successif, il y a à parier qu'on coupoit l'arrière-garde de l'ennemi, & qu'on en enveloppoit plusieurs vaisseaux.

M. GIRARD.

Comment, morbleu, dans une occasion aussi critique un chef de division quitter sa ligne, & sous prétexte qu'il n'entend pas l'ordre qu'on lui donne, passer à poupe du général pour lui demander ses intentions ! Il fait perdre ainsi un tems précieux qui déterminoit la victoire, & se permet au contraire un retard qui pouvoit nous devenir funeste. Si ce n'eût pas été un prince du sang, certainement il eût passé au conseil de guerre & répondu sur sa tête d'une désobéissance aussi formelle...

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Messieurs, sans nous perdre dans les possibilités, tenons-nous-en aux faits. Voici comme je conçois l'action d'après la combinaison que j'ai faite des diverses relations que j'ai comparées & même d'après des lettres particulières.

Lorsque l'armée navale angloise fut forcée de prolonger l'armée du roi sous le vent & se trouva par le travers de la division du général ; c'est-à-dire du centre de bataille, cette division & l'arrière-garde arriverent sur elle, & c'est alors que le feu commencé par l'avant-garde (1) & qui, au

(1) Ce fut le *Saint-Esprit* qui commença le feu &

moyen de la direction oblique & de l'éloignement n'étoit rien , devint très-sérieux. *La Ville de Paris*, *l'Actif*, *le Magnifique*, *la Bretagne*, *le Fendant*, & *la Couronne* se signalèrent surtout, & entre ceux-ci le premier vaisseau.

M. GIRARD.

Oui : M. de Guichen qui commande la *Ville de Paris* est mon héros ; il s'est battu comme un lion. Son vaisseau, dont les fonds sont plats , dérivait & tomboit sous le vent plus que le reste de la ligne ; un des vaisseaux ennemis de 80 canons, fut lui passer au vent & le canonner d'un bord, tandis que *la Victoire* le canonnoit de l'autre ; la position étoit très-fâcheuse ; ce chef d'escadre a fait des deux bords un feu d'enfer & a forcé l'ennemi d'y renoncer.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

L'ennemi convient que notre feu dans cette partie fut si vif, qu'il fut obligé de s'éloigner & de courir la bordée du sud-est, & après l'avoir prolongée une lieue & demie, il a viré vent devant pour se remettre au vent à nous & se re-gréer.

LE COMTE DE CATUELAN.

Et c'est ici que M. d'Orvilliers a fait une grande école. Si, comme il le prétend, il avoit

engagé l'action ; mais d'une manière peu d'angereuse & pendant un moment seulement, enforte qu'il n'y eut que trois vaisseaux de sa division qui donnerent.

réellement envie & se sentoît en état de continuer le combat, puisqu'il avoit déjà très-maltraité l'ennemi. malgré le désavantage de ne pouvoir se servir de sa batterie basse, il devoit le contenir en gardant le vent, & ne pas, sous prétexte de le mieux battre, lui laisser la liberté de se retirer.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

A vous dire vrai, je crois bien que M. d'Orvilliers ne se soucioit pas trop de recommencer : ce duc de Chartres l'embarrassoit beaucoup, & il n'avoit rien de plus pressé que de le remettre à terre (1). Mais avant d'en venir à ce point de discussion, examinons maintenant, Messieurs, si de part & d'autre il y avoit eu un succès assez décidé pour s'attribuer la victoire. Elle se détermine ou par les prises qu'on fait, ou par la perte des hommes, ou par ses suites.

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 30 juillet... M. le duc de Chartres a voulu partir pour Paris & porter au roi la relation du combat, ce qui est le fait d'un subalterne. Cette envie extrême de retourner dans la capitale, étant encore sous voiles pour ainsi dire, n'est point approuvée, & le général n'auroit pas accordé cette permission à tout autre. Au vrai, le prince ne fait qu'embarrasser ; sa manœuvre de passer à poupe du commandant sans ordre auroit mérité d'être punie. M. d'Orvilliers en a été furieux & lui a dit de retourner à son poste & de se conformer aux signaux ; cette manœuvre a été faite contre l'avis de M. de la Motte-Piquet. Les bons officiers desireroient bien sincèrement qu'il restât dans son palais royal.

LE COMTE DE CATUELAN.

Quant au premier article, zéro de part & d'autre. Cependant, faites attention que nous avions deux vaisseaux séparés de l'armée, soit par accident, comme le raconte M. d'Orvilliers, soit forcément, comme le prétend l'amiral Kerpel; que dans tous les cas il étoit essentiel de ne pas les abandonner & d'occuper l'ennemi de façon à ne pas lui laisser le loisir de les chasser, s'il en prenoit connoissance.

A l'égard des morts & des blessés de notre part, le nombre des premiers est de 163 & des seconds de 517: de la part des Anglois il se monte à 133 des uns & à 373 des autres; sur deux armées navales aussi considérables on ne peut pas regarder cet échec comme décisif, il est même très-peu de chose; observez pourtant encore que la plus considérable perte est de notre côté.

Mais quelles ont été les suites? Onze navires de la compagnie des Indes angloise sont arrivés au commencement d'août à Portsmouth, & leur cargaison est évaluée à plus de 60 millions; la flotte marchande des Indes occidentales n'a pas tardé à les suivre, & avant le 15 du même mois elle étoit entrée au nombre de 150 voiles dans différens ports de l'Angleterre; ce qui est encore un objet de 40 à 50 millions, & vous voyez au reste dans le courier de l'Europe, qu'il ne se passe pas d'ordinaire où la liste du café de *Loyé's* ne soit chargée de prises fré-

quentes de nos navires revenant d'Amérique sans escorte.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Oh ! rien de plus vrai ; je n'ouvre pas cette malheureuse gazette , que je ne tremble d'y trouver les bâtimens chargés des productions des habitations de ma femme.

M. DE LA BALUE.

C'est affreux ; tous les Américains jettent les hauts cris.

LE CHEVALIER LAMBERT.

Qui peut en parler plus parfaitement que moi qui en ai beaucoup à soutenir & qui aurois grand besoin qu'il me rentrât des fonds ? Déjà plusieurs m'ont déclaré être dans l'impossibilité de s'acquitter , vu les pertes qu'ils viennent d'essuyer.

LE COMTE DE CATUELAN.

Il me semble que ces avantages pour les Anglois compensent bien quelques mâts de hune emportés, des voiles déchirées, des manœuvres hachées, enfin des vaisseaux aussi désemparés qu'on voudra.

M. GIRARD.

Oh ! il n'est personne qui puisse approuver la rentrée de M. d'Orvilliers.

LE COMTE DE CATUELAN.

Je suis ravi de vous voir enfin de mon avis.

& que vous sentiez l'absurdité d'une victoire qui se termine par une retraite, qu'on pouvoit qualifier de fuite; car je ne m'en dédis pas.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Comment! on m'écrivit que les premiers jours le roi étoit furieux, & qu'il avoit dit qu'il falloit que l'armée ressortît sans différer.

M. BOYER.

Il y a plus: des gens de cour m'ont assuré que S. M. avoit ajouté: *Si d'Estaing avoit été là, cela ne seroit pas arrivé; il ne Jeroit pas rentré.*

M. PILOT.

M. de Sartines même qui, ayant choisi le comte d'Orvilliers pour commandant, a intérêt de le soutenir, sans oser s'en expliquer ouvertement, après la lettre ministérielle où il lui annonçoit la faveur du roi qui le nommoit grand' croix, y a joint une lettre de sa main où il lui fait de vifs reproches de n'avoir pas tenu la mer plus long-tems, surtout dans l'incertitude du sort du duc de Bourgogne & de l'*Alexandre*.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Revenons au duc de Chartres. Qu'en pensez-vous, Messieurs?

M. GIRARD.

On l'a trop exalté, & l'on le déprime trop aujourd'hui; on va jusqu'à attaquer sa bravoure personnelle: on dit qu'il avoit une peur du diable qu'i,

qu'il le faisoit bastigner de tous côtés, qu'il demandoit force matelots. Moi, j'ai vu une lettre du capitaine des grenadiers de son régiment, qui écrivoit (1): „ C'est M. le duc de „ Chartres qui avec sa gaité & sa vivacité ordinaire a engagé le combat en faisant tirer la „ première bordée. Il a enchanté tout le monde „ par sa contenance pendant qu'il a essuyé le feu de „ trois vaisseaux anglois dont un à trois ponts.”

LE COMTE DE NOLIVOS.

Il est constant que c'est ce prince qui a décidé M. d'Orvilliers à attaquer les Anglois, & que ce général étoit tellement irrésolu dans son dessein de combattre ce jour-là, que, suivant ce que marquoient plusieurs lettres, il y avoit des vaisseaux qui n'avoient pas fait leur branle-bas (*). Sa grande faute, sa faute impardonnable, est de n'avoir pas exécuté le signal au moment où il le reçut, c'est de s'en être rapporté au comte de Genlis (2) plutôt qu'à M. de la Motte-Piquet, & sous prétexte d'aller s'éclaircir, d'avoir man-

(1) Dans une lettre datée du 29 juillet à bord du Saint-Esprit: je l'ai lue aussi.

(*) C'est-à-dire qu'on enlève tout ce qui gêne le service du canon soit sur les gaillards, soit entre les ponts, comme hamacs, cloisons, caisses, malles &c, & on porte tout cela dans la calle. (*Note des éditeurs.*)

(2) Seigneur de la cour du duc de Chartres, qui ne le quitte pas & passe pour le compagnon & le ministre de ses plaisirs. C'est d'ailleurs un joueur d'une très-mauvaise réputation.

qué le moment décisif; c'est ce qui a dégoûté le comte d'Orvilliers & lui a fait prendre son parti.

M. GIRARD.

Il faut à coup-sûr que la cour ait été bien mécontente du duc de Chartres, pour avoir autorisé que dans la gazette de France, ordinairement si réservée, on ait inséré le paragraphe de la relation du comte d'Orvilliers, qui a dû singulièrement déplaire à ce prince.

M. ROYER.

J'ai sçu, moi qui furete un peu dans tous ces bureaux de la gazette de France, que M. Bret (1), pour faire sa cour à la maison d'Orléans, ayant composé un article dans sa feuille où il parloit de l'arrivée à Paris du duc de Chartres, de la joie dont S. A. y avoit été accueillie, M. de Sartines avoit rayé l'article, & qu'il n'a permis de le rétablir pour l'ordinaire d'ensuite que dans les termes les plus modestes.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Avec tout cela, M. d'Orvilliers n'en est pas quitte: le voilà encore chargé de ce prince (2).

(1) Le rédacteur de la gazette de France.

(2) Ce prince étoit reparti le 4 août de Paris. Voici ce qu'on écrivoit dans une lettre du 12 août, de Brest... Le duc de Chartres est arrivé ici le 8 au soir. Le maréchal de Broglie étoit arrivé ici le matin avec plusieurs seigneurs: on a compté huit cordons bleus à la fois; ja-

M. PELLOT.

Aussi je parlois qu'il n'y aura pas de seconde action.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

L'amiral Keppel est-il ressorti?

M. GIRARD.

Oui, du 22, & nous du 17, comme vous savez.

LE COMTE DE CATUELAN.

Il s'ensuit que le mal de son armée n'étoit pas beaucoup plus grand que celui de la nôtre.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Que deviennent tous ces conseils de guerre dont il étoit question?

M. D'ECLIEU.

D'abord à l'égard du vicomte de Rochechoart & de M. de Trémignon (1), on regardoit comme indispensable pour eux de se justifier avant de servir de nouveau (2).

mais le port n'a été si brillant le 11 le duc de Chartres, le maréchal de Broglie & toute leur suite ont dîné à bord de *la Bretagne*. On y a bu à la santé du roi avec une salve de 21 coups de canon de tous les vaisseaux en rade. Le vaisseau seul commandant a tiré 13 coups de canon à la santé du maréchal.

(1) Le premier, chef d'escadre, commande *le duc de Bourgogne*; & le second, capitaine de vaisseau, *l'Alexandre*.

(2) Extrait d'une lettre de Brest du 31 juillet... L^e

M. PILOT.

On rapportoit même sur le premier un propos du duc de Chartres des plus graves: ce prince arrivant de Brest à Versailles, le dimanche avoit rencontré dans la galerie le comte de Rochecouart qui étoit venu lui faire son compliment de félicitation, à quoi S. A. n'avoit répondu autre chose; sinon, & très-séchement: *La tête de votre cousin ne tient pas sur ses épaules.*

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Il est certain que le vicomte de Rochecouart est un talon rouge qui a eu ce commandement par faveur; qui n'a pas soutenu la bonne opinion qu'on avoit de lui, il y a 20 ans, lorsqu'il fut fait capitaine de vaisseau (1), & dont la conduite & les talens étoient devenus très-suspects. Pour M. de Trémignon, je le connois personnellement; je l'ai vu dans l'Inde; c'est un Breton, qui sort de la compagnie des Indes, & qui, quoique bien fait pour figurer avec MM. de la marine royale, n'ayant point passé par les premiers grades, leur est désagréable; mais ceux qui l'ont étudié comme moi, rendent justice à son mérite & à sa bravoure. Il étoit sous les ordres de son

duc de Bourgogne & l'Alexandre viennent de mouiller en rade sains & saufs: on ne doute pas que M. de Rochecouart & M. de Trémignon qui les commandent ne soient mis au conseil de guerre.

(1) Voyez, Milord, la lettre de Brest que je vous ai citée dans ma lettre du 4 juillet 1776.

chef de division & ne pouvoit qu'en fuivre les mouvemens.

M. D'ECLIEU.

Le Marquis de Nieuil, qui auroit pu s'autoriser de même, & le premier de la tête de laligne, étoit encore plus excusable de n'avoir pas remarqué le signal, plus intelligent jugea la manœuvre de l'armée & la rejoignit le lendemain (1).

M. GIRARD.

Voilà une anecdote que j'ignorois.

M. D'ECLIEU.

Oh ! elle est très-certaine. Voilà ce qui met les autres plus en faute ; cependant cela s'est civilisé ; le conseil a été renvoyé au retour de l'armée , son départ prochain ne permettoit pas d'instruire pareille procédure , & les accusés même n'ont point été démontés ; ils ont conservé leur commandement & sont resortis. Vous sentez qu'en pareil cas, lorsqu'on a du répit , c'est bonne marque. On croit que le conseil n'aura lieu que pour la forme.

Le capitaine du *Diadème* n'est pas dans une position aussi favorable ; il est certain qu'il a été

(1) Pour vous rendre ceci plus sensible, Milord, je joins à la suite de ce dialogue un *tableau de la disposition de l'armée* avec des notes instructives. J'y joindrai précédemment le tableau comparatif des deux armées navales, envoyé par M. d'Orvilliers.

flambé : cependant son affaire est aussi renvoyée au retour.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Ce capitaine ne se nomme-t-il pas M. de la Cardonnie ? Je l'ai connu aussi dans l'Inde. C'est un bon officier pour le savoir, les connoissances & la manœuvre. Il y releva douze vaisseaux accablés d'un coup de vent & dont il ne devoit pas réchapper un ; mais il n'est pas franc du collier ; & le cœur chez lui ne passe pas pour être aussi bon que l'esprit. Au reste, son sort est entre les mains de son état major & de son équipage ; leurs dépositions en décideront.

M. PILOT.

Il a un très-honnête homme de père à Bordeaux, âgé de 80 ans, qui se meurt de douleur de la cruelle aventure de son fils.

M. BOYER.

M. de la Cardonnie s'étant présenté chez M. Duchaffault pour le voir & prendre part à sa blessure, ce général le reçut très-durement, lui ordonna de sortir de sa présence, en s'écriant que la vue d'un J.F. augmentoit ses douleurs.

LE COMTE DE CATUBLAN.

Vous verrez, Messieurs, que tout cela s'arrangera ; tout le monde aura bien fait ; tout le monde aura été brave. Il n'est pas jusqu'à M. le commandeur de Dampierre qui se sera conduit à merveille.

M. DE LA BALUE.

A propos le commerce s'en plaint amèrement.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Est-ce qu'il est arrivé? Ne commandoit-il pas le *Prothée* à la Martinique?

M. D'ECLIEU.

Oui (1), il avoit mis un embargo sur une cinquantaine de navires marchands prêts à revenir de cette colonie en Europe. Son objet étoit de les débouquer: il n'avoit aucun ordre précis de les convoyer, parce que le ministre avoit combiné qu'à leur atterrage en Europe l'armée navale du comte d'Orvilliers seroit à croiser & les préserveroit de ce nouveau danger: comme la plupart de ces bâtimens étoient mauvais voiliers & le retardoient beaucoup dans sa marche; qu'il étoit pressé de se rendre, environ à deux cens lieues

(1) Extrait d'une lettre de Brest du 12 août.... Le *Prothée* de 64 canons, dont le commandant de Dampierre est le capitaine, vient d'arriver de la Martinique avec la *Blanche*, commandée par M. de Treceffon lieutenant. Quelques bâtimens marchands sont venus sous leur escorte; mais la plus grande partie de la flotte est restée de l'arrière.

La *renommée*, commandée par M. Verdun de la Crefne lieutenant de vaisseau, les avoit précédés, & étoit arrivée le 26 juillet de St. Domingue en 29 jours de traversée.

M. Descars, commandant la frégate la *Prudente*, a fait voile avant-hier 10, pour St. Domingue.

des côtes il a fait signal à sa flotte de *saute qui peut*, & n'est rentré qu'avec une très-petite partie qui l'a pu suivre. Il ignoroit que M. d'Orvilliers n'étoit point à la mer en ce moment, & l'on sait que beaucoup ont déjà été pris.

M. LAMBERT.

On me mande du Havre que plusieurs de ce port ont eu ce destin. Mes lettres de Bordeaux disent qu'il y en est arrivé quelques uns ; mais qu'on est inquiet d'un plus grand nombre ; que M. de Dampierre a de grands reproches à se faire d'avoir abandonné si tôt sa flotte, & que M. le maréchal de Mouchy vient d'écrire à M. de Sartines combien tout le commerce de ce port est alarmé, & surtout la chambre d'assurance qui court de gros risques.

M. DE LA BALUE.

Et moi j'apprends de Saint Malo que six navires qui en sortoient avoient été interceptés, que ces navires alloient à la Guyanne françoise & appartenoient à la nouvelle compagnie qui a entrepris le défrichement, la culture & la population de cette colonie. Vous concevez que ce projet va rester là.

M. GIRARD.

C'est que les Anglois qui avoient déjà beaucoup de corsaires en mer contre les Américains, n'ont eu qu'à étendre leur destination.

M.

M. DE LA BALUE.

Suivant les nouvelles de nos ports de la Manche, il en est sorti quelques corsaires qui font merveille; mais il en est beaucoup plus dont l'ardeur est suspendue faute de canons de 12 dont les arsenaux sont dégarnis, le roi les ayant tous pris pour ses frégates.

M. BOYER.

Ne vous y trompez pas, Messieurs, ces navires n'ont point été pris par de simples corsaires, mais bien par une division de l'amiral Keppel; car, malgré sa rentrée, il a toujours eu quelques vaisseaux en station.

M. PILOT.

Ah! il faut convenir que les Anglois entendent mieux cela que nous. On avoit bien parlé de faire sortir une division sous les ordres de M. de Monteil, qui auroit été croiser à l'entrée de la Manche; mais ces vaisseaux n'ont pas été plus loin que Bertheaume, sur la nouvelle que les Anglois étoient à la mer.

LE BARON DE KNIPHAUSEN.

Je n'aurois pas cru le chevalier de Monteil susceptible d'une pareille terreur; il falloit que ses ordres fussent bien précis & bien pussillanimes. J'ai connu cet officier dans l'Inde: c'est un petit homme taquin comme un diable, & qui se feroit plutôt sauter que de se laisser prendre. Il étoit major de l'escadre de l'Isle de France

dans la guerre de 1756: ce fut lui qui se mit aux genoux de M. d'Aché lors du dernier combat, pour l'engager à tenir encore un quart-d'heure contre l'amiral Pocock, l'assurant que les Anglois n'en pouvoient plus. *Ah, mordieu, Monsieur, je mâche les boulets. En voilà assez,* lui répondit le général, & il fit sa retraite.

LE COMTE DE GATWELAN.

C'est ce Monsieur de Sartines qui n'ose laisser sortir quelques vaisseaux seuls; il craint qu'ils ne soient pris, & que la marine naissante ne rentre bientôt dans le néant.

LE COMTE DE NOUVOVOS.

Ce pauvre Monsieur de Sartines n'y entend rien au fond; mais il a des tournures de formes qui ne sont pas gauches pour séduire la marine & se la concilier. Vous avez vu la lettre du roi au comte d'Orvilliers, où S. M. montre l'ame la plus humaine & le plus compatissante; c'en est déjà beaucoup d'avoir engagé le monarque à cet épanchement de tendresse, dont cependant plusieurs de nos souverains se sont montrés susceptibles; mais un trait unique & dont il n'est pas d'exemple, dans l'histoire de la marine principalement, c'est l'attention qu'a eu le ministre d'ordonner au courrier porteur de la lettre de S. M. d'entrer à l'hôpital de Brest, d'y visiter les blessés de la part de leur souverain, de s'informer de leur état, de leur témoigner la sensibilité particulière de lui Sartines, de leur dire

qu'il étoit chargé de la part de ce dernier de lui en rendre un compte détaillé, afin de le mettre sous les yeux du roi.

Ce soin, qui coûte peu, ne fera pas croire sans doute à ceux qui le connoissent, ou qui connoissent les gens de cour, que M. de Sartines ait un cœur moins dur que les ministres ne l'ont ordinairement ; mais ils applaudiront du moins à sa politique, à une présence d'esprit qui auroit échappé à tout autre. C'est dans ces petites choses qu'il excelle.

M. GIRARD.

Aussi vous avez vu la réponse du comte d'Orvilliers au roi.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Moi, je ne la connois point, l'auriez vous ?

M. BOYER *se fouillant.*

J'en ai une copie dans mon porte-feuille... la voilà.

Un cercle d'auditeurs inconnus s'écrie. Ah ! Monsieur, voulez-vous bien la lire tout haut.

LE BARON DE KNIPAUSEN *lit.*

„ Le très-profond respect & l'amour dont
„ vous pénétrez les cœurs de tous vos sujets,
„ avoient préparé ceux de votre armée navale à
„ tout sacrifier pour la gloire de votre regne ;
„ mais le témoignage de votre satisfaction que

„ V. M. a bien voulu tracer de sa propre main
 „ & me faire la grace de m'adresser, ce té-
 „ moignage que je baise avec le plus tendre &
 „ le plus profond respect, a élevé l'ardeur &
 „ le courage au-dessus de l'humanité.

„ Vos généraux, les états-majors, les équi-
 „ pages de vos vaisseaux en ont entendu la lec-
 „ ture avec des larmes d'attendrissement, des
 „ acclamations de *vive le roi* & des protestations
 „ sincères de verser avec joie leur sang pour le
 „ service d'un si bon maître: les blessés ont
 „ été consolés & regardent avec complaisance les
 „ plaies qu'ils ont reçues à votre service, &
 „ auxquelles la bonté de votre cœur vous rend
 „ sensible: la veuve & l'orphelin, assurés des
 „ secours que V. M. leur promet, essuient leurs
 „ larmes & joignent leurs vœux à ceux de tous
 „ les François pour la prospérité de vos armes
 „ & la durée du regne du meilleur des rois.

LE COMTE DE CATUELAN.

Cette piece n'a rien de merveilleux; elle est même très-critiquée pour le ton d'adulation qui y regne & la singularité de quelques expressions outrées. Par exemple, l'image d'un malheureux estropié qui se complait à se trouver un bras ou une jambe de moins par amour pour son roi est un peu forte. Passe que dans la *légende dorée*, ou dans le *martirologe*, on nous peigne les chrétiens bravant les bourreaux & riant de leurs souffrances à la vue du paradis qui s'ouvrait devant eux; on conçoit que l'imagination d'une

foi vive peut s'exalter à ce point ; mais qu'un matelot mutilé , qui n'a en perspective qu'une méchante demi-solde mal payée , en fasse autant , cela n'est pas croyable.

LE COMTE DE NOLIVOS.

C'est qu'un Anglomane comme vous est incapable de croire aux prodiges que peut enfanter dans une monarchie l'amour du maître.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

M. le comte , si M. de Catuelan joue le rôle d'un républicain , vous jouez bien celui d'un courtisan.

M. GIRARD.

De grace , Messieurs , tenons-nous en ici à notre rôle de nouvellistes ; point de dissertation , & des faits ; j'en suis pour les faits. Par exemple , on prétend que si nous avons manœuvré à étonner les Anglois dans le combat d'Ouessant , nous en sommes redevables aux auxiliaires ; on ajoute même que M. d'Orvilliers a eu la modestie de convenir que M. de Cornic , aujourd'hui lieutenant de vaisseau , embarqué sur *la Bretagne* , lui a été d'un grand secours , & lui a donné de fort bons conseils.

M. D'ÉCLIEU.

Ne croyez pas un mot de cela.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Pour moi je le crois fort ; mais point de que.

relle & parlons d'autre chose. Que faites-vous du chevalier de Fabry & de son escadre ?

M. GIRARD.

Le chevalier de Fabry & son escadre (1) ont appareillé le 27 du mois dernier de Toulon. Il y a grande apparence, qu'ils ne sortiront pas de la méditerranée. Leur objet est de protéger notre commerce, en interceptant, autant qu'il sera possible, celui des Anglois ; & nous ne laissons pas que de faire des prises (2).

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Et le comte d'Estaing, les nouvelles qu'on dit en avoir reçues sont-elles sûres ? Quelles sont elles ?

(1) Voyez-en la composition dans l'état de la marine de Toulon que je vous ai adressé précédemment ; supprimez-en seulement la *Chimère*, mise par erreur, puisqu'elle est de l'escadre du comte d'Estaing, & substituez-y la *Flora* qui étoit aussi avec le comte d'Estaing, mais qui l'ayant quitté au détroit pour en venir donner des nouvelles, est arrivée à Toulon assez à tems pour être incorporée à l'escadre du chevalier de Fabry.

(2) Extrait d'une lettre de Toulon le 7 août... La frégate la *Gracieuse*, commandée par M. de Vialis, a amené ici deux navires pris par l'escadre du chevalier de Fabry ; un de ces navires est estimé 1200,000 & l'autre 2000,000.

La barque l'*Eclair*, commandée par M. de Flotte, qui est aussi de cette escadre, a pareillement pris en mer & envoyé ici deux navires anglois qui sont évalués ensemble un million.

M. D'ESTAIING.

M. d'Estaing, peu après sa séparation de la frégate *la Flore*, le 20 mai, vers l'île de Madère, a fait pavoyer son vaisseau comme un jour de fête, & la petite escadre représentant le corps de la nation en a fait autant; on ne savoit encore quel étoit son dessein.

Les instructions remises aux capitaines & lues aux états majors portoient seulement, de se méfier des Anglois, d'attaquer toute flotte allant en Amérique ou en revenant, supposé toutefois qu'on fût en forces supérieures, &, en cas de séparation de se rendre directement à Boston.

On n'en pouvoit encore présumer une guerre décidée, puisqu'alors il n'y auroit pas eu d'exception, & les ordres auroient été également offensifs pour tout bâtiment ennemi quelconque & de quelque lieu qu'il vînt.

Quelle fut donc la surprise de l'escadre lorsqu'on vit le comte d'Estaing faire une déclaration de guerre solennelle à l'Angleterre? On y reconnut bien son génie entreprenant & Romanesque. Il est certain qu'il ne pouvoit en avoir l'ordre formel & précis; ç'auroit été de notre part un manque de bonne-foi clair, & la réparation demandée à la cour de Londres pour l'insulte faite le 17 juin (1) au pavillon françois, au-

(1) Il faut se rappeler le combat de la *Belle-Poule* à cette époque.

roit été trop contraire à ce que la cour de Versailles savoit avoir dû se passer un mois plutôt dans l'escadre du comte d'Estaing. Cette politique blâmable & dérisoire, dont notre ministère est incapable, nous auroit perdus dans l'esprit des autres nations.

LE BARON DE KNIPHAUSEN.

Je croirois plutôt que la cour connoissant bien le caractère audacieux du comte d'Estaing, l'avoit choisi exprès pour, sans crainte de se compromettre, profiter de sa forfanterie si elle réussissoit, & le défavouer en cas qu'il échouât.

M. D'ECLIEU.

Quoi qu'il en soit; en vertu de cette déclaration de guerre, dès le 1^{er} juin on a chassé vigoureusement des navires qu'on croyoit anglois, & qui ensuite ont été reconnus pour hollandois, venant de Batavia, richement chargés, ce qui a augmenté le désespoir de ne pouvoir s'en emparer.

La *Charlotte* venant de l'isle de la Providence, une des Lucaies, chargée de sucre, café, indigo, est le premier bâtiment anglois qu'on ait pris. Cette expédition a eu lieu à la hauteur des Bermudes le 30 juin; ainsi elle étoit en règle à n'examiner que les époques; mais vu les distances, elle justifioit au contraire le combat de l'*Aréthuse*.

Le 5 juillet la frégate l'*Engageante* a combattu dans la nuit la frégate la *Rose*, corsaire de 22 pièces de

canons, dont elle s'est emparée après la résistance la plus courageuse. Il étoit commandé par le capitaine Doukins, dont la bravoure a mérité l'éloge de son vainqueur. Il conservoit encore une priée faite sur nous, qui est retombée dans nos mains (1).

Le 7 juillet, l'escadre a donné chasse à la frégate *la Mercad* de 32 canons & l'a forcée à se détruire.

Tout cela n'étoit que le prélude de ce que se promettoit le général; son objet étoit de surprendre l'escadre angloise & de s'en emparer ou de la brûler. A cet effet il ramasse un bateau américain qu'il rencontre à 150 lieues de la côte; il l'interroge, il en apprend que les Anglois sont dans la Delaware; il le comble de bienfaits pour l'engager à lui servir de pilote; comme le patron ne pouvoit suffire seul à ce service, il quitte l'escadre sous prétexte d'aller chercher de ses camarades dans la baye de Chésapeak; non-seulement il ne revient pas, mais il trahit le comte d'Estaing & va prévenir l'amiral Howe de son arrivée.

La troupe des novellistes s'écrie:

Ah! le gueux! ah! le coquin! il falloit le pendre!

M. D'ECLIEU.

N'ayant point de pilote, sans aucune connois-

(1) Ce bâtiment recous s'appelle *la Bonite*.

fance de la côte, l'embarras du général étoit extrême. On essaie de chenaler dans la Délaware, plusieurs vaisseaux échouent, on est obligé de mouiller, & sans savoir si cette partie de la côte est aux Américains ou aux Anglois, d'envoyer à terre un canot avec un officier pour prendre langue : heureusement les ennemis venoient d'évacuer Philadelphie (*).

L'escadre alloit manquer d'eau, plusieurs vaisseaux n'en avoient plus que pour 12 jours. Dans cette extrémité, le premier soin auroit dû être d'en faire dans la Delawarre; pendant ce tems le comte d'Estaing auroit pu se concerter avec le congrès & le général Washington sur les moyens de remplir sa mission qui étoit de leur donner tous les secours qui dépendroient de lui. Il auroit pu & dû surtout prendre des pilotes pour toute la côte. Il ne fit rien de tout cela; il débarqua en hâte l'envoyé de France, & M. Deane; & dans ses idées de chevalerie, il se persuade toujours qu'il va surprendre l'ennemi, & fait voile pour New-York, mettant son escadre à l'économie de l'eau.

La nuit du 10 au 11 juillet, à l'entrée de ce port ennemi, il s'est vu séparé de son escadre pour s'être trop obstiné à la poursuite d'un bateau de guerre qu'il a pris; mais dont la conquête lui pouvoit être tout-à-fait funeste. Heureu-

(*) L'évacuation est du 18 juin. (*Note des éditeurs.*)

fement que l'on s'est rallié dans la matinée, & l'on s'est présenté devant New-York l'après-midi du 11 juillet.

Voilà jusqu'où va le journal que j'ai lu.

M. GIRARD.

Ce n'est pas le journal d'un ami du comte d'Estaing.

M. D'ECLIEU.

C'est d'un officier impartial & exact.

M. ROYER.

Oui cela se rapporte assez à mes nouvelles d'Angleterre.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Ainsi, à vue de pays, c'est une expédition manquée; le comte d'Estaing pourroit bien faire le second tome du duc d'Anville (1).

M. PILOT.

C'est bien dommage; on avoit lieu de concevoir de si belles espérances par le coup de vent de Byron!

(1) Ce seigneur, que les officiers de la marine appeloient aussi un *intrus*, parce qu'il n'avoit pas passé par les premiers grades, avoit été chargé, dans la guerre de 1742 d'une expédition contre Chibouctou à la côte d'Acadie, qui manqua par la jalousie des capitaines sous ses ordres, & le duc d'Anville en mourut de chagrin.

M. D'ECLIEU.

Ah ! ce coup de vent étoit venu admirablement ; j'en ai vu dans le tems la face de M. de Sartines bien épanouie.

LE COMTE DE CATUELAN.

Je vous l'ai prédit, Messieurs : cela bastera mal ; les François ne valent rien pour des expéditions lointaines.

M. GIRARD.

C'est incroyable ; il sembloit que la guerre ne devoit pas durer plus d'une campagne, que l'Amérique alloit être enlevée aux Anglois d'emblée. Point du tout, l'Espagne tergiverse & va s'amuser à négocier lorsqu'il falloit combattre. Au lieu de tomber brusquement sur l'amiral Howe par le chemin le plus court & le plus sûr, on arme une escadre dans la méditerranée, qui est plus de cinq semaines à en sortir ; on laisse le tems aux Anglois d'y porter des secours ; les éléments vous servent, les vents battent votre ennemi, votre supériorité vous reste, & ne voilà-t-il pas la mésintelligence entre vos officiers, la trahison de vos alliés....

M. D'ECLIEU.

Ajoutez l'inexpérience de votre général.

M. GIRARD.

vous empêchent de réaliser des espérances aussi bien fondées. D'un autre côté, un combat qui

devoit décider du sort de l'Angleterre & ruiner à jamais sa marine, n'aboutit à rien, pour avoir voulu promener là un prince du sang.

M. PILOT.

Oh ! major (1), vous voyez tout en noir.

LE BARON DE KNIPAUSEN.

Moi, je ne me désespère pas ainsi ; je compte que nous allons avoir de bonnes nouvelles de M. le comte d'Orvilliers, que M. le duc de Chartres va réparer la faute qu'on lui impute, & que Keppel sera bien étrillé.

LE COMTE DE CATUELAN.

Priez dieu seulement qu'il ne vous étrille pas.

M. LAMBERT.

Messieurs, voilà la politique coulée à fond : tâchons d'en faire autant des jolies filles de ce jardin.

LE COMTE DE NOLIVOS.

Il ne perd pas son objet de vue.

M. LAMBERT.

M. le comte, vous êtes un paillard honteux, qui n'osez pas en dire autant que moi, mais en faites plus.

(1) Epithète qu'on donne ici aux chirurgiens d'armée.

M. DE LA BALUE.

Vous êtes bien heureux, Messieurs, de pouvoir vous amuser ainsi ; moi je vais faire mon courrier.

M. BOYER.

Et moi voir si le courrier de l'Europe est arrivé.

Ici le chœur des nouvellistes se disperse & va répandre ce qu'il a appris.



**FORCES comparées des deux lignes qui ont
combattu à la journée d'Ouessant.**

F O R C E S É G A L E S .

<i>Ligne française.</i>		<i>Ligne anglaise.</i>	
La Bretagne.	100.	100.	Victory.
La Ville de Paris.	90.	90.	Queen.
La Couronne.	80.	80.	Foudroyant.
Le Robuste.	74.	74.	Amérique.
L'Orient.	74.	74.	Egmont.
Le Glorieux.	74.	74.	Vaillant.
Le Conquérant.	74.	74.	Courageux.
Le Fendant.	74.	74.	Ramilies.
Le Magnifique.	74.	74.	Hector.
Le Palmier.	74.	74.	Monarque.
L'Intrépide.	74.	74.	Berwick.
L'Actif.	74.	74.	Elizabeth.
Le Zodiaque.	74.	74.	Cumberland.
Le Diadème.	74.	74.	Robuste.
Le Bien-Aimé.	74.	74.	Centaur.
Le Solitaire.	64.	64.	Stirling-Castle.
Le Vengeur.	64.	64.	Worcester.
Le Réfléchi.	64.	64.	Exeter.
L'Artésien.	64.	64.	Bienfaisant.
L'Actionnaire.	64.	64.	Défiance.
L'Indien.	64.	64.	Vigilant.
Canons.	1542.	1542.	Canons.

FORCES INÉGALLES.

Le St. Esprit. . .	80.	90. Océan.
Le Dauphin royal. .	70.	50. Formidable.
L'Eveillée. . .	64.	90. Sandwick.
Le Sphinx. . .	64.	90. Prince George.
Le Roland. . .	64.	90. Drake.
L'Amphion. . .	50.	74. Vengeance.
		74. Schrewsburg.
		74. Thunder.
		74. Terrible.
Canons. 392.		746. Canons.

Total des canons de la ligne angloise. 2288.

Idem de la ligne françoise. . . 1934.

Différence. . . 354.

Nota. Ces nouvellistes prétendent que la liste des vaisseaux qui composoient l'armée angloise au combat d'Ouessant est tirée entièrement des comptes rendus par l'amiral Keppel, & que la force de chaque vaisseau a été prise sur la liste de la marine angloise imprimée à Londres en 1778.

Vous êtes à même, Milord, de vérifier si c'est juste; celle des François est exacte.

**TABLeAU des dispositions de l'armée navale
françoise lors du combat d'Ouessant.**

**Troisième division, ou arrière-garde par
où s'est engagé le combat.**

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Can.</i>	<i>Messieurs les Commandans.</i>
Le Sphinx.	64.	Le comte de Soulanges, Cap.
Le Robuste.	74.	Le comte de Grasse, Cap. ayant le brevet de chef d'esc.
Le Roland.	64.	De l'Archantel, capitaine.
Le Zodiaque.	74.	La Porte-Vezins, capitaine.
Le St. Esprit.	80.	Monseigneur le duc de Char- tres, lieutenant général.
L'Intrépide.	74.	Beaussier, capitaine.
Le Solitaire.	64.	De Briqueville cap.
Le conquérant.	74.	Chevalier de Mon- teil. Item.
Le Diadème.	74.	La Cardonnie cap.)

Nota.
Ces trois
vaisseaux
n'ont pas
donné.

642.

**Première division, ou corps de bataille
qui a le plus soutenu l'action.**

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Can.</i>	<i>Messieurs les Commandans.</i>
Le Réfléchi.	64.	Le chevalier de Sillans, cap.
La Ville de Paris.	90.	Le comte de Guichen, chef d'escadre.
L'Actif.	74.	Dorves, capitaine.
Le Magnifique.	74.	Le chevalier de Brache, cap.

302.

*Vuissieux. Can. Messieurs les Commandans
de la 1^{re} division.*

De l'autre part. 302.

La Bretagne. 110. Le comte d'Orvilliers, lieutenant général.

I.e Fendant. 74. Le Marquis de Vaudreuil, cap.

L'Actionnaire. 64. De Proisy, capitaine.

L'Orient. 74. Hector, capitaine.

L'Artésien. 64. Destouches, capitaine.

658.

**Seconde division faisant l'avant-garde qui
a eu le moins de part à l'action.**

Poisseaux. . . Can. Messieurs les Commandans.

Le Dauphin royal. 70. Le marquis de Nieul, cap.

Le duc de Bour- gogne.	80.	Le vicomte de Rochechouart, chef d'escad.	} <i>Nota.</i> Ces deux vaisseaux s'étoient sé- parés.
L'Alexandre.	64.	Tremignon can.	

L'Alexandre. 64. Tremignon cap.

Le Bien-aimé. 74. Daubenton, capitaine.

La Couronne. 80. Le comte Duchassaing, lieutenant général.

Le Palmier. . . 74. De Reals, capitaine.

L'Indien. . 64. De la Grandiere, cap.

Le Glorieux. 64. Le comte d'Amblimont,
capitaine.

644.

Corps de Réserve.

<i>Vaisseaux.</i>	<i>Can.</i>	<i>Messieurs les Commandans.</i>
Le St. Michel.	64.	Mithon , cap. n'a pas donné.
L'Amphion.	50.	Trobriant , capitaine.
L'Eveillé.	64.	Le chevalier du Botzerue , cap.
Le Triton.	64.	Ligondais , cap. n'a pas donné.
Le Fier.	50.	Turpin , cap. n'a pas donné.

 292.

On voit que chaque division étoit composée de neuf vaisseaux qui n'étoient point rangés par ordre d'ancienneté, mais suivant la maniere la plus convenable pour se soutenir en ligne.

Le général portoit un pavillon blanc carré au grand mât; le commandant de l'avant-garde, pavillon mi-partie blanc & bleu au grand mât, & le commandant de l'arrière-garde, pavillon tout bleu au grand mât.

Les vaisseaux de chaque division étoient désignés par une flamme de la couleur du pavillon de leur chef de division; mais les uns la portoient à un mât & les autres à un autre, ce qui étoit décidé par les signaux.

Les chefs d'escadre commandant les vaisseaux répartis dans chaque division avoient, au lieu de flamme, comme les autres vaisseaux subalternes, un pavillon ou cornette à leur mât de misaine de la couleur du pavillon du chef de chaque division.

Les frégates n'étant attachées à aucune division, ne portoient qu'une flamme blanche suivant l'usage.

L E T T R E X I I I .

Sur la perte que M. Necker vient de faire de son soutien, le marquis de Pezay. Digression sur le défunt & sur sa mort. Tableau du commencement des opérations du directeur général des finances.

Les Anglois, m'écrivez-vous, Milord, ont une haute opinion des talens de M. Necker & le redoutent plus lui seul que tous les généraux de la marine françoise ensemble; en conséquence vous me priez d'entrer dans les innombrables détails que je pourrai recueillir sur ce ministre intéressant. Je vous ai déjà dit ce que j'en pensois; & plus je l'étudie, plus je persiste dans mon jugement. Je ne crois pas qu'il soit aussi à craindre que vous vous l'imaginiez, & son plus grand mérite dans la place qu'il occupe est d'avoir succédé à des prédécesseurs, ou scélérats, ou ineptes, ou mal dirigés.

L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile,
Fit tout le succès d'Annibal.

J'en faisois beaucoup plus de cas, lorsqu'écrivant contre un ministre novateur, il renversoit son funeste système au risque de lui déplaire, de se voir défavoué par la république qui l'avoit honoré du titre de son représentant, & de perdre

peut-être la liberté. On pouvoit alors attribuer son agression à cet amour ardent de l'humanité, à ce noble enthousiasme de l'homme de génie qui ne lui permettent pas de tenir la vérité captive, lorsqu'il la croit utile, & qu'il se sent les talens nécessaires pour la développer dans toute son énergie. Malheureusement, sa conduite postérieure, son ingratitude envers ses bienfaiteurs, la révélation des petites menées, des manœuvres basses à la faveur desquelles il est parvenu au ministère, ont détruit le prestige dont il s'étoit entouré; on a reconnu que ce n'étoit qu'un intrigant comme les autres. Or que peut-on espérer de bien d'un pareil ambitieux dans une place où la première & continuelle disposition de celui qui la possède doit être d'y renoncer dès qu'il ne pourra plus opérer le bien auquel il est appelé? La meilleure idée qu'on puisse avoir de M. Necker, c'est que ses intentions sont louables; mais que pour peu qu'elles soient contrariées, au lieu de dire à son maître: „ Sire, „ c'est la seule manière de rétablir vos finances, „ je n'en connois point d'autres, si V. M. ne „ me seconde pas dans mon plan, j'y renonce, & „ je la supplie de me permettre de me retirer, „ il foiblira comme ses devanciers, & se permettra même les injustices, si elles lui sont nécessaires pour se maintenir dans un poste, objet de ses desirs lors même qu'il n'avoit aucun espoir d'y parvenir; c'est ce qui lui est arrivé déjà plusieurs fois qu'il a chancelé depuis la mort

du marquis de Pezay. Je vous ai dit précédemment un mot de celui-ci; mais pour que vous puissiez encore mieux juger du protégé par ce protecteur, c'est le cas de vous faire ici une digression sur ce personnage, météore brillant qui n'a lui qu'un moment sur l'horizon de la cour, & avoit bientôt disparu quand il s'est anéanti pour toujours.

Ce prétendu marquis étoit fils d'un commis & petit-fils d'un épicier. Le lieu de son marquifat étoit une très-petite habitation où il est mort. Il avoit pour sœur une Madame de Cassini, renommée dans Paris pour ses brillantes aventures, ses graces & ses prétentions à la littérature. Elle tient une sorte de bureau de bel-esprit.

Le jeune Pezay, lié de bonne heure avec M. Dorat, avoit vraisemblablement puisé dans ce commerce son goût pour celui des Muses, ou du moins avoit cherché à s'ingérer son maître & à faire de ces petits vers doux & langoureux qu'il ne savoit pas assaisonner, comme le premier, d'une critique ingénieuse & fine des mœurs, propre à y jeter du piquant & à donner une sorte de consistance à ces frivolités. Son poëme de *Zélis au bain*, ne fait que promettre les images voluptueuses dont est susceptible un tel sujet: le poëte n'y développe ni chaleur ni énergie; il rate ses jouissances. Ses pièces de théâtre, qui se réduisent à quelques opéra-comiques, sans être détestables, n'ont pas plus de caractère & ne désignent qu'un auteur médiocre.

Soit conviction intime de son peu de capacité pour courir la carrière de la poésie, soit ambition qui le dévorait déjà intérieurement, il entra au service, quoiqu'en pleine paix. Un motif de vanité puérile auroit bien pu être aussi pour quelque chose dans sa vocation, car à peine il eut son brevet qu'il arbora le plumet & les *talons rouges*. Quoique presque toutes les distinctions extérieures dans la société soient abolies à Paris par l'émulation des bourgeois à se mettre de niveau avec la cour, cependant il en est encore quelques-unes qu'ils n'osent afficher. Tels sont les *talons rouges*, attribut d'un homme de qualité. Les autres poètes, confreres de M. de Pezay, rirent beaucoup de le voir venir avec cette décoration dans de petites assemblées qu'ils tenoient entre eux sous le nom de *Dominicales*, parce que c'étoient des dîners qu'ils faisoient le dimanche par pique-nique. Quelques-uns, qui valoient mieux que lui pour la naissance, en furent indignés, & le dirent à son ami Dorat, envers lequel il se refroidit insensiblement.

Ce qui prouve que ce nouveau militaire avoit déjà de grandes vues, c'est une anecdote que raconte M. Dorat. Il dit que dans le tems où ils étoient fort liés, passant sous les fenêtres de M. de Pezay, sur les onze heures du soir, il s'avisait de monter chez lui; il fut très-surpris de le trouver enterré dans une multitude de livres de politique; il lui témoigna son étonnement: à quoi son ami lui répondit qu'on ne savoit pas ce

qui pouvoit arriver , & qu'il falloit toujours se préparer aux événemens.

En effet, peu après il fut choisi pour donner au roi régnant des idées de tactique. On a cru qu'il devoit cette faveur au marquis de Monteynard, alors ministre de la guerre, ou plutôt au comte de Maillebois, qui connoissoit beaucoup Madame de Cassini, & vivoit en intimité avec elle. On prétend que ce seigneur lui servoit de maître d'abord, & qu'il ne rendoit à son auguste élève que les leçons qu'il en avoit reçues.

Sous le nouveau regne, ses espérances se sont accrues; il s'est trouvé avoir une forte de confiance du monarque; il a été de tout tems le protégé du comte de Maurepas, & il s'étoit tellement insinué auprès de la comtesse qu'il la dirigeoit. Il étoit à merveille auprès de M. le prince de Montbarrey, qui venoit de remplacer le comte de St. Germain: on l'a vu venir dîner en bottes chez la princesse & y être bien accueilli. Il n'eut pas de peine à faire créer une place pour lui, avec le titre d'*Inspecteur général des gardes-côtes*. Outre les sommes incroyables qu'il avoit déjà touchées sous prétexte de payer ses dettes, car il étoit devenu assez important pour qu'on les regardât en quelque sorte comme une charge de l'état qu'il falloit acquitter, on lui avoit assigné 40,000 d'appointemens. Cette inspection qui n'étoit à ses yeux qu'un acheminement à un rôle plus brillant, fut le terme de sa gloire & de sa vie. Il voulut se mêler de trop de choses, non
de

de défaire un ministre & d'attaquer l'administration de M. de Sartines , anecdote absurde . puisque M. de Pezay n'avoit rien à inspecter dans le département de la marine , mais de traiter trop cavalierement les intendans de provinces sur lesquels , comme ami de M. Necker , leur chef , il voulut s'arroger une autorité révoltante . Il n'avoit pas encore assez de consistance pour ne pas causer une ligue générale de ces ministres subalternes , & , pour n'être pas sacrifié . L'éclat que causa sa disgrâce , dont les courtisans & les gens de lettres se réjouirent , lui causa vraisemblablement un chagrin qu'il n'eut pas assez de philosophie pour surmonter : il mourut à Pezay . Il avoit épousé une fille de condition du Dauphiné , qui se nommoit Mlle. de Murat . Elle étoit charmante pour la figure . Elle a donné des larmes sincères à son mari , & le spectacle affligeant de sa perte lui procura une maladie de nerfs si terrible , que dans son retour à Paris elle fut à la veille de périr plusieurs fois .

D'après cette esquisse , que m'a donné du marquis de Pezay un philosophe qui a le pinceau sévère , mais vrai , vous conviendrez qu'on ne peut concevoir une haute idée de l'homme qui a eu pour introducteur dans le ministère , un agent comme celui-ci ; mais sans nous en tenir à juger ainsi par induction , ce qui peut être fautif , discutons maintenant & les principes & les opérations & les talens de M. Necker .

Ses principes sont qu'un ministre des finances

est un charlatan politique qui doit toujours montrer les choses en beau, promettre des merveilles, couvrir de fleurs le précipice où il entraîne une nation, l'y conduire en riant, & surtout en éviter la chute sous son administration.

En conséquence, dans le mémoire qu'il donna à M. de Maurepas au mois de juillet 1776, lorsqu'il vit jour à entrer dans la place qu'il occupe aujourd'hui, il ne manqua pas d'établir que „ facilement, par le seul effet d'un examen „ plus exact, & d'une meilleure combinaison, „ sans augmenter les impôts, sans être injuste „ envers personne, sans exiger inutilement de „ trop grands retranchemens de dépenses, sans „ aliéner les domaines, ou introduire d'autres „ nouveautés qui occasionneroient des débats „ avec les parlemens, & sans pouvoir s'aider encore dans le moment des économies multipliées que le tems ou le crédit feroit naître par la fuite, on pouvoit en un an combler le déficit annuel & trouver un surplus de plusieurs millions(1), indépendamment des bonifications „ ultérieures."

L'Auteur du mémoire, par ces belles spéculations, gagna la confiance d'un vieillard qui avoit de bonnes intentions, mais sans aucune énergie

(1) Dix millions, suivant les calculs du comte. Dans ce mémoire M. Necker évaluoit le total des ressources à 37 millions; ainsi, suivant lui, le déficit auroit été de la re- sette à la dépense de 27 millions.

pour les effectuer, & enchanté de trouver quelqu'un qui soulageât sa paresse & surtout bercât son imagination de riantes chimères; car, au fond, il avoit trop d'esprit, trop de connoissance de la situation de la France, & de celui qui parloit ainsi, pour y croire bien sincèrement.

Après avoir séduit le premier ministre, M. Necker, parvenu à la tête des finances, a cherché à séduire la nation, & il a conçu que le vrai moyen de réussir étoit de paroître s'occuper beaucoup d'elle & de son bonheur, surtout de ne point mettre au commencement de la guerre des impôts auxquels tout le monde s'attendoit, & de s'annoncer au contraire, comme voulant tirer toutes ses ressources de ce meilleur ordre dans la manutention, de cette économie qu'on desiroit & dont on désespéroit en même tems: il ne comptoit pas lui-même sur ces tentatives qu'il n'avoit garde d'effectuer à un certain point & qu'il favoit être l'écueil où venoit se briser toute la puissance ministérielle. Pour y suppléer donc, comme c'est le mot qui choque plus que la chose, il a étendu lourdement les anciens impôts à un excès monstrueux. Du reste, il a fait des suppressions sans remboursement, des réformes sans profit, des emprunts outre mesure.

Son grand art c'est, après avoir fait répandre adroitement par ses émissaires qu'il étoit impossible d'entreprendre la guerre, d'obtenir le crédit qu'elle exigeroit; c'est dis-je, de trouver des fonds abondamment dans cette crise de la France.

ce , c'est d'engouer assez de lui non-seulement les nationaux , mais les étrangers pour qu'ils lui apportent aveuglément leur argent , sous l'appas d'un gros intérêt , ou de chances avantageuses ; lorsqu'avec de la réflexion ils devroient regarder comme presque inévitable tôt ou tard , en partie ou en totalité , la perte de leurs capitaux.

Mais ce mérite même est un tort réel , puisque M. Necker endort le gouvernement au lieu de le forcer à s'évertuer pour mettre en jeu les vrais ressorts d'une bonne administration , la justice rigoureuse , la vigilance , les retranchemens ; l'économie absolue & sans autre mesure que celle du besoin.

C'est un tort , puisqu'il sacrifie l'avenir au présent , le peuple au monarque , & pour quelques années de prospérité apparente , prépare au royaume un siècle de souffrances.

Pour mieux développer ces assertions , Milord , & vous en faire sentir toute la vérité , il faut les appuyer de faits qui formeront comme le tableau de l'administration actuelle de M. Necker.

Les obstacles qu'il a rencontrés à chaque pas depuis qu'il est en place , lorsqu'il a voulu opérer quelque changement utile , s'il n'eût été plus ambitieux que zélé pour le bonheur de la nation françoise , l'auroient déjà dégoûté , c'en étoit assez pour lui faire connoître par sa propre expérience l'impossibilité qu'un ministre vertueux pût rester à la cour sans gauchir dans ses principes.

Les deux ordonnances (1) qu'il a fait rendre dès le commencement de son administration sont restées sans la moindre exécution ; non-seulement l'on ne paie pas le courant dû aux fournisseurs & officiers de la maison du roi, ainsi que le prescrivait l'une des deux ; mais on en paie pas même l'ancien aussi exactement que ci-devant, &, malgré la promesse de ne leur donner aucun effet négociable pour totalité ni partie de leur remboursement, on les force de prendre des contrats à quatre pour cent, qui perdent 40 pour cent sur la place. Quant à l'économie pour laquelle chacun des chefs dans sa partie devoit donner des mémoires, personne ne l'a fait, & tous ces Messieurs assurent qu'il y a plutôt à augmenter qu'à retrancher.

A l'égard de l'ordonnance concernant les pensions qui ne devoient s'assigner qu'à la fin de l'année & sur les états du directeur du trésor royal, chaque ministre dans son département s'est soustrait à ces ordres, & les choses vont aussi à peu près de même en ce genre.

M. Necker a prétendu qu'étant alors gêné par son collègue, & même son supérieur, il ne pouvoit répondre d'une exécution qui ne dépendoit pas de lui ; l'en voilà débarrassé, & rien n'est mieux.

Il a un peu molesté les trésoriers ; il les a

(1) Voyez la lettre du 28 décembre 1776.

forcés à une exactitude à laquelle ils n'étoient pas accoutumés ; il vouloit les renvoyer tout-à-fait ; mais ceux-ci l'attendoient là ; ils se sont rangés sous l'égide de leur ministre respectif , & c'est à présent tout le conseil que M. le directeur général des finances a en opposition.

Quant aux fermiers généraux & receveurs généraux des finances , ils commencent à revenir également de leur terreur : ils font valoir la nécessité de leur crédit , l'impossibilité de les rembourser , sans rembourser aussi les rescriptions , assignations , billets des fermes montant à plusieurs centaines de millions , qui roulent sur leur compte , auquel le public ne verroit pas de bon œil le roi se substituer.

Enfin , il est reconnu que M. Necker , pour s'impatroniser à la cour , a fait encore sonner trop haut son crédit chez l'étranger , & que si celui-ci a apporté son argent , ce n'est pas comme l'avoit fait espérer ce Genevois , à un plus modique intérêt que l'intérêt courant ; mais au contraire amorcé par un profit considérable , tel qu'il ne pouvoit l'espérer dans un autre royaume.

Depuis les deux ordonnances d'apparat dont je viens de vous parler , Milord , M. Necker avoit fait rendre un arrêt du conseil (1) pour la

(1) Suivant cet arrêt , S. M. frappée de la somme considérable à laquelle s'éleveroient annuellement les intérêts des fonds , droits de présence , & taxations des admini-

réforme de l'administration de la loterie royale de France, qui n'a guere été mieux exécuté, du moins, à juger de ce qu'on ne voit pas par ce qu'on voit. On applaudissoit à cet arrêt, en ce qu'en tolérant une institution peu honnête (1) entre les mains de S. M. il la tournoit cependant en objet d'utilité publique par l'économie qu'il introduisoit dans sa régie. Non-seulement cette économie se réduit à rien ou a peu de chose (2), mais l'espoir qu'il donnoit de voir quelque jour supprimer ce gouffre où viennent s'engloutir & la fortune du riche & le salaire du

strateurs, les appointemens de l'intendant, les remises du receveur général, & les parts accordées par forme de croupes, a adopté le plan de réforme que lui a proposé M. Necker, assurant à ses finances une économie importante. En conséquence elle supprime les croupes & la place d'intendant, ainsi que les remises du receveur général, & pour donner à toutes les opérations de cette loterie d'autant plus d'authenticité, elle en confie l'inspection au Sieur de la Michodiere, conseiller d'état. Du reste, tout cela n'est que provisoire, & en attendant que les circonstances permettent d'examiner jusqu'à quel point l'établissement en lui-même doit être maintenu ou circonscrit.

(1) Voyez ce qui a été dit précédemment en parlant de l'administration de M. de Clugny.

(2) Par exemple: le Sieur Mesnard de Conichard, dont la place d'intendant de la loterie est supprimée, n'en conserve pas moins son logement & ses appointemens. En outre, il est remplacé par M. de la Michodiere auquel il aura bien fallu faire un sort. Ainsi dans le fait sur cet objet, au lieu d'une diminution, c'est une augmentation.

pauvre s'évanouit, puisque, loin d'en referrer la voracité, on laisse les régisseurs donner l'essor à leurs spéculations cupides & poursuivre leur projet d'étendre davantage la loterie, d'en établir des bureaux jusque dans les lieux les plus reculés, les plus isolés & les plus ingrats. C'est ainsi qu'à la fin de l'année dernière on en a fondé un à Ferney, malgré les efforts de Voltaire pour préserver sa colonie (1) de cette contagion, dont il ne pouvoit parler que les larmes aux yeux & en maudissant M. le directeur général.

Jusqu'à présent M. Necker a mieux réussi dans une autre ordonnance, où n'étant contrarié par aucuns gens puissans, il a pu effectuer librement son plan à cet égard, plan dans lequel tous ses prédécesseurs avoient échoué. Il s'agit de la suppression de la mendicité. C'étoit un spectacle insupportable pour moi, Milord, d'être continuellement tourmenté dans les rues, dans les lieux publics & jusqu'aux portes des maisons, de ces pauvres dont le métier est de n'en point avoir, est de mettre à contribution l'industrie des autres, & quelquefois d'exciter la compassion en étalant aux regards des maux qu'ils se donnent & s'ôtent à volonté : nous ne connoissons point en Angleterre cette profession bizarre & détestable, absolument contraire à toute bonne société.

(1) C'est le terme dont se servoit Voltaire en parlant de Ferney, qu'il avoit en quelque sorte fondé.

Par l'ordonnance dont il s'agit (1), on semble vouloir sérieusement purger la capitale de ces fainéans dont la tolérance devient la source de beaucoup de crimes qui troublent le repos & la fureté publique. En conséquence, on leur prescrit ce qu'ils ont à faire, soit comme étrangers, soit comme pauvres valides, soit comme infirmes.

En conséquence, aussi de suite, il a été publié un arrêt du conseil (2), par lequel le roi a établi une commission uniquement occupée à trouver les moyens d'améliorer les hôpitaux de Paris (3), & invite les citoyens animés de l'amour du bien & qui se croiront quelques connoissances particulieres sur cette matiere, à les communiquer à la commission; il veut qu'on lui nomme les auteurs des projets qui auront été adoptés, ou qui auront présenté des idées nouvelles & intéressantes, & sans doute des récompenses suivront le rapport.

Après avoir ainsi ébloui par un peu de bien

(1) En date du 27 juillet 1777.

(2) En date du 17 août 1777.

(3) Cette commission est composée des sept chefs de l'administration du temporel de l'hôtel-dieu, en outre des Sieurs Dargouges & de Bernage, conseillers d'état, du Sieurs de la Miliere, maître des requêtes, des curés de Saint-Eustache, de Saint-Roch & de Sainte-Marguerite, du Sieur de la Noue, directeur de la société royale de médecine & des Sieurs d'Outremont & de Saint-Amand, administrateurs de l'hôpital général.

plus apparent que réel , M. Necker n'a pas craint de faire crier un corps entier qui s'est trouvé sans défense , & dont il a jugé que les murmures seroient étouffés par les bénédictions du peuple, oubliant tous les maux quand il voit vexer les financiers.

Il s'agit des receveurs généraux des domaines & bois, qui les premiers ont succombé sous les coups.

M. Necker, qui connoît tous les charmes de l'éloquence, a voulu encore augmenter les dispositions favorables du public par un beau préambule. Il fait que les lecteurs sont toujours flattés de voir un administrateur les mettre en quelque sorte dans sa confidence & leur rendre compte de ses opérations. Il n'a pas manqué de développer dans celui-ci des vues d'un homme de génie par les avantages immenses qui en doivent résulter.

Il remarque d'abord un grand inconvénient de l'ancien régime introduit dans la partie dont il s'agit, en ce que les droits domaniaux de la couronne étant partagés entre les receveurs généraux des domaines & bois & la régie des domaines, ces deux compagnies recevoient plusieurs droits de même nature, ou dérivant les uns des autres; l'une recouvroit les droits casuels & l'autre les cens qui sont un titre primitif de ces mêmes droits, & par là, au lieu de s'aider & s'éclairer mutuellement, toutes deux étoient désunies, au lieu de concourir à la conservation

des revenus du domaine, augmentoient les difficultés d'un tel recouvrement & multiplioient d'ailleurs les frais & les contestations pour les sujets.

Il observe ensuite un second inconvénient dans la multiplicité des officiers de la comptabilité des domaines, opérant sans concert dans des affaires contentieuses où l'unité de principes est essentielle, & séparés d'ailleurs d'intérêts, en sorte que l'étude du domaine a été négligée dans plusieurs départemens, tandis qu'on a fait dans un petit nombre des améliorations importantes.

Son projet est donc de donner des principes uniformes dans cette partie, en y assujettissant les chefs à un travail assidu & suivi, en réunissant dans un centre & en liant à un intérêt commun les fonctions dispersées des deux commissions peu d'accord entre elles & avec elles-mêmes.

Enfin, d'après cet arrangement, le directeur général des finances laissoit présumer qu'il ne tarderoit pas à s'occuper du projet agité depuis si longtemps de faire rentrer le roi dans ses domaines, vaste opération, source de richesses immenses; mais qui exige de la part du ministère & de ses coopérateurs le zèle le plus soutenu, le plus intrépide, le plus actif & le plus intelligent.

Après un exposé aussi spécieux, l'intérêt pour

environ 500 (1) familles enveloppées dans cette proscription , s'affaiblissoit considérablement , surtout par la promesse de leur remboursement en argent dont les fonds étoient tout prêts (2).

(1) Il s'agissoit 1°. de 64 offices de receveurs généraux des domaines & bois; 2°. de 64 offices de contrôleurs des domaines & bois , 3°. de 152 charges de receveurs particuliers des bois ; de 152 charges de receveurs des amendes dans les maîtrises des eaux & forêts & de 29 charges de gardes généraux & collecteurs de ces mêmes amendes &c.

(2) Au surplus, cet édit de suppression n'a pas passé à la chambre des comptes sans difficulté. Elle ne l'a enregistré que le 26 août 1777 avec les modifications suivantes. „ A la charge que la liquidation des offices supprimés ne pourra être inférieure à l'évaluation faite en „ vertu de l'édit de février 1771, que les préposés à la „ recette des domaines & bois ne seront point en même „ tems chargés du contrôle de ladite recette : à la charge sur l'article 81 que les administrateurs prêteront serment en la chambre, & que conformément à l'édit de „ juin 1725, ils fourniront en icelles, l'état de la consistance des domaines, de 5 ans en 5 ans, & les extraits „ des registres de recette & d'ensaisnement par chaque „ année; sur l'article 14 qu'ils obtiendront incessamment „ lettres patentes sur le résultat du conseil qui aura fixé „ les attributions en faveur desdits régisseurs & de leurs „ commis, pour être lesdites lettres registrées en la „ chambre, & sera le roi très-humblement supplié de „ conserver aux officiers supprimés les exemptions & „ privilèges dont ils jouissoient en vertu de leurs offices, „ comme aussi de ne jamais soumettre à la retenue du „ dixième, qui n'est point prononcée par la loi, l'intérêt „ des finances promis à cinq pour cent jusqu'au parfait „ remboursement; d'ordonner que désormais il ne soit

Pour anéantir absolument toute commifération vers ces familles , il ajoutoit un acte de bien-

imposé aucunes charges sur les villes, en vertu d'arrêts u conseil non revêtus de lettres patentes, & de mettre une chambre à portée de faire connoître audit seigneur de leur situation, & combien il est intéressant de maintenir en icelle la pleine & entière comptabilité de leurs deniers communs ; de considérer qu'il est essentiel pour l'administration des domaines de choisir des personnes à qui la connoissance des coutumes des lieux, & de la jurisprudence des cours en ce qui concerne la perception des droits du roi, soit devenue familière par l'expérience & l'étude ; qui, par la continuité & la stabilité de leurs services, puissent connoître les droits & les usages de chaque généralité, qui soient intéressées à faire les recherches nécessaires dans les archives des chambres des comptes & des bureaux des finances. Qu'il importe que les nouveaux régisseurs soient, comme les anciens receveurs, personnellement tenus des dépenses des procédures faites sur des contestations mal fondées, sans qu'ils puissent les employer en frais de régie ; qu'ils deviennent garans de la solvabilité des adjudicataires des bois, faute de poursuite à tems, ou pour avoir admis des cautions insuffisantes ; que leur caisse pour les successions vacantes adjudgées au roi, puisse être inspectée par les magistrats ; qu'ils répondent des frais de justice après l'année de la date des rôles de recouvrement, sans que ledit seigneur roi puisse être exposé à de plus longs délais, ni à des frais pour y parvenir, se reposant au surplus avec confiance ladite chambre, sur la sagesse dudit seigneur roi & sur son amour paternel pour ses peuples. &c."

Les partisans de M. Necker disent que c'est l'intérêt public qui guidait cette cour, par contre-coup devant craindre de la suppression dont il s'agit une réduction dans

faifance à fon projet économique : il a dans le courant des difpofitions de l'édit s'occupoit des prifons , & que fur le bénéfice comptoit faire en rectifiant les domaines , loit que l'entretien de ces lieux publics , au à leur charge , y retournât en partie , & faeroit déjà une fomme de 3000,000 liv. aux réparations , à l'entretien , & à la p tion de ces demeures peftilentiellees.

Ainfi meilleure adminiftration , améliora accroiffement des revenus , actes de bienfaif équité parfaite dans les actes de rigueur eft le point de vue fous lequel l'opérati présentée. Au contraire , les receveurs généraux des domaines & bois ont fait un mémoire en démontrant l'illufion , où ils prouvent non-feulement leur fupreffion n'eft point avantageufe ; mais qu'elle coûte au roi plus d'un million de plus par an ; que le but véritable de M. de Maurepas étoit de paroître décharger l'état d'un million fans bourse délier , puifqu'à raifon de leur infatigabilité , il ne leur a rien donné , & de l'autre côté de fubvenir à la détrefte où il fe trouvoit en faifant fur le champ financer par les nouveaux adminiftrateurs (1) qu'il leur fubftitue , les

les revenus ; puifqu'il y aura moins de réceptions de comptes à rendre &c.

(1) Il avoit été inftitué par M. l'Abbé Terrai régie des domaines pour certaines parties diftraites des fermes , & cette régie avoit 25 chefs à fa tête

d'avance qu'il en exige ; emprunt indirect dont il greve encore plus le royaume. Il en faut dire autant de la régie générale, ou de la réunion de toutes les régies particulières (1) en une seule, aussi formée sous le prétexte que la multiplication des frais & des bénéfices est une perte pour le trésor royal, & la multiplicité des commis & des bureaux une incommodité & souvent une vexation ; grands mots sous lesquels le directeur général marque le vrai but de ses opérations ; celui à travers tant de reviremens de garder l'argent des supprimés tout-à-fait ou le plus longtems qu'il pourra, & de percevoir le plutôt possible celui des agens instalés à leur place.

La suppression des receveurs généraux des domaines & bois, avoit été précédée d'un acte plus despotique, c'est celui de la résiliation du bail des postes (2), passé tout récemment, & que M. Necker a jugé à propos de transformer en régie intéressée. On ne peut qu'applaudir à celui-ci, si, comme on en convient assez généralement, le bail étoit au dessous de sa valeur, s'il y avoit eu une collusion honteuse de la part de ceux chargés de stipuler les intérêts du roi, qui les avoient sacrifiés moyennant de forts pots de vin à leur profit. C'est une iniquité à joindre à

Necker l'a incorporée à sa nouvelle composition, & a réduit le tout à dix-huit administrateurs.

(1) Voyez-en l'état dans ma lettre du 10 mars 1777.

(2) Par arrêt du conseil du 17 août 1777.

celles dont on charge la mémoire de M. de Clugny (1); mais on voit encore dans le nouvel arrangement que le plus pressant motif de M. Necker est d'avoir de l'argent, puisqu'il éloigne le remboursement des anciens membres & presse les nouveaux de faire leurs fonds. On trouve en outre dans le préambule tout ce charlatanisme qui ne l'abandonne pas, ce *pathos*, auquel on ne peut croire de la part d'un médecin politique dont le cœur doit être au moins aussi rendurci que celui d'un médecin de nos frères individus. D'abord, on y remarque une phrase insérée exprès pour rassurer les fermiers généraux, qui n'est qu'un bavardage de rhéteur (2), qu'on pourroit retourner avec tout autant de justesse, si l'on vouloit en faire une application contraire; ensuite il fait dire à S. M. qu'elle voit avec satisfaction que, par les économies déjà faites & celles dont elle est assurée, elle pourra subvenir avec ses revenus aux besoins ordinaires de l'état, & com-
me

(3) Voyez ma lettre du 4 novembre 1776 & suivante.

(1) Il fait dire au roi par une comparaison de leur bail avec le premier, qu'il ne doit éprouver aucune interruption, parce que ses produits, dépendant d'une infinité de circonstances, se trouvent continuellement exposés à l'intempérie des saisons, aux vicissitudes du commerce & à l'influence de la politique, qu'au contraire le produit de la ferme des postes, n'étoit soumis à aucun de ces hazards, parce que les motifs de s'écrire & de se communiquer qui peuvent varier dans le cours d'une année, avec le nombre des événemens, sont les mêmes dans une espace de

me cette assertion, déjà très-incroyable en elle-même, étoit en outre trop contradictoire avec ce qui se passoit, avec les emprunts répétés qu'il ouvroit partout & sous toutes les formes, quoiqu'il ne fût pas encore question de guerre; il prévenoit cette objection en les attribuant aux circonstances qui exigeoient de la prudence de S. M. des dépenses extraordinaires. Du reste, il promettoit que dès que les inquiétudes du gouvernement seroient calmées, S. M. s'occupoit efficacement de répandre sur la classe la plus indigente des contribuables une partie des bienfaits dont elle étoit impatiente de les faire jouir (1), fondé sur des principes d'équité bien nouveaux à la cour, quoique de la plus étroite obligation. Mais le stile amphigourique dont il étoit enveloppé, déceloit trop bien que ce n'étoit pas le cœur qui l'avoit dicté.

Si celui de M. Necker étoit véritablement droit, auroit-il attaqué en même tems le bail des messageries? Auroit-il forcé les administra-

tems donné, & que ces motifs loin de s'affoiblir, doivent toujours aller en croissant par l'effet naturel de l'augmentation des richesses & du progrès des arts, du commerce & de l'industrie.

(1) Et c'est, disoit le préambule, dans le moment où S. M. peut se livrer à une semblable espérance, qu'elle sent plus fortement que les bénéfices de finances qui n'ont aucune proportion ni avec le travail, ni avec les risques, sont une véritable injustice envers les peuples.

Tome IX.

P

teurs de préférer de se saigner de nouveau (1) ; à se voir ruinés tout-à-fait ? Surcharge au surplus, que devoit supporter, en dernière analyse, le public qui ne jouit pas de la réduction des places qu'on offroit (2) ; mais cette façon très-détournée de faire venir son argent au fisc, ne portoit pas le nom d'impôt, & l'on applaudissoit.

Le coup d'autorité que le directeur général a frappé en faisant assujettir par le roi (3) à la retenue des impositions, des rentes constituées par les corps & communautés avec cette exemption, prouve qu'il ne connoît pas mieux que ses prédécesseurs les plus tranchans l'inviolabilité des propriétés & des engagemens contractés légalement & librement. C'est une façon d'administrer d'autant plus vicieuse, qu'elle inspire une défiance générale, même dans les conventions particulières, par la crainte que S. M. ne veuille se subs-

(1) Le bail, qui n'étoit que d'un million par an, a été porté à 1,800,000 par an par un arrêt du conseil du 23 novembre 1777.

(2) Une nouvelle compagnie s'étoit mise en avant & offroit 1,200,000 plus que l'ancienne ; & en même tems de réduire les places suivant la taxe de M. Turgot. M. Necker a fait perdre ainsi au roi en apparence 400,000 ; mais il auroit fallu donner aux fermiers renvoyés une indemnité qui auroit été plus onéreuse à S. M. Le bail est commencé du 1^{er} avril 1778.

(3) Par un arrêt du conseil du 9 décembre 1777.

tituer, quand bon lui semblera (1), aux emprunteurs, & changer ou modifier à son gré les clauses & stipulations des actes.

Une anecdote au surplus, Milord, par où je terminerai cette lettre, vous fera mieux connaître M. Necker & sa façon de penser que tous les raisonnemens, sur ces actes de législation en finances : il va se peindre lui-même en action.

Quelques-uns des payeurs des rentes, supprimés par M. l'Abbé Terrai, sont venus leur *quittus* (2) à la main, lui demander leur remboursement, aux termes de l'édit de suppression, *ce n'est point de mon bail*, a-t-il répondu, & il les a renvoyés ainsi sans autre solution. Ces officiers pressés par leurs créanciers, ont été forcés de mettre sur la place leur quittance de finance qui perd 30 pour cent.

Affurément si l'équité sévère dirigeoit M. l'administrateur général, il n'auroit pas tenu ce propos insolent, tyrannique & mal-adroit. En effet, c'est annoncer qu'il regarde le trésor royal comme sa caisse particulière ; c'est forcer ces payeurs des rentes à un sacrifice qu'ils ne devoient pas supporter ; c'est délier d'avance ses successeurs &

(1) Il faut se rappeler que M. Turgot, en rendant le commerce libre & en supprimant les maîtrises & communautés, s'étoit emparé de tous les effets de ces dernières, & avoit pris à la charge du roi leurs dettes. Quand les communautés ont été rétablies, le roi n'a point rendu l'argent & est resté chargé des dettes.

(2) On appelle ainsi le résultat d'un compte clos & jugé à la chambre des comptes, suivant lequel un comptable est absolument quitte envers le roi.

leur prescrire la réponse qu'ils auront à faire aux supprimés actuels ; en un mot c'est annoncer qu'il ne croit pas lui-même aux paroles qu'il fait donner au roi , & que tous ses magnifiques préambules ne sont qu'une dérision.

Heureusement pour M. Necker , cette anecdote n'est point écrite ; elle concerne des particuliers isolés , à qui tout moyen de la consigner dans le moment & de la répandre est interdit ; & le *chorus* de louanges dont ses prôneurs font retentir tout le royaume ne se propage pas moins.

Je vous entretiendrai la prochaine fois , Milord , de la façon dont en criant qu'il ne vouloit point , qu'il ne falloit point mettre d'impôts , il a prodigieusement accru les anciens ; & quant à ces administrations provinciales dont on va faire l'essai , projet qui sembleroit annoncer le desir de se rapprocher de l'ancienne constitution , vous verrez que c'est celui , au contraire , de consommer sans retour le despotisme dans les finances. Ainsi ai-je entendu un magistrat grave s'écriant en lisant l'arrêt du conseil :

Timeo Danaos & dona ferentes.

Paris ce 10 septembre 1778.

L E T T R E XIV.

Suite du même sujet.

MONSIEUR Necker, Milord, malgré la facilité qu'il trouve d'emprunter, sent bien que cela ne peut pas toujours durer (1); que tôt ou tard le crédit baissera; que pour le soutenir d'ailleurs il faut au moins satisfaire aux engagements nouveaux, aux engagements *de son bail*. Il ne veut pourtant pas mettre d'impôts, du moins il veut reculer autant qu'il sera possible, pour bien laisser se confirmer la haute opinion de sa capacité, & le zèle aveugle des François, même la confiance des étrangers, qui s'apercevraient qu'il

(1) On calcule déjà que les emprunts faits par M. Necker depuis moins de deux ans qu'il régit le trésor royal, se montent à deux cents millions & plus.

Savoir, en 1777.

Première loterie.	24000000.
Décembre, ibid.	25000000.
Emprunt de la ville.	12000000.
———— de l'ordre du St. Esprit.	12000000.
Billets de la ferme générale. . .	180000000.
Avances, ibid.	100000000.
Cautionnement de ses employés.	18000000.

1778.

Premières rentes viagères. . .	48300000.
Emprunt de Languedoc.	27000000.
———— de Bourgogne.	16000000.

n'en fait pas plus long que les autres. Il a trouvé un expédient admirable ; c'est celui d'étendre, de forcer les anciens impôts jusqu'à ce qu'on crie assez fort pour qu'il soit obligé de s'arrêter. Cette tournure lui avoit d'autant plus ri, qu'il évitoit par là le choc avec les parlemens, choc qu'il redoute, parce qu'il n'ignore pas qu'ils ont toujours été la pierre d'achoppement des ministres les plus accrédités, & qu'un étranger comme lui, sans entours & sans famille, succomberoit plus promptement qu'un autre. Il a donc rusé tant qu'il a pu, afin de se soustraire à leur vigilance ; il a cherché à les endormir par de belles paroles ; il s'est fait dans leur sein des partisans zélés, qui, en exaltant ses opérations à outrance comme des chef-d'œuvres d'intelligence & de patriotisme, contiennent les frondeurs, & les fissent envisager pour de mauvais citoyens. Cependant il n'a pu empêcher deux de ces compagnies d'éclater, & l'on ne fait encore comment il s'en tirera.

La première est le parlement de Rouen : cette cour a toujours été renommée pour son activité & sa chaleur à défendre les intérêts de ses concitoyens ; on en appelle les membres, *les grenadiers de la magistrature*. Depuis son rétablissement, elle n'a pu tolérer les impôts levés en vertu d'enregistremens faits illégalement, & d'ailleurs au préjudice de la constitution & des privilèges de la province (1). Cependant la fermentation de

(1) C'est ce que l'on a fait reconnoître au roi dans l'édit de rétablissement de cette cour &, par une contra-

cette compagnie ne s'est point manifestée tout à coup ; elle s'est entretenue pendant quelques années, & ce n'est que lorsque les vingtièmes, forcés de la manière la plus vexatoire, ont excité une réclamation générale, qu'elle a cru devoir accueillir les plaintes des peuples & rendre un arrêt (1) vigoureux à cet égard. Cette première démarche remonte à plus d'un an. Depuis elle a formé des arrêtés non moins violens, & deux fois (2) le gouverneur de la province est venu

diction manifeste, le roi y vouloit en même tems que toutes les lois publiées au parlement de Paris, lorsque celui de Rouen étoit dispersé, subsistassent.

(1) En date du 11 juin 1777.

(2) Extrait d'une lettre de Rouen du 16 juillet 1778... Il a été pris enfin hier 15 un arrêté mixte, où le parlement en s'attachant à conserver la forme, laisse entrevoir qu'il est disposé à abandonner le fonds. Voici ses paroles sacramentales sur le biffé du duc d'Harcourt.

„ La cour déclare nul & de nul effet, comme contraire aux loix & aux formes sagement établies, la transcription faite par le maréchal d'Harcourt le 2 juin.”

Extrait d'une lettre de Rouen du 4 septembre.... Le parlement s'est assemblé hier 3 à midi pour entendre les ordres du roi. Le maréchal d'Harcourt s'y est rendu à une heure, & n'en est sorti qu'à 8 heures du soir. Les chambres sont restées assemblées jusqu'à 4 heures & demie du matin ; elles ont arrêté que par respect pour les ordres de S. M. elles laisseroient subsister l'enregistrement fait par le maréchal de l'express commandement du roi ; mais que son parlement ne pouvant plus remplir avec honneur ses fonctions dans des circonstances qui répugnoient à leur serment & à leur conscience, supplioit S. M. de rece-

avec des ordres du roi annuler sur les registres de cette compagnie les actes que le conseil trouvoit repréhensibles, & tout autant de fois le parlement a persisté dans sa résistance & s'est même porté jusqu'à préférer son anéantissement à son déshonneur. Cependant, comme ce n'est qu'une démission conditionnelle & communicatoire en quelque sorte, qu'elle n'a eu lieu qu'au moment des vacances & que la cour a tout le tems de prévenir ce coup, elle n'en semble pas fort alarmée, surtout si elle parvient à étouffer les réclamations du parlement de Paris, comme elle paroît l'avoir fait; il donne ordinairement la loi aux autres.

Il y eu d'abord quelques séances chaudes dans le sein de cette compagnie (1), longtems retenue par son chef qui ne vouloit pas se brouiller avec le ministre des finances: il avoit plusieurs fois menacé M. Necker de laisser prendre l'essor aux dénonciateurs, s'il ne se réformoit lui-même & ne réprimoit les vexations qui alarmoient: celui-ci a gagné du tems autant qu'il a pu; enfin, quand il a vu que cela devenoit sérieux, il a cherché adroitement, en paroissant acquiescer

aux

voir sa démission: que cependant il ne quitteroit point ses fonctions que le seigneur roi n'eût nommé d'autres personnes pour administrer la justice.

(1) Dès le vendredi 29 août 1777 la dénonciation concernant l'extension arbitraire des vingtièmes avoit été faite aux chambres assemblées.

aux plaintes des magistrats , à les faire concourir eux-mêmes à ses vues & à son despotisme , & , forcé de rendre hommage aux formes , il a essayé de les employer à consacrer , légalement , tout ce qu'il avoit fait d'illégal.

Il a envoyé au parlement un arrêt du conseil (1), dont le préambule long , captieux & illusoire , étoit très-propre à en imposer au public & aux bonnes gens de la compagnie. Il avoit avant passé chez le premier président , afin de se le concilier & le grand banc avec lui ; il espéroit les séduire par son éloquence , leur faire goûter son ouvrage , & , en préparant ainsi les esprits des chefs , détourner l'orage qui se formoit sur sa tête ; mais M. d'Aligre , qui depuis longtems étoit son jouet , le reçut très-mal , lui reprocha de l'avoir trompé en ne se conformant pas à ce dont il étoit convenu , lui reprocha de l'avoir par là compromis vis-à-vis de sa compagnie , & lui déclara qu'il n'en contiendrait plus l'effervescence.

En effet , à la rentrée du parlement il se fit une explosion violente : un des membres découvrit tout l'insidieux de l'arrêt du conseil , dont l'auteur , loin d'avouer les vexations , exactions , concussions sous lesquelles gémissaient les contribuables , & en conséquence d'y remédier , supposoit au contraire que tout étoit bien , afin de

(1) En date du 2 novembre 1777.

tout laisser de même; présentoit, comme un règlement le plus louable de justice distributive, l'acte arbitraire & despotique contre lequel la cour s'élevoit; vouloit faire entendre, que c'étoit même une précaution salutaire prise par l'autorité pour venir au secours des pauvres sacrifiés aux riches dans la répartition de l'impôt, & fondant sa nouvelle loi sur une base aussi sacrée, cherchoit à forcer les magistrats à s'affocier à ses iniquités par une sanction légale, ou à se rendre odieux au peuple en s'y refusant, à accréditer ainsi de plus en plus les clameurs trop souvent répétées contre le parlement, qu'il ne s'échauffoit jamais, ne monroit jamais de zèle & de résistance que dans les affaires qui le concernoient, où il étoit animé par le pressant aiguillon de son intérêt personnel.

Entrant ensuite dans plus de détails, il fit voir que ces vérifications, exaltées avec tant d'emphase dans le préambule, n'étoient point nécessaires; que les peines prononcées contre les fausses déclarations, étoient le seul moyen efficace pour intimider la fraude & l'arrêter; que ces vérifications, fussent-elles nécessaires, ne pouvoient avoir lieu qu'ordonnées par la loi; ne pouvoient être exercées que par des hommes avoués d'elle; & devoient être soumises elles-mêmes aux tribunaux de la loi; qu'enfin, elles étoient encore abusives & funestes, puisque les vérificateurs ne cherchoient pas à asséoir l'impôt d'une manière plus égale, mais à l'augmenter de quelque manière que ce fût, au point que les

vingtiemes , depuis cette invention burlesque (1) , étoient accrus de dix millions.

Les magistrats n'eurent pas de peine à convenir d'adresser au roi des remontrances ; mais avant ils voulurent entendre le récit des gens du roi , chargés (2) de rendre compte des instructions qu'ils auroient prises sur la matiere des délibérations. Les réponses que le procureur général reçut de ses substituts , concernant les abus pratiqués dans la perception des vingtiemes du ressort , ne permirent point de révoquer en doute ces abus déjà notoires , également effrayans par leur espece & par leur nombre.

Il s'ensuivoit que , dans toutes les elections , le pouvoir arbitraire des ministres , des commissaires départis , des directeurs , des contrôleurs , se produisoit , se déguisoit , s'étendoit sous mille formes , qui toutes se ressembloient en un seul point , savoir que les vingtiemes étoient imposés sans mesure , & perçus sans modération.

On apprenoit que ces rigueurs excessives avoient pour premiere cause deux lettres missives de l'Abbé Terrai , qui , se prévalant de l'enregistrement vague du tribunal intermédiaire , ne craignoit point , en 1772 , d'envoyer aux commis-

(1) En 1771. Voyez , au surplus , ce qui a été dit précédemment sur cette matiere dans la lettre du 10 mars 1777.

(2) Les pieces nécessaires pour procéder à l'instruction avoient été remises aux gens du roi dans l'assemblée du vendredi 29 août 1777.

faire départir un ordre circulaire d'augmenter les rôles dans la proportion que lui seul avoit fixée. Pour se procurer cette augmentation, suivant le rapport des substitués du procureur général, on avoit pris la tournure d'exiger des déclarations nouvelles : sans égard à ces déclarations, on s'étoit permis des vérifications illégales. Une armée de contrôleurs s'étoit répandue dans le royaume ; tous les moyens que l'avidité du fîc, ou la rivalité des contribuables avoit pu imaginer avoient été mis en œuvre. Telle étoit la substance des plaintes arrivées de toutes parts.

Elles formerent aussi le fond des remontrances. On y joignit une discussion du fameux arrêt, du conseil, que beaucoup de gens, séduits par le préambule & par ses dispositions artificieusement présentées, regardoient comme émané de l'équité même, comme un monument de législation qui, bien loin d'exciter la critique, devoit être reçu avec la plus vive reconnoissance. On y fit voir que cet arrêt, lié dans toutes ses parties, n'étoit établi, ni sur la loi, ni sur la justice ; que, posé sur un faux principe, il s'écrouloit avec lui.

Ce principe étoit que *la progression des vingtièmes doit suivre la progression des biens*. Il paroît d'abord révoltant de contrarier cette maxime : M. Necker l'avoit bien senti ; il l'avoit ainsi offerte isolée avec adresse, comme devant entraîner le suffrage du roi, du conseil, de la nation, de la nation même, & cependant les magistrats décou-

vrurent qu'appliquée à la circonstance présente, elle étoit vicieuse, dérogoire du pacte social, contraire aux formes sagement établies & destructive de la constitution.

Malgré toute l'astuce dont l'arrêt étoit rempli afin d'éblouir les lecteurs & de se les concilier contre eux-mêmes, le rédacteur n'avoit pu s'empêcher d'y inférer une phrase qu'il avoit crue consolante seulement, sans en prévoir les inductions: il y disoit que l'intention de S. M. étoit de ne recommencer les vérifications ordonnées que tous les vingt ans, & d'accorder ainsi les vues de sagesse pour la proportion de l'impôt, avec le repos des contribuables. Mais quelle effrayante perspective! le parlement en dévoila toute l'horreur; il peignit les sujets alarmés se demandant si les vingtièmes étoient donc perpétuels, s'il falloit renoncer à l'espérance de les voir supprimer?

Comme il étoit fort essentiel de bien démasquer l'hypocrisie du directeur général des finances, le parlement le suivit jusque dans ses actes de bienfaisance prétendue; il fit voir qu'une assemblée, protectrice des foibles, formée dans chaque paroisse pour veiller aux vérifications, n'étoit qu'une précaution chimérique, ne parant à aucun inconvénient, ne prévenant aucun mal, & propre seulement à jeter la désunion entre les contribuables, & le désordre dans l'affaire du subside; il prouva en dernier lieu que le vingtième sur l'in-

dustrie, aboli dans les villages, les bourgs & les campagnes, n'étoit qu'un sacrifice idéal.

Ces remontrances, travaillées avec le plus grand soin pendant un mois, lues & arrêtées dans une assemblée des chambres (1), furent portées au roi, & il y fut fait promptement réponse. Le directeur général des finances desira qu'on y mît un appareil qui n'étoit point usité depuis longtemps. La grande députation fut mandée (2) à Versailles. S. M. lui dit : „ J'ai examiné avec

„ attention les remontrances de mon parlement.
 „ Je n'y ai rien trouvé qui puisse me faire
 „ changer de résolution. Je veux bien vous
 „ instruire des motifs qui m'engagent à y per-
 „ sister.

„ Mon garde des sceaux va vous les expli-
 „ quer.”

Ce commentaire avec les paroles sacramentales de S. M. fut aussi remis par écrit au premier président; il étoit presque aussi volumineux que les remontrances (3), & la lecture aux chambres convoquées dura près d'une demi-heure: on le trouva si compliqué & si verbeux, qu'on nomma des commissaires pour en saisir le sens, l'analyser & le mettre à portée de tous les membres de l'assemblée.

(1) Le 23 janvier 1778.

(2) Le 7 février 1778.

(3) La réponse & le commentaire avoient douze pages de minute.

Ce commentaire, au surplus, qu'on attribue à M. Necker, ou plutôt qui ne peut venir que de lui, est curieux & d'un genre dont le parlement n'a point trouvé d'exemple dans ses *Olim* (1). Assurément quand un ministre se mêle de faire raisonner un roi, il faut sans doute que ce soit avec une grande supériorité, & c'est ce dont ne convinrent pas les commissaires : pour moi, j'en trouve la logique & le stile aussi faux l'un que l'autre : il me semble que le législateur ne s'y énonçoit pas avec une certaine dignité, & surtout avec cette bonne-foi devant caractériser toutes les œuvres & paroles royales.

Quoi qu'il en soit, il a résulté, des observations des commissaires, d'itératives remontrances; elles n'ont guere été mieux accueillies. M. Necker a eu le crédit de faire rendre par le roi une seconde réponse absolument négative; mais il a senti en même tems qu'il falloit prendre le parti de se passer d'enregistrement pour son arrêt du conseil. Cependant, toujours dans son système de mettre le public de son côté, de montrer une grande modération, une sorte de docilité même, il en a fait publier un autre (2), où, sous prétexte de considérations occasionnées par l'examen desdites remontrances, S. M. ordonne quelque légère amélioration dans la forme d'imposer & de percevoir; & l'on a affecté de se servir dans

(1) Nom des anciens registres du parlement.

(2) En date du 24 avril 1778.

un article d'une conjonction conditionnelle donnant quelque espoir que l'impôt pouvoit n'être pas perpétuel, ne pas même durer encore vingt ans.

De son côté, la cour, n'osant dans un moment de guerre pousser trop loin le ministre & fatiguer le monarque, a eu recours à un arrêté conservatoire, dont la substance est de rendre justice aux vues du souverain desirant par la nouvelle forme d'administrer, de diminuer les pauvres en augmentant les riches, & d'attendre du bénéfice du tems que S. M. s'éclaire elle-même, lorsqu'elle verra ses bonnes intentions éludées & peut-être tout-à-fait renversées.

Le parlement, à dessein de détruire aussi dans l'esprit des peuples les impressions fâcheuses qu'y pourroit avoir causé contre les magistrats le ministre charlatan opérant le mal sourdement & dans les ténèbres, mais donnant toujours la plus grande publicité à ses projets de bienfaisance, a fait imprimer ses remontrances. Malheureusement elles ne répondent ni à l'importance de la matière ni à la majesté du tribunal, ni à la grande idée conçue de l'éloquence du rédacteur (1). Ce n'est pas qu'on n'y trouve des principes hardis & dignes de notre parlement d'Angleterre; mais ils n'y sont pas assez réduits en corps de système; & d'ailleurs, nulle énergie dans l'expression, &

(1) M. d'Eprémefnil.

un stile du plus foible coloris , ce qui leur fait perdre toute leur vigueur.

Le parlement se prévaut adroitement de l'exclamation de Louis XIV , lorsqu'on lui proposa pour la première fois d'imposer le dixième : *Mais je n'ai pas ce droit!* Il en conclut que le vingtième n'est qu'un don gratuit, une subvention volontaire dans les tems critiques. Naturellement cesseroit à la nation assemblée à l'accorder ; il faut à ce défaut, que le sacrifice soit consenti de la part de chaque individu ; que la déférence à sa déclaration soit du moins une image, un vestige, un dédomagement conservatoire du droit national. Tel a été l'esprit des édits & déclarations sur cette matière , dont on suit la chaîne, & dont les dispositions expresses ne laissent aucun doute.

„ Ces maximes, disent les remontrances, don-
 „ nées par la raison, recueillies par les loix,
 „ consacrées par les faits, ont régné, Sire,
 „ pendant soixante années. Depuis 1771 on s'en
 „ écarte; aussi le royaume est inondé d'abus &
 „ retentit de plaintes; aussi toutes les élections
 „ sont-elles ravagées par des hommes sans frein
 „ comme sans titres, qui sont aux yeux de la
 „ justice des concussionnaires. Votre Parlement
 „ auroit dû les rechercher peut être; cependant
 „ il a cru pouvoir suspendre l'exercice de ses
 „ fonctions, pour s'occuper du soin d'éclairer
 „ votre justice."

D'ailleurs, l'essence des subsides n'est pas d'augmenter avec les revenus des contribuables;

mais d'avoir pour base fixe les besoins réels de l'état; si ces besoins croissent, il faut de nouvelles demandes; il faut un nouvel enregistrement. C'est le dixieme des revenus de 1710 dont il s'agit, ce n'est pas de celui des revenus de 1778; autrement cette théorie arbitraire ouvreroit la porte à des abus infinis; & combien n'en est-il pas résulté depuis que l'on a introduit des vérifications vexatoires colorées sous ce beau nom de justice distributive? C'est ainsi que le parlement détruisoit par sa lettre lumineuse de la loi les sophismes trompeurs de M. Necker.

Le directeur général des finances s'est aperçu que les magistrats l'avoient démasqué, qu'ils l'alloient épier, poursuivre dans toutes ses opérations, le contrarier sans cesse; qu'il ne lui restoit aucun espoir de les ramener; il a pris le parti, non de leur déclarer une guerre ouverte, ce qui seroit trop dangereux, mais de dissimuler avec eux, de les miner sourdement & de les détruire. Son projet est d'autant plus adroit, qu'il semble chercher lui-même à se lier les mains, & sacrifier sa grandeur à son patriotisme.

Vous avez vu, Milord, précédemment (1) comment les fauteurs du despotisme font venus à bout d'abolir les états en caressant l'amour propre du parlement (2); comment, parvenus à ce but

(1) Voyez dans *l'Observateur hollandais* la lettre trois.

(2) Je parle, ici, Milord, suivant le système des grands

desiré, ils ont contesté ensuite au parlement ce droit de représentation; droit que celui-ci s'arroge toujours & soutient avec plus ou moins de force, suivant les circonstances. M. Necker a imaginé aujourd'hui de rétablir les états pour anéantir le parlement, pour en réduire du moins les membres à la seule qualité de *jugeurs*.

Depuis longtems on se plaint en France des frais énormes de la perception des impôts, & différentes provinces ont demandé, en accordant au roi la même somme qui entre dans ses coffres & même une plus forte, de la faire elles-mêmes, dans l'espoir d'une grande économie, & de se soustraire à la dureté, aux vexations & souvent aux injustices des préposés aux recouvrements, ainsi qu'à l'arbitraire des commissaires départis. Les ministres despotiques de Louis XV n'avoient jamais voulu accéder à une proposition aussi raisonnable; & quoiqu'un esprit de justice & de modération parût l'essence du nouveau regne & fût réellement celui du jeune roi, les patriotes ne se flattoient pas que cette bonne institution dont il avoit été question sous M. Turgot, pût jamais se réaliser; ils remarquoient avec douleur que, par des moyens plus doux, mais non moins sûrs, le despotisme, au contraire, gaignoit de plus en plus. Les gens de loi surtout;

parlementaires, qui, comme vous avez vu précédemment, ne reconnoissent qu'un parlement divisé en différentes classes.

s'écrioient que la révolution commencée depuis Richelieu pour substituer l'autorité absolue & arbitraire aux voies & formes légales, s'avançoit & se consommait visiblement, même de la part de celui destiné par état à les conserver & à les rappeler. Ils accusoient M. le garde des sceaux de se prêter indécemment dans les provinces à attribuer aux commissaires départis des fonctions appartenantes aux magistrats dans l'ordre hiérarchique : quel a donc été leur surprise d'entendre parler du nouveau système ; de voir tout à coup l'autorité se relâcher & accéder à un vœu porté depuis longtems au nom de la province par le parlement de Normandie, vexé en ce moment, accablé sous la plus forte oppression ; au vœu tout récent du parlement de Paris (1), dont les remontrances avoient été rejetées avec des reproches amers & une sorte de mépris ? Comment croire à une conversion aussi subite du gouvernement ? *Latet anguis in herba*. En effet, par la discussion de cet essai frivole (2), on juge facile-

(1) Voici le paragraphe relatif à cette matière, qu'on y lit : „ Le royaume est partagé en pays d'états & pays „ d'élections : ceux-ci le sont en pays d'abonnemens & „ districts vérifiés. Ces derniers sont le théâtre des vexa- „ tions & le foyer des plaintes ; les autres sont tranquilles ; „ pas une élection n'est gouvernée suivant la loi : à peine „ une seule plainte est-elle adressée des pays d'états & „ d'abonnemens à votre parlement.”

(2) Le Berry est la seule province où l'on doit com- mencer les *administrations provinciales*. Par sa position, par

ment que ce n'est qu'un leurre offert à la nation pour lui faire supporter patiemment ses maux actuels, son déplorable sort empirant journellement, dans l'espoir de sa félicité future dont on s'occupe. On découvre des vues plus insidieuses encore, celles de lui faire abjurer ses derniers défenseurs sous prétexte de lui rendre ses droits, & à la faveur de la confusion des noms & des qualités d'administrations provinciales & d'assemblées nationales, de la mettre absolument sous le joug.

Une anecdote aussi certaine que secrète, Milord, c'est que M. Necker n'a pu vaincre la répugnance du conseil à établir les assemblées dont il s'agit, que par un mémoire très-développé, où il fait voir qu'une fois bien consolidées, on pourroit sans inconvénient se passer de la sanction des parlemens pour tous les impôts; que la résistance de ces nouveaux corps ne pourroit jamais avoir les inconvéniens de celle des cours; que le gouvernement, dès qu'il le voudroit, pourroit la rendre absolument nulle, même faire servir les administrations provinciales de modele pour corriger & perfectionner les

le caractère de ses habitans, par son état de langueur même, il n'en peut résulter ni assez de mal pour craindre celle-ci, ni assez de bien pour que les peuples en desirant la continuation, & pour exciter leurs murmures en cas qu'on veuille supprimer cette nouvelle forme de régie.

constitutions actuelles des pays d'états. . . . Et voilà l'homme que les François, trompés par son masque de popularité, par ses grands mots répétés à chaque coup de fouet qu'il leur donne, de justice, d'humanité, de bienfaisance, regardent pour l'homme qu'il leur faut, pour le Moïse qui va les faire sortir du désert, leur faire tomber la manne, leur faire jaillir l'eau du rocher, en un mot les conduire dans la terre de promesse. Laissons-le aller, Milord, & comptez que c'est un de nos amis.

Afin de ne vous rien omettre, ainsi que vous le desirez, des opérations de ce grand administrateur, il faut vous dire un mot de son *Mont de pitié*. C'est un établissement après lequel la France soupiroit depuis longtems, très-utile sans doute, s'il étoit modelé sur ceux des autres états; mais, comme il est de la malheureuse destinée de ce royaume que les meilleures institutions y soient perverties, M. Necker a envisagé celle-ci seulement sous un point de vue fiscal. Un législateur guidé par des vues supérieures, y auroit cherché uniquement, au contraire, le moyen de détruire ces repaires multipliés de rapine obscure, où des hommes avilis & cupides, abusoient sans frein également & du besoin impérieux de l'homme honnête & de la passion aveugle du jeune débauché. Le directeur des finances n'y a vu qu'une nouvelle bourse qu'il s'ouvroit pour y puiser sans mesure & sans réclamation. C'est pourquoi il a

refusé le bureau de la ville, qui s'offroit de ne prendre que l'intérêt du commerce (1), & au lieu de détruire l'usure, l'a autorisée par la sanction de la loi (2).

Il est vrai qu'aux termes des lettres patentes l'excédent des bénéfices doit être appliqué au profit de l'hôpital général; mais, pas une conséquence qui fait présumer avec raison que ce n'est qu'un but d'ostentation de bienfaisance qui ne s'effectuera jamais, ou que très-imparfaitement, c'est qu'il a écarté tous les chefs de l'administration du temporel de cette maison (3), qui par une suite auroient dû l'être du nouvel établissement, excepté un (4), resté seul, non encore dans l'ordre hiérarchique de la magistrature, mais comme commissaire du conseil auquel M. Necker n'a pu se soustraire.

M. l'Archevêque de Paris, le chef-né de tous ces chefs, s'en est retiré volontairement, ou

(1) Il passe pour constant que la ville avoit offert d'établir un mont de piété à six pour cent d'intérêt seulement, au lieu que celui actuel prend dix pour cent, outre les faux frais qu'on fait supporter aux emprunteurs, ce qui augmente encore d'environ deux pour cent.

(2) Le mont de piété a été installé à la fin de l'année dernière, en vertu de lettres patentes du 9 décembre 1777, enregistrées grand' chambre & tournelle assemblées.

(3) Comme le premier président du parlement, celui de la chambre des comptes, celui de la cour des aides, le procureur général, le prévôt des marchands.

(4) M. le lieutenant général de police.

plutôt forcé par l'essence de l'institution contraire à la doctrine de l'évangile qui défend expressément le prêt à intérêt sur gages & au taux au-dessus de celui réglé par le prince ; il a fait assembler ses théologiens , & les a consultés sur ce cas de conscience ; tous ont décidé négativement, c'est-à-dire que le prélat ne pouvoit par sa présence & par sa signature participer à cette œuvre du diable. Il paroît qu'il y a à cet égard une grande fermentation dans le clergé , disposé à contrarier cet établissement usuraire.

Du reste , à peine a-t-il été installé , que M. le directeur général des finances l'a excité à emprunter de toutes mains ; en sorte que c'est aujourd'hui un double goufre où viennent s'engloutir & les effets du malheureux qui se ruine , & l'argent du spéculateur avide qui regarde un dépositaire sur gages comme le débiteur le plus solide de tous.

M. Necker , qui voudroit ne laisser aucun argent mort , aucune caisse oisive , cherche depuis qu'il est en place le moyen de s'emparer de celle des consignations (1). Il croit avoir trouvé le moment d'en tirer parti , & il sollicite le législateur d'ordonner que ces fonds soient versés dans la nouvelle caisse. Les magistrats jaloux s'y refusent ,

(1) C'est un dépôt judiciaire où les magistrats ordonnent fréquemment par leurs arrêts , que des sommes en litige soient déposées provisoirement.

font, & pour les éblouir, ou au moins pour détruire leurs difficultés aux yeux de S. M., il propose de faire porter un intérêt à l'argent des consignations & d'améliorer ainsi le sort des débiteurs saisis ou celui de leurs créanciers: cette petite querelle ne contribue pas à lui concilier le parlement.

Telle est, Milord, l'esquisse du tableau des opérations de M. Necker, depuis qu'il est en place jusqu'à ce moment (1); & à la considérer avec les yeux de l'observation & de l'expérience, elle confirme ce que je vous en ai dit. C'est un empirique, appelé auprès d'un malade désespéré, qui n'a pas plus qu'un autre le secret d'empêcher de saigner; mais qui par des secousses, des cordiaux, des elixirs violens rend une vie momentanée au moribond, lui procure même un embon-

(1) Pour ne rien omettre, il faut encore faire mention d'une ordonnance de S. M. en date du 28 décembre 1777 rendue à l'instigation de M. Necker & portant : *Institution d'un prix public en faveur des nouveaux établissemens du commerce & de l'industrie*. Il doit être décerné pour la première fois au mois de mars 1779 pour l'année 1778 & ainsi d'année en année.

La distribution aura lieu dans une assemblée extraordinaire composée du ministre des finances, de trois conseillers d'état, des intendants du commerce; les députés & inspecteurs généraux du commerce y seront appelés.

S. M. ordonne en outre, que les intendants du commerce rendront compte à cette assemblée de tous les établissemens nouveaux dont ils doivent acquérir la connoissance dans le cours de l'année.

point apparent, & , après avoir fait crier au miracle, se retire, fait à rejeter sur la faute de son successeur ou de son malade le funeste événement par où se doit terminer ce prodige prétendu. Mais hélas ! Milord, songeons à nous, & puissent les Français ne pas être les premiers à rire sur notre tombe !

Paris ce 24 septembre 1778.

F I N du neuvième Volume.

MAY 31 1955

